

A, FADEL
LICENCIÉ ÈS LETTRES
DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES
DE PSYCHOLOGIE

**CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DU CARACTÈRE ET DE SES TROUBLES
CHEZ L'ENFANT**

ÉTUDE THÉORIQUE ET PRATIQUE DE PSYCHOLOGIE

THÈSE
POUR L'OBTENSION DU GRADE DE
DOCTEUR ÈS LETTRES

GENÈVE
IMPRIMERIE DU COMMERCE, BOULEVARD CARL-VOGT, 79
1945

A, FADEL

LICENCIÉ ÈS LETTRES
DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES
DE PSYCHOLOGIE

**CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DU CARACTÈRE ET DE SES TROUBLES
CHEZ L'ENFANT**

ÉTUDE THÉORIQUE ET PRATIQUE DE PSYCHOLOGIE

THÈSE

POUR L'OBTENSION DU GRADE DE
DOCTEUR ÈS LETTRES

GENÈVE

IMPRIMERIE DU COMMERCE, BOULEVARD CARL-VOGT, 79

1944

La Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel,
sur le rapport de M. JEAN DE LA HARPE, Professeur à
l'Université, du Dr HENRI BERSOT et du Dr GUSTAVE
RICHARD, Privat-Docent à l'Université, autorise l'impres-
sion de la thèse présenté par ADEL FADEL, en laissant
à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 10 juillet 1944.

Le doyen de la Faculté des Lettres :

JEAN DE LA HARPE.



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41555017_0022

A MA MÈRE

Nous nous faisons un devoir de remercier tous ceux qui nous ont aidé d'une façon ou d'une autre à la préparation de ce travail.

Notre reconnaissance va particulièrement à Monsieur le Professeur JEAN DE LA HARPE, notre maître, qui a suivi ce travail de près et nous a prodigué ses conseils et son aide.

Nos remerciements vont également à Monsieur le Docteur HENRI BERSOT, de la Clinique Bellevue au Landeron, qui nous a guidé dans les applications du Test de Rorschach; enfin à Mademoiselle JÉQUIER, du Service Médico-Pédagogique Neuchâtelois et à Monsieur CALAME, de la Maison d'Education de Malvilliers, qui ont bien voulu nous fournir quelques uns des cas rapportés dans ce travail.

Nous les prions tous de trouver ici l'expression de notre gratitude.

Juin 1944.

A. FADEL.

CHAPITRE PREMIER

LE CARACTÈRE

INTRODUCTION

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Avant d'aborder l'étude du caractère nous exposerons notre façon de la concevoir. Il nous semble cependant qu'on peut diviser cet aperçu en deux parties : la première comprendrait toutes les études ou plutôt toutes les tentatives d'études antérieures à ARISTOTE jusqu'à CLAUDE BERNARD qui a essayé une analyse scientifique du caractère et du tempérament. La seconde irait de *l'Introduction à la médecine expérimentale* jusqu'à nos jours, période durant laquelle la science envisage après l'analyse la synthèse du caractère et de ses troubles.

La raison pour laquelle l'étude scientifique de l'individu avait été négligée est due à l'influence probable de la tradition se rattachant à ARISTOTE, lequel avait déclaré que « l'individu n'est pas objet de science ». Depuis ARISTOTE, probablement même avant lui, et jusqu'à CLAUDE BERNARD, les études du caractère ont une tournure littéraire et non scientifique. Au 17^{me} siècle LA BRUYÈRE publie son livre « Les Caractères », chef-d'œuvre d'observation mais aussi de littérature. Ensuite vint le grand courant romantique dont l'influence se fit encore sentir après 1840 et qui porta au pinacle l'individu ; en le mettant à la mode, on incitait à l'étudier.

Vers la fin du 19^{me} siècle l'étude scientifique de l'individu fit un progrès décisif ; parurent alors les premiers travaux psychologiques ayant pour but de fixer les particularités

qui distinguent les types humains. Cet état d'esprit nouveau visant à une étude scientifique est une conséquence de l'orientation qu'avait donnée CLAUDE BERNARD dans son livre: *l'Introduction à la médecine expérimentale*.

Jusqu'à lors les théories portant sur les classifications des caractères avaient expliqué les variations morales par la diversité que les organes et les fonctions du corps présentaient en chacun de nous. Les troubles du caractère, sont considérés comme l'expression des conditions somatiques, c'est-à-dire comme le reflet des maladies du corps; THEODULE RIBOT avec d'autres psychologues quoique portés vers les explications physiologiques, se refusent à ramener le comportement de l'homme à des formules strictement physiologiques. Pour eux le caractère est essentiellement conditionné par des éléments psychiques. Il est évident qu'expliquer les caractères et ses troubles par les modifications physiologiques du soma uniquement, c'est nier le rôle joué par les facteurs psychiques; et inversement ne recourir à l'explication et ne définir le caractère que par son côté psychologique, c'est nier le rôle des facteurs physiques.

RIBOT¹⁾ classe les caractères selon les deux modes, les deux manifestations fondamentales de la vie: agir et sentir; d'où deux grandes divisions, deux genres:

les sensitifs: (avec prédominance de la sensibilité);

les actifs: (tendance naturelle à l'action);

puis à côté de ces deux divisions une autre classe négative

les apathiques (trait essentiel: inertie).

Ces genres se subdivisent avec les dispositions intellectuelles; on aurait alors:

pour les sensitifs: les humbles (sensibilité excessive, intelligence médiocre, énergie nulle);

les contemplatifs: (sensibilité très vive, intelligence aiguisée, pénétrante, activité nulle);

¹⁾ RIBOT: *Sur les diverses formes du caractère*. In revue philosophique, numéro novembre 1892 (rapporté par QUEYRAT: Les caractères et l'éducation morale, p. 15—16 (éditions Alcan).

les émotionnels : (impressionnabilité extrême, activité intermittente, alternatives d'énergie impétueuse et d'affaissements brusques);

pour les actifs: Les actifs médiocres et les grands actifs;

pour les apathiques: Les apathiques purs et les calculateurs ou raisonnables.

Quant aux variétés, Ribot propose les groupes suivants :

1^o Les sensitifs-actifs;

2^o Les apathiques actifs;

3^o Les apathiques-sensitifs

4^o Les tempérés;

5^o Les partiels dont la formule est : un amorphe plus une disposition intellectuelle ou une tendance affective prépondérante.

Ce principe de classification, repose sur les réactions vis-à-vis des circonstances c'est-à-dire sur des facteurs extérieurs : en définissant le caractère par la réaction du comportement on sous-entend l'idée d'une fin sociale ou d'un moyen social.

PAULHAN¹⁾ forme des groupes d'individus suivant le mode d'action de leurs aptitudes et les rapports généraux que celles-ci soutiennent entre elles. C'est ainsi qu'aux yeux de la plupart des psychologues, les modifications de l'affectivité et de l'activité sont des déterminants du caractère.

PÉREZ²⁾, trace sa classification générale des caractères d'après les types principaux de manifestations motrices. Considérant les « mouvements comme l'expression de la personnalité entière et en même temps comme les éléments et les facteurs des phénomènes simples ou compliqués de la personne morale, il trouve dans l'ordre des manifestations motrices, quelques modes généraux représentant un certain nombre de modes caractériels³⁾ ». La rapidité des mouvements conditionne un premier type de caractère, celui des vifs, la qualité contraire, celui des lents; l'énergie très accusée, celui des ardents, la même énergie combinée avec

¹⁾ PAULHAN: *Les caractères*, 4^{me} édition (Alcan).

²⁾ PEREZ: *Les caractères de l'enfant à l'homme*, 1892 (Alcan)

³⁾ Rapporté par QUEYRAT: *Les caractères et l'éducation morale*, p. 11—12. Ouvrage cité

la vivacité, mais lorsque celle-ci prédomine, elle offre le type des vifs-ardents, combinée avec la lenteur, celui des lents-ardents. A ces cinq classes il faut ajouter celle des pondérés ou des équilibrés, tempérament de juste milieu, d'heureuse harmonie où ni la vivacité ni la lenteur, ni l'ardeur, n'exercent une suprématie évidente.

QUEYRAT, après avoir passé en revue les différentes classifications antérieures, propose la sienne propre et étudie de ce fait les éléments et les formes du caractère. Elle est basée sur les trois facultés psychiques : sensibilité, intelligence, activité.

I. — Selon la prédominance d'une faculté ou d'une tendance, on aurait :

- 1^o Les caractères émotionnels ;
- 2^o Les actifs ;
- 3^o Les méditatifs ou intellectuels.

II — *Prédominance simultanée de deux facultés :*

- 1^o Les caractères actifs-émotionnels ou passionnels ;
- 2^o Les caractères actifs-méditatifs ou volontaires ;
- 2^o Les caractères méditatifs-émotionnels ou sentimentaux.

III.— *Pondération à une tonalité différente des trois facultés :*

- 1^o Les caractères équilibrés ;
- 2^o Les amorphes ;
- 3^o Les apathiques.

IV.— *Exercice irrégulier et intermittent d'une ou des diverses tendances : ¹⁾*

- 1^o Caractères instables ;
- 2^o Les irrésolus ;
- 3^o Les contrariants.

V. — *Les maladies du caractère :*

- 1^o Hypochondrie ;
- 2^o Mélancolie ;
- 3^o Hystérie.

DELMAS ²⁾ part de l'idée d'un fond commun à tout individu normal ou anormal pour aboutir à l'étude des constitutions men-

¹⁾ Ces trois formes sont considérées comme semi-morbides.

²⁾ DELMAS : *Troubles du caractère*, dans « Bulletin du Foyer Central d'Hygiène », janvier 1938, p. 3.

tales caractérisées par la prédominance de telle ou telle autre disposition innée, différant d'un sujet à l'autre ; cette combinaison donnerait la clé des divers caractères en spécifiant aussi bien les caractères normaux que les anormaux. Le niveau intellectuel et le développement de l'individu apportent en quelque sorte une détermination du caractère. C'est ainsi qu'après avoir envisagé le rôle des aptitudes intellectuelles dans la genèse du caractère, l'auteur attribue son importance à l'éducation (influence du milieu, expérience, éducation proprement dite) qui utilisera les dispositions innées de la personnalité pour modeler la personnalité acquise. Ces considérations nous ramènent donc nécessairement à distinguer dans le caractère deux composantes fondamentales : celle relevant de l'innéité et celle relevant des acquisitions postérieures.

Etudier donc le caractère c'est-à-dire ses manifestations consiste à dégager d'une part les facteurs d'innéité et ceux d'acquisition, à suivre d'autre part l'évolution génétique du comportement global tout au long des situations auxquelles l'individu doit faire face dans son milieu. C'est d'ailleurs ce que Monsieur WALLON¹⁾ fait ressortir en ces termes : « En lui (le caractère) viennent aboutir et se fixer des façons de réagir dont l'explication repose sur le complexe indissociable que forment les situations déterminées et les dispositions du sujet » et plus loin il ajoute « il faut voir comment l'enfant en se développant élabore d'étape en étape, cette espèce d'indice individuel qui s'appelle le caractère ». ²⁾

On ne saurait donc envisager le caractère isolé de son milieu et de son ambiance. Bien au contraire la notion du caractère, implique comme base du comportement, la réaction totale de l'individu dans son milieu ; les lois qui le régissent ne sont connues que par l'expérience et l'observation ; quant à l'analyse qui s'efforce de dégager ces lois elle n'est autre chose qu'interprétation de l'expérience et de ses résultats.

¹⁾ WALLON : *Les origines du caractère chez l'enfant. Le problème du caractère*, p. 13.

²⁾ Même ouvrage, p. 13.

Il faut donc préciser la définition que M. BOWEN¹⁾ donne du caractère : « empreinte par pression de la vie sur l'individu et de l'individu sur elle », et le définir comme étant l'idiosyncrasie du tempérament, c'est-à-dire l'ensemble des réactions personnelles devant une situation donnée. Ainsi l'idée de de conflit entre l'être humain et l'ambiance se dégagerait de façon plus nette. On a ainsi d'un côté l'individu avec ses énergies propres, ses impulsions, ses appétits et de l'autre les contingences et les exigences du monde, du milieu dans lequel il vit. Le caractère participe ainsi, autant du milieu que de l'homme, puisque les manifestations par lesquelles il nous est intelligible, se dégagent du comportement du sujet dans son milieu. Bien plus encore il traduit la force et la faiblesse de l'individu, ses capacités d'attaque et de défense dans les circonstances particulières de la vie, les qualités de la lutte qu'il soutient avec le milieu dans lequel il se trouve, aussi bien que les procédés qu'il emploie pour sortir victorieux de cette lutte. L'ambiance le conditionne à son tour par la résistance qu'elle lui offre ou la pression que le sujet exerce sur elle. Le caractère est ainsi l'activité d'un psychisme dans son milieu naturel, activité mettant en lumière les particularités qui l'individualisent en le distinguant des autres. Cette façon de voir le caractère statiquement et dynamiquement, justifie la définition donnée plus haut : idiosyncrasie du tempérament. Il est ainsi déterminé par les attitudes fondamentales de chaque individu, constituées par constellations, et par les habitudes postérieurement acquises fondées à leur tour sur les attitudes premières.

LES DIVERSES CONCEPTIONS DE L'ÉTUDE DU CARACTÈRE

Dans les paragraphes qui vont suivre nous allons essayer de résumer les diverses conceptions se dégageant des études modernes du caractère, en cherchant à signaler les différences particulières qui les distinguent les unes des autres.

¹⁾ BOWEN : *La science du caractère*, p. 9 (Delachaux-Niestlé).

Nous chercherons en même temps à mettre en lumière selon notre point de vue personnel, la valeur que présentent ces différentes conceptions les unes par rapport aux autres.

Nous commencerons par l'étude des conceptions psychanalytiques que nous ferons suivre du point de vue représenté par l'école allemande de Kretschmer, bâtie sur la notion de structure du corps et enfin de celle du docteur Jung, bâtie sur des fondements sociologiques.

LES CONCEPTIONS PSYCHANALYTIQUES ET LEURS MODALITÉS.

Depuis quelques années, l'étude du système affectif, prenant de plus en plus d'ampleur, on a fait porter les recherches sur certaines particularités que la psychanalyse a mises en lumière. Celle-ci s'attache en effet au système affectif et plus particulièrement encore au groupe des tendances et des instincts; elle y trouve en effet les fondements du caractère.

FREUD et son école fondent celui-ci sur la psyché, qui se manifeste par les instincts. Il est un fait que FREUD a mis en lumière par ses recherches et dans ses études sur les instincts, à savoir, la poursuite de leur satisfaction source de plaisir et la crainte de leur insatisfaction, génératrice de peine. Pour FREUD, l'Eros ou libido, qui serait « impulsion sexuelle » se combine et se présente sous différentes formes; la libido en passant d'un organe à un autre est astreinte de la sorte à un ordre défini dans ses manifestations depuis la naissance jusqu'à l'âge mûr. Cette énergie vitale ou libido, s'investissant dans une des parties du psychisme, s'y amalgame et donne des types de caractère marqués d'égoïsme, de narcissisme ou d'érotisme. Ainsi en se fixant, nous dit FREUD, dans tout l'« Id » (réservoir des impulsions fondamentales) il en résulte le type érotique; si au contraire la libido est investie dans le « Super-Ego », on a à faire au « type compulsif », caractérisé par la crainte de la conscience et la contrainte intérieure plus qu'extérieure; FREUD distingue enfin un troisième type ou « narcissiste » se distinguant par la prépondérance de l'« Ego », c'est-à-dire l'absence de besoins érotiques,

l'intérêt principal étant la conservation personnelle. A ces types purs, il ajoute plusieurs types mixtes lesquels nous dit-il se présentent plus fréquemment. Ce sont :

les éroto-compulsifs,
les éroto-narcissistes,
les narcisso-compulsifs.

Dans le premier type le pouvoir de la vie instinctive semble réduit par l'influence du « super-ego ». C'est en effet un caractère formé par un mélange d'impulsions, de tendances érotiques et de censure, de crainte de la conscience, cette dernière freinant toutes les impulsions animales, toutes les poussées instinctives émergeant de l'« Id ». Il est évident que ce type combine des antithèses qui peuvent se trouver réduites par le groupement de leurs éléments. L'agression et l'activité étant en raison directe de la prépondérance du narcissisme, le type éroto-narcissiste est la variété la plus précieuse pour la civilisation, car il combine une activité vigoureuse avec indépendance vis-à-vis de l'extérieur et le respect des ordres par le renforcement de l'Ego. Enfin le troisième type ou narcisso-compulsif représente la normale et l'harmonie idéale.

Cette classification de FREUD qui présente l'avantage d'être objective — car elle s'appuie à une théorie —, présente aussi un grand inconvénient à sa racine même. En effet FREUD part de l'idée de libido, d'instinct sexuel, pour aboutir à des types que l'on peut appeler libidineux et où l'impulsion sexuelle joue manifestement un grand rôle. Or nous ne voyons pas pour quelles raisons on bâtirait d'une part tout un système sur une seule idée, une hypothèse unique, même si vérité éprouvée, elle ne s'avérerait juste que dans un nombre très limité de cas. Nous ne pouvons nous expliquer d'autre part les troubles en les basant sur des notions imprécises, comme le fait FREUD, de libido, d'énergie sexuelle se déplaçant d'un organe à l'autre dans un ordre plus ou moins défini. Ici la psychologie génétique, présente le grand avantage d'être plus générale et plus précise en rapportant la totalité des troubles à une cristallisation dans l'évolution

psycho-sociale du sujet, en les expliquant par un arrêt à un stade structural déterminé sous la forme de résidu non évolué; le phénomène psychique, le trouble, réagit alors sur toute l'évolution du sujet, tout phénomène psychique appartenant à un ensemble plus vaste que lui. La question que l'on devrait donc se poser est donc celle de savoir quelle est la fonction de ce phénomène psychique par rapport au comportement général de l'individu.

De plus le grand psychologue viennois a voulu faire de cet instinct sexuel la base de toute sa doctrine et de sa classification des caractères, alors qu'il serait plus juste de rattacher celle-ci aux besoins et aux contacts sociaux.¹⁾

Un dissident de FREUD, ADLER, plus objectif et moins catégorique surtout, base son « Individual Psychology »²⁾ sur le sentiment d'infériorité. A ce propos, il constate lui aussi que le caractère est fonction de l'affectivité; il attribue les troubles à la prise de conscience par l'enfant d'une infériorité quelconque qui peut être physique aussi bien que mentale. L'erreur d'ADLER consiste pour nous, en ce qu'il limite les causes des troubles du caractère à un seul facteur principal, à savoir le sentiment d'infériorité. Cependant la théorie adlérienne nous semble supérieure à la conception freudienne par la part importante qu'elle fait à l'import social, à toute l'ambiance où se meut le jeune être. La période qui s'étend autour de trois ans pendant laquelle le jeune être se détache de l'ambiance pour se saisir comme un moi distinct des autres personnes et évoluer à travers un comportement essentiellement social, inaugure la première formation du caractère proprement dit. En effet qu'avons-nous avant trois ans? Une indifférenciation dans les schémas globaux d'assimilation?

Les recherches de Monsieur PIAGET³⁾ prouvent que vers trois ans l'enfant est arrivé à saisir ce qu'il voit et à voir

¹⁾ Nous comparerons plus loin la conception freudienne avec la conception génétique à propos du complexe d'Oedipe.

²⁾ M. GANZ : *La psychologie d'Alfred Adler et le développement de l'enfant* (Delachaux-Niestlé).

³⁾ PIAGET : *La construction du réel chez l'enfant. — La naissance de l'intelligence de l'enfant. — Le jugement moral chez l'enfant.*

ce qu'il saisit déjà. Il n'y a donc plus un schème « unique » isolé, mais un ensemble, un complexe de schèmes. L'objet saisi n'est plus le simple prolongement de l'action propre « il tend à s'individualiser et présente un début d'objectivation ». En un mot « le complexe des schèmes individualise l'objet et l'objet individualisé réagit sur ces schèmes en les différenciant ». Il y a donc une différenciation non plus imposée par le milieu extérieur, mais voulue, recherchée pour elle-même ; c'est aussi à cette période qu'apparaît le participationnisme de l'enfant. L'enfant en effet commence à participer avec tout son être, son corps, son jugement, à tout ce qui l'entoure ; il se mêle à tout ce qui se trouve à sa portée ; il recherche même la nouveauté et le mécanisme de celle-ci dans tout ce qui se présente à lui, dans tout ce qui n'a aucun rapport avec les objets déjà connus. En résumé, jusqu'à deux ans les progrès ont consisté à utiliser les objets et les circonstances selon les besoins organiques ; ensuite l'enfant a pris conscience de l'action qu'il exerce par ses gestes et ses cris sur son entourage et à distinguer les personnes qui répondent à ses besoins de celles qui lui sont étrangères. Son action tournée vers l'extérieur, a élaboré ainsi que l'intelligence un univers où sa conduite et ses connaissances lui permettent de s'accommoder au milieu d'une manière plus ou moins favorable à son propre épanouissement.

Toutefois c'est l'émotion qui est le grand facteur de mise en contact de l'enfant avec son milieu. C'est du fait de l'émotion que le sujet ne se distingue pas et demeure confondu avec l'ensemble des situations qui l'intéressent. Il a donc fallu attendre cet âge de trois ans pour que l'enfant puisse considérer l'univers comme un objet, pour qu'il puisse se détacher de l'ambiance et s'affirmer comme étant unité distincte des autres. Le moi s'affirmant en face du non-moi, le jeune être commence par s'opposer aux personnes qui l'entourent, à différencier les objets et à participer à tout ce qui se passe autour de lui. C'est donc une étape essentielle puisqu'elle est marquée par la première apparition du caractère socialisé, donc du comportement. De plus de nouveaux progrès dans

ses rapports avec l'ambiance se font jour. Celui-ci considère son entourage indépendamment de lui ; l'adaptation au monde extérieur qui se réalise entraîne un bouleversement dans sa conduite, en même temps qu'apparaissent les traits distinctifs de sa personnalité ; il est alors possible d'énoncer des jugements sur sa nature et son évolution intérieure.

Cette première crise d'affirmation de la personnalité revêt un caractère particulier de violence ; elle s'exprime à ses débuts soit dans des conditions réelles, soit au travers des diverses circonstances créées par le jeu. Au moment où le moi et le non-moi se trouvent suffisamment séparés l'un de l'autre de nouveaux rapports avec l'entourage à un niveau psychique plus évolué commencent à s'établir.

C'est durant cette période d'affirmation personnelle, due aux contacts et aux heurts sociaux, qu'on assiste à l'apparition de certains troubles. L'enfant devenu social est le sujet et l'objet d'actions ; son influence grandit sur ses pareils en même temps qu'il subit leur influence. Il y a donc alors une collaboration qui peut diminuer, se réduire, entraînant à sa suite la diminution ou la réduction des avantages qu'il tire du contact avec les autres enfants ; et c'est de cette collaboration restreinte que naissent comme le fait remarquer ADLER, les troubles du caractère : « C'est le complexe d'infériorité ou l'exaspération du sentiment personnel » ;¹⁾ il ajoute : « que plus la vie familière permet l'épanouissement sain de la personnalité, et empêche le sentiment d'infériorité de s'accentuer, plus l'enfant se développe et tend vers une attitude exempte de toute névrose ».²⁾ L'adaptation occasionne quelques troubles et durant cette période naît une personnalité distincte avec des moyens propres à se défendre et à agir sur le milieu.

Vers l'âge de trois ans l'enfant agit donc comme un moi conscient et indépendant, capable de s'adapter au milieu social selon les exigences de la réalité objective. Tout exprime chez lui l'émancipation et la capacité d'affronter les

¹⁾ M. GANZ : ouvrage cité.

²⁾ Idem.

situations extérieures. C'est donc une affirmation non plus du caractère passif mais du caractère actif. Illustrons-le par l'exemple de la petite fille étudiée par KœHLER selon une citation de MEDICI ¹⁾: « elle est maîtresse de ses mouvements et exécute des gestes assez complexes pour s'orienter seule vers le dehors; c'est comme une personnalité délivrée d'une inquiétude qui la minait intérieurement ».

Sans déterminer tout le contenu de la personnalité le rang que tient l'enfant dans le milieu familial, joue un rôle important dans la genèse du caractère. Il arrive même dans certains cas que cette influence soit déterminante pour tout l'avenir du sujet. Ainsi la jeune cadette suivie par MEDICI ²⁾ est tiraillée par deux tendances dues à la présence d'une sœur rivale: c'est d'abord le besoin exaspéré de s'imposer alors qu'elle est reléguée à l'arrière plan et en second lieu, l'interposition entre elle et la réalité de sa sœur aînée plus puissante.

Au moment où l'enfant reste dans l'univers où son infériorité avait pris naissance, il crée certains rapports sociaux et recherche l'appui matériel propre à lui donner du prestige. Du « moi » s'installant alors dans sa position de second plan, se dégagera le sentiment d'infériorité qui est lui-même un trouble de caractère et la source d'autres troubles plus nombreux et plus asociaux. Lorsque l'enfant s'affranchit des situations exclusives qui ont déterminé son complexe d'infériorité, c'est qu'il a créé de nouvelles compensations qui le justifieront vis-à-vis de lui-même. Toutefois ces affranchissements, ne libèrent pas l'enfant de son premier complexe, mais l'atténuent, ou même le relèguent à l'arrière plan. Les exemples donnés par MEDICI, nous montrent ce que sont les sentiments d'infériorité, leur origine et leur influence sur le caractère. ²⁾

Mais revenons à ADLER. Tout en faisant une part assez large au contact social, il semble ne tenir aucun compte

¹⁾ A. MEDICI: *L'âge de trois ans et l'étude du caractère*, p. 36 et suivantes (Alcan).

²⁾ Idem,

d'autres influences qui sont bien souvent primordiales, quand bien même, elles ne découlent ni ne dérivent du complexe d'infériorité, qu'il met au centre de sa conception. Voilà la raison pour laquelle nous estimons que la base des troubles du caractère envisagée par ADLER, n'est pas suffisamment large, pour que nous puissions l'admettre sans réserves.

Suivant une autre conception, le Dr ALLENDY fait jaillir le caractère des « types psychiques ». Ainsi pour lui, le caractère, émergerait des tendances profondes inconscientes et non des attitudes conscientes secondairement adoptées en vertu de phénomènes de compensation, de transfert, d'accentuation ou de rationalisation, en un mot de circonstances contingentes variables et irrégulières. Certes cette conception du Dr ALLENDY, a le grand avantage de poser le problème du caractère profond chez l'enfant. Mais ce dernier ne peut et ne doit nous intéresser que dans la mesure où ses rapports avec le caractère objectif et les manifestations de ce dernier c'est-à-dire avec le comportement, sont majeures. Nous faisons donc une réserve en ce qui concerne le point de vue du Dr ALLENDY suivant lequel le comportement serait le facteur principal du caractère et par suite l'exprimerait, alors que ce psychanalyste éminent le rapporte au rôle et au jeu des tendances.

LA CONCEPTION BIO-TYPOLOGIQUE.

KRETSCHMER dans « *La structure du corps et le caractère* »¹⁾, classe les êtres humains en deux catégories qui contrastent par leur caractère et leurs traits moraux : les *schizothymes* et les *cyclothymes*. Le premier désigne les personnes renfermées, réservées et froides, mais pas nécessairement asociales. Leurs idées et leurs sentiments ne se devinent guère ; ils ne vibrent pas à l'unisson de leur entourage. Le second ou cyclothyme, désigne les gens qui éprouvent de l'intérêt et de la sympathie pour leur entourage, qui partagent la peine et le

¹⁾ KRETSCHMER : *La structure du corps et le caractère*, traduction Jankélévitch (Payot).

plaisir d'autrui, mais qui oscillent entre les extrêmes de la tristesse et de la joie.

Si les traits de caractère de ces deux types s'exagèrent au point de devenir pathologiques, le schizothyme donne le *schizoïde* et le cyclothyme le *cycloïde*. Les dispositions pathologiques du schizothyme et du cyclothyme, atteignent des formes démentiellles dans la *schizophrénie* et la *cyclophrénie*. Pour illustrer ces deux types nous renvoyons aux observations de KRETSCHMER¹⁾ qui établit après de nombreuses observations dont la presque totalité porte sur des malades, qu'à chacun de ces deux grands types correspond une constitution corporelle typique et spécifique. On peut schématiser les principales idées de KRETSCHMER²⁾ dans le tableau suivant à partir de ses œuvres :

Schizothymes :

schizothymes simples (asthéniques ou leptosomes) :

pas de communion avec l'entourage.

schizoïdes (athlétiques) :

accentuation de l'autisme.

schizophrènes (dysplastiques) :

autisme démentiel.

Cyclothymes :

cyclothymes simples (pycnoïde) :

inclination à la joie, l'anxiété, la tristesse passagère.

cycloïdes :

inclination à la joie, l'anxiété, la tristesse *intenses et prolongées*.

cyclophrènes :

accentuation des caractères des cycloïdes.

¹⁾ KRETSCHMER : Même ouvrage.

²⁾ KRETSCHMER conclut qu'il existe une affinité biologique entre la constitution psychique du maniaque-dépressif et le type physique d'ordre pycnoïque. De même il existe une affinité biologique entre la constitution psychique des schizophrènes et l'aspect physique des types asthéniques, athlétiques et parfois dysplastiques. Il n'y a aucune affinité entre la schizophrénie et le type pycnoïque d'une part et entre la folie maniaque dépressive et les types asthénique, athlétique et dysplastique de l'autre.

La classification d'après la constitution corporelle, typique et spécifique que propose KRETSCHMER est complète en ce sens que l'auteur apporte simultanément les résultats convergents de ses observations quant aux maladies internes, des glandes, de la circulation, de la peau.

KRETSCHMER estime, d'après les expériences, que les leptosomes p. ex. (type schizothyme) ont des associations brusques, subjectives et froides, alors que celle des pycnoïdes ou pycniques (variété des cyclothymes) sont plutôt affectives, objectives, descriptives. A cela il ajoute quelques traits de caractère que M. BOWEN¹⁾ énumère: « Les leptosomes s'avèrent plus appliqués, plus analystes, et plus abstracleurs, tenaces et bizarres par les caprices impulsifs du cours de leurs pensées; les pycnoïdes, travaillant en largeur, peignent le réel circonstancié dont ils font aisément la synthèse et qu'ils imprègnent de leur affectivité souvent douce et naïve. Les schizoïdes sont plus aptes que les pycnoïdes à suivre et à accomplir deux actes d'attention simultanés, mais leur attention passerait moins aisément que celle de leurs rivaux d'un acte à l'autre. La persévération s'affirme chez eux plus tenace; les pycnoïdes étant plus sensibles aux couleurs, les schizoïdes à la forme ».

L'étude du caractère basée sur une différenciation somatique, que ce soit celle de KRETSCHMER, de THOORIS et MAC AULIFFE, présente deux inconvénients principaux: le premier c'est la confusion probablement volontaire entre complexion, constitution, tempérament et caractère. Il faudrait donc les distinguer:

La constitution, comporte les facteurs suivants: apparence corporelle extérieure, charpente du corps et de l'appareil musculaire qui le meut, forme sensible et compacte manifestant à la vue des qualités propres des muscles et des os. Cette constitution diffère de la *complexion* qui désigne la qualité propre aux tissus et aux humeurs, ainsi que les

¹⁾ W. BOWEN: *La science du caractère*, p. 124 (Delachaux-Niestlé).

modes d'interdépendance de celle-ci. Ainsi le *tempérament* se distingue de la constitution et de la complexion; il est l'intermédiaire assez vague, indéterminé, inséré à l'articulation du physique et du moral; il se réfère au fonds instinctif de l'homme dans ses rapports et ses corrélations avec le substratum organique; c'est en quelque sorte l'étage où le physique et le psychique se concertent, celui des bas-fonds de l'âme, alors que *le caractère* désigne l'ensemble des traits psychologiques de l'individu.

Le second inconvénient c'est la rigidité trop grande que donnent ces auteurs aux corrélations qui existent entre le caractère d'une part et les facteurs somatiques ou physiques d'autre part. Ce n'est plus une confusion, mais un effort de justification à tout prix pour ramener le caractère et plus particulièrement ses troubles à des facteurs physiques ou somatiques. De plus, cette méthode explique beaucoup moins qu'elle ne classe les types psychiques.¹⁾ Dans ces conditions, elle nous semble de bien peu d'utilité quant à sa valeur pour l'étude du caractère et de ses manifestations.

CONCEPTIONS SOCIOLOGIQUES.

Parallèlement à cette conception strictement médicale et physiologique, le docteur JUNG de Zurich, propose une classification personnelle. Il commence par admettre que chacune des différentes classifications a sa valeur. Grâce à elles, l'étude des type humains et de la personnalité a pu faire des progrès. Le docteur JUNG reconnaît également que certaines dispositions du caractère dépendent des facteurs innés, alors que d'autres ressortissent à l'expérience. Cependant il a le mérite exceptionnel de distinguer deux types : celui des *introvertis* et celui des *extravertis*, types basés strictement sur le psychisme. Les *introvertis* opèrent facilement par abstraction; ils ont le sens intime des valeurs et s'identifient avec le groupe tout en faisant la part de leur subjectivité; ils n'ont

¹⁾ D'après la corpulence extérieure, la morphologie crânienne, les formes, le teint, la peau.

donc rien du sauvage.¹⁾ Quant aux *extravertis*, ils établissent une hiérarchie des valeurs en fonction des actions et des réactions de la personne et de l'entourage l'un sur l'autre. De plus le docteur JUNG, reconnaît quatre types de personnalités qu'on peut qualifier de *fonctionnels* :

Types fonctionnels :

Les penseurs . . .	} rationnels ou organisés ²⁾
Les sentimentaux . . .	
Les sensitifs . . .	} irrationnels ou non-organisés ²⁾
Les intuitifs . . .	

Après ces différentes classifications, il conviendrait enfin d'examiner une classification du caractère où l'on se placerait au point de vue social et génétique. Les aperçus que nous avons donnés des diverses théories du caractère, compliquent la tâche de définir celui-ci; tout d'abord chacun le définit à sa façon et ainsi, au lieu de converger, les définitions divergent. En second lieu les classifications mentionnées ci-dessus, ont révélé l'extrême complexité des facteurs dont il faut tenir compte pour l'expliquer.

Attachons-nous pour l'instant à l'aspect social. A ce point de vue le caractère est ce qui distingue un individu d'un autre. Dans un groupe social, chacun s'oppose à chacun dans une certaine mesure; les caractères divergent ainsi d'un individu à l'autre; c'est parce qu'ils sont dans un milieu social que les individus s'opposent aux individus, car abstraction faite du groupe social chaque individu, est un absolu. Cela dit, trois types ou trois aspects principaux nous semblent essentiels à dégager pour définir l'aspect spécial du caractère.

1^o Le premier aspect est celui des règles sociales, voir même des lois qui régissent l'intégration des qualités mentales. Le caractère est donc fonction des règles sociales ou même des lois imposées.

¹⁾ LÉVY-BRÜHL : *L'expérience mystique et le symbolisme chez les primitifs* (Aican).

²⁾ L'école de Jung les qualifie de rationnels et d'irrationnels, et les autres d'organisés et d'inorganisés.

2° Le second aspect est celui du but poursuivi malgré les difficultés et les obstacles extérieurs que rencontre l'individu.

3° Enfin le troisième aspect consiste dans le fait suivant : les actes de l'individu aboutissent à certains résultats qui réagissent sur l'ambiance sociale ; le sujet est amené par conséquent à prendre conscience des rapports que ses actes soutiennent avec ceux de ses congénères et avec les diverses normes sociales éthiques, juridiques, etc. qui les règlent.

De cette façon le caractère consisterait surtout dans une disposition psycho-physique à inhiber les tendances instinctives en désaccord avec le milieu social et cela, conformément à des principes régulateurs c'est à-dire sociaux. Conçu de cette façon le caractère (social) ne serait que le comportement changeant de l'individu depuis sa naissance si ce n'est jusqu'à sa mort, du moins jusqu'à la fixation définitive de ses traits essentiels, car, abstraction faite de l'hérédité, les enfants posséderaient un capital de dispositions à peu près semblables. D'après WATSON¹⁾ il y aurait un comportement non appris prêt à répondre à des stimulus appropriés. Après la naissance ajoute WATSON, « l'entourage agit sur ces comportements innés de plusieurs façons ». Il développe en un système grandissant, l'ensemble des habitudes, une personnalité différant de l'autre, seulement lorsque ces systèmes d'habitudes diffèrent »²⁾. La personnalité est donc la fin, le résultat de nos habitudes, de nos moyens conditionnés aussi bien que de ce qui se trouvent déjà en nous dans notre manger, notre boire, notre travail, nos jeux, etc. Du point de vue du Behaviorisme, le caractère s'exprime tout entier dans le comportement de l'homme ; en dehors de lui il n'existe donc pas.

Nous sommes arrivés au terme de l'esquisse des diverses classifications du caractère qui ont été proposées par les savants modernes. Passons maintenant à l'analyse du caractère proprement dit.

¹⁾ WATSON : *Encyclopedia of the social Sciences* ; article Behaviorisme.

²⁾ Idem.

Commençons par emprunter une image à Monsieur MEIL. ¹⁾ Suivant lui le rapport entre le comportement et le caractère, serait analogue à celui qui existe entre un instrument de musique et le son émis par cet instrument. En effet chacun de ces instruments a son timbre propre qui lui confère des qualités indépendantes des autres qualités physiques du son : l'instrument étant la personne, le caractère est la musicalité que la personne porte en elle-même, cette musicalité ne se dégageant qu'au travers des manifestations du comportement entier. Quant au substratum du caractère il ne se manifeste qu'au travers des diverses situations où se trouve le sujet. Si donc on l'envisageait suivant son substrat, il s'exprimerait par deux qualités principales, à savoir les qualités phénotypiques et les qualités génotypiques ; donc trois degrés :

Comportement,
Phénotype,
Génotype.

Le comportement n'est pas indépendant de l'intelligence, quand bien même celle-ci n'est pas impliquée comme telle dans le caractère ; par contre elle se révèle dans ses manifestations, de façon indirecte. Le comportement de l'idiot par exemple diffère du comportement de l'être intelligent. Inversement le comportement peut réagir sur les manifestations intellectuelles, l'impulsif par exemple, dont les premières réactions peuvent être inintelligentes, mais qui seront corrigées par la suite.

Quant aux particularités du caractère, elles se présentent sous deux aspects : tout d'abord c'est l'organisation psychophysique ou biologique, qu'on peut mettre en évidence par l'expérimentation (observation des réactions vis-à-vis de certains excitants) et, en second lieu, c'est l'aspect génotypique même qui dépend du fond primitif de l'être individuel.

¹⁾ Cours de Privat-Docent donné à l'Institut Rousseau, Genève 1942—1943.

L'étude du caractère social peut se faire ainsi selon trois perspectives principales. Il y a tout d'abord les études faites par KLAGES de l'expression; en second lieu viennent les études de KRETSCHMER et, en troisième lieu enfin, celles des recherches directes sur les propriétés de l'organisation psychophysiologique ou comportement. Ces trois points de vue ont abouti à trois méthodes principales qui sont:

pour *l'expression*: chirologie, physiognomonie,

graphologie, timbre de la voix.

pour *la typologie*: (voir p. 19 et suivantes);

pour *le comportement*: la méthode des questionnaires.

Chacune de ces méthodes révèle un certain aspect du caractère; cependant on doit, parallèlement à cet examen, mener celui de l'intelligence, car celle-ci s'exprime au travers du caractère, il est vrai d'une façon globale, et fait seulement que le sujet se comporte différemment selon son niveau intellectuel.¹⁾ De plus les propriétés du caractère pourraient dépendre autant de la structure anatomo-physiologique²⁾, que des processus dynamiques, puisque le caractère n'est pas qu'un ensemble de dispositions statiques, et enfin des propriétés du psychisme. Nous allons essayer d'éclaircir l'essentiel de ces trois notions.

La plus importante des distinctions que nous venons de faire, porte sur l'aspect dynamique du caractère. Il faut en effet savoir pourquoi un sujet agit d'une façon déterminée dans une situation particulière; l'étude du caractère relève donc plus de la psychologie fonctionnelle que de la psychologie structurale. Ceci posé, nous devons en conséquence distinguer les besoins biologiques qui sont parmi les mobiles d'action les plus importants. Parmi ces mobiles d'action, le désir et le besoin viennent en tête. Le désir et le besoin ne représentent pas la même chose; le désir peut être la manifestation d'un besoin. Quand il y a désir, la tendance qui se manifeste devient consciente; antérieurement, elle était subconsciente. Ce dernier, est souvent considéré comme étant lié

¹⁾ A. DESCCEUDRES: *La bonté chez les arriérés* (Delachaux-Niestlé).

²⁾ W. BOWEN: *La science du caractère* (Delachaux-Niestlé).

aux réflexes et aux instincts; il faut donc le faire remonter à la vie instinctive, animale; de plus il est un générateur d'actions.

La psychologie et la biologie modernes, définissent le besoin comme une manifestation d'une rupture d'équilibre de l'organisme.¹⁾ Cette conception, de déséquilibre est avec la conception du dynamisme, fondamentale pour la psychologie du caractère; c'est pourquoi nous la signalons ici. Nous savons que les besoins naissent et disparaissent chez l'homme; à ce titre, il faudrait indiquer les besoins organiques fondamentaux chez l'homme, ce qui constitue une première difficulté, car cette connaissance implique la connaissance approfondie de chaque organe et surtout de chacune de ses fonctions; il faudrait donc pouvoir définir l'importance de ces besoins²⁾ pour la conservation de l'être et de l'espèce. Or cette tendance à la conservation de l'être et de l'espèce n'est rien d'autre que la manifestation de notre vie instinctive. Nous sommes donc ramenés à considérer le caractère au point de vue des tendances, puisqu'elles sont dérivées du besoin. Les désirs, les besoins, les sentiments ne sont guère engendrés par l'expérience de l'individu. H. SPENCER qui l'a bien montré, écrit à ce sujet: « Sans m'arrêter aux passions si diverses, manifestées par le jeune enfant, avant cependant qu'il ait accumulé assez d'expériences pour qu'elles puissent servir à produire ces passions, j'indiquerai seulement la plus puissante de toutes les passions, celle de l'amour, comme une qui, quand elle se produit est antérieure absolument à toute expérience relative quelle qu'elle soit. »³⁾

Si le besoin est à la base de nos actions, il serait intéressant d'en connaître la finalité. Tout ce qui nous importe nous intéresse: la fin que nous entrevoyons ou que nous visons, étant la cause de notre conduite, de nos actes, la

¹⁾ Ed. CLAPARÈDE: *Education fonctionnelle* (Delachaux-Niestlé).

²⁾ Nous considérons les intérêts et les besoins non pas comme des formes, mais comme des potentialités, des dispositions. Ils ne viennent « forces » que sous l'influence d'une action extérieure.

³⁾ H. SPENCER: *Principes de Psychologie*. Traduction Ribot Epinas (Alcan).

finalité d'un acte ne vise en effet que la satisfaction d'un besoin, celui-ci réveillant la tendance qui stimulera le désir à son tour. Le désir présuppose donc la tendance.

L'intérêt qui n'est qu'un intermédiaire entre le besoin et sa finalité peut se confondre avec celle-ci. Le « Lamarckisme » nous apprend qu'au cours de l'évolution, il se développe des mécanismes de protection; ces mécanismes sont en rapport avec nos besoins, ces derniers se manifestant par les tendances, et comme les besoins apparaissent quand il y a rupture d'équilibre, on peut dire que les tendances se manifestent aussi quand il y a rupture d'équilibre. Pour plus de clarté, prenons un exemple; un travail interrompu constitue un système qui n'a pas trouvé sa fin naturelle. Il reste pour ainsi dire une énergie libre, une *tension* qui veut s'écouler, mais qui reste en suspens. Nous pouvons donc dire qu'il y a une tendance qui veut se satisfaire, un besoin d'achever la tâche commencée. Ce besoin sera d'autant plus grand que la valeur de cette tâche sera plus importante, plus impérieuse pour lui.¹⁾ De plus il recherchera la satisfaction de cette tâche, qui est sa finalité propre. Si donc une action en cours n'aboutit pas à son résultat, il demeure une tension qui se manifestera d'une autre façon. Tel nous paraît être le rôle des besoins, des tendances et de leur finalité dans le comportement.

Si nous essaions d'autre part d'étudier les besoins, nous verrons qu'ils apparaissent au fur et à mesure que l'évolution se poursuit. Chez un enfant par exemple, les besoins sont subjectifs. Viennent ensuite les besoins que nous appelons mi-sociaux, soit perceptifs, soit glossiques et enfin les besoins nettement sociaux ou objectifs. De cet ordre de succession, nous pouvons conclure qu'ils se manifestent parallèlement au développement des nécessités de la vie de l'enfant et de son contact avec l'entourage. Ils suivent ainsi un ordre progressif, des plus primitifs aux plus organisés, des plus matériels aux plus idéalisés. De plus le fait qu'il y ait des besoins

¹⁾ Nous pouvons trouver aussi d'autres exemples dans la vie organique (faim, soif, etc.).

caractérisant certaines périodes de la vie à l'exclusion d'autres, parle en faveur de leur organisation psycho-physique. Ces besoins ne se localisent pas dans telle ou telle partie déterminée mais intéressent l'ensemble des structures organiques. Il naîtrait ainsi de la rencontre des deux faits : 1^o de la *structure physiologique*, 2^o des *circonstances extérieures*.

L'excitant fournit au besoin l'occasion de découvrir sa finalité ; cet excitant créant l'intérêt, on peut admettre qu'il peut donner spontanément naissance à l'intérêt.¹⁾

Après l'examen des aspects statiques et des intérêts, nous voudrions esquisser brièvement les propriétés dynamiques. Nous avons vu plus haut que le caractère comporte une tension qui, dans certains cas, pouvait provoquer un changement ; cette tension est une réserve dynamique en rapport avec l'organisme. Nous devons donc distinguer ;

1^o Les qualités du dynamisme même ;

2^o Les processus secondaires dérivant du dynamisme.

Parmi les qualités fondamentales figure le dynamisme lui-même ou énergie c'est-à-dire une force pouvant produire un certain travail. Cette énergie dépend en premier lieu de la constitution physique ; elle est conditionnée par le degré de tension. Cependant on ne peut pas dire qu'il y ait une corrélation étroite entre la constitution anatomo-physiologique et la capacité énergétique.²⁾ Viennent ensuite l'activité, la stabilité, la rigidité. Ces qualités essentiellement géno-typiques ne se manifestent jamais dans le comportement, mais émergent au travers d'autres qualités phéno-typiques dont on les induit.

Tout travail implique une dépense d'énergie. Par conséquent on ne trouvera jamais un travail quelconque sans dépense d'énergie ; cependant il est des êtres, qui fournissent des efforts dont on ne les aurait jamais cru capables ; plus

¹⁾ Nous établissons toutefois une distinction entre les tendances profondes d'un être constituant sa structure constante, et la tendance déterminée par un intérêt spontané conditionnant sa structure passagère.

²⁾ On trouve des malingres ayant une très grande énergie, Pascal par exemple.

particulièrement dans le cas du travail intellectuel, l'énergie dépensée est double. De plus dans certains actes de volonté, l'homme est capable de mobiliser certaines énergies physiques ou psychiques, comme les «Yogis» de l'Inde, qui sont latentes, virtuelles. Y a-t-il donc antinomie entre ces conceptions? S'il y en avait une, la contradiction avec la conception scientifique serait flagrante et ceci pour deux raisons. Tout d'abord le principe de conservation ne jouerait plus, puisqu'il y aurait intervention d'une énergie extra-physique dans un fait physique, ensuite l'existence de cette énergie extra-physique. Il est vrai que dans la totalité des actes volontaires, il y a dépenses d'énergie physique, mais aussi intervention d'une certaine énergie psychique, cette dernière n'intervenant pas nécessairement dans les actes involontaires comme le réflexe, alors qu'elle se dépense abondamment comme dans les actes instinctifs passionnels, dans les crises, puisqu'on constate généralement après de tels actes un affaissement général. Force est donc de reconnaître que l'énergie dépensée qu'elle soit physique ou psychique a une origine organique. Ainsi l'effort complet, la somme maxima d'énergie est donc déterminée en dernière analyse par la constitution physique. Il est à noter que dans certains cas particuliers, il est possible de mobiliser complètement cette énergie.

Quant à la force des désirs, elle est indépendante de l'énergie que nous venons d'analyser. M. MEILI¹⁾ y découvre avec raison selon nous, trois aspects essentiels à savoir :

L'ardeur,
La passion,
Le fanatisme.

La différence entre ces trois termes est complexe, puisqu'ils se réfèrent à des plans différents. Néanmoins on peut dire en général que :

L'ardeur: s'applique aux actes supérieurs (on parle d'une ardeur au travail, d'une ardeur intellectuelle).

¹⁾ MEILI: cité, voir supra p. 25.

La passion : contrairement à l'ardeur, est une attitude intérieure qui ne réside pas tout entière dans les manifestations extérieures ; elle met en mouvement une foule de tensions invisibles.

Dans le fanatisme : la passion pour une idéologie quelconque, devient exclusive de tout le reste.

Après ces distinctions, nous pouvons passer à l'étude de la vitalité. Elle n'est pas une énergie productrice d'un certain travail, mais elle consiste en un rapport entre l'énergie actuelle et l'énergie en réserve, c'est-à-dire dans le degré d'intensité des tensions. Plus l'énergie des tensions est grande, plus l'énergie totale est grande ; en fait on peut constater que la pauvreté en énergie des tensions est le symptôme d'une vitalité faible. La tension est généralement donnée par le rapport : ¹⁾

Travail inachevé

travail achevé.

Alors que ce rapport à l'état normal est plus grand que 1, il tombe à 0,74 à l'état de fatigue ; l'effet de la fatigue a donc entraîné une diminution des tensions. Lorsqu'on refait la même expérience, après avoir mis les sujets en état d'énervement, le quotient tombe à 0,64. On est donc en droit de classer les personnes en agitées ou nerveuses, calmes ou placides. On peut en conclure que le caractère s'édifie non pas sur les aspects statiques de la personnalité, mais sur ses aptitudes dynamiques.

On peut induire l'organisation psycho-physique du caractère du simple examen du degré de rigidité ou de mobilité que présente cette organisation psychique, au fur et à mesure que s'élèvent et progressent sa complexité et son organisation.

De plus l'adaptation de l'être au milieu se fait comme le dit KLAGES par le moyen de nos sentiments et émotions qui se réduisent en somme à de simples fonctions d'adap-

¹⁾ KLAGES donne un rapport semblable ; *Principes de Caractérologie*, p. 136 (Alcan).

tation ; ils représentent des qualités d'ensemble très générales, les émotions étant plus étroitement unies, comme l'a montré WALLON¹⁾, à l'organisation physique.

Avant d'aborder l'étude de l'affectivité dans ses rapports avec le caractère, nous voudrions établir une distinction entre deux termes bien souvent confondus et qui désignent cependant deux qualités différentes. Nous voulons parler de la fréquence et de l'intensité des émotions :

La fréquence est un nombre ; c'est le nombre de fois que se présente l'émotion par exemple, alors que l'intensité est la qualité propre des émotions aussi bien que des sentiments ; cette intensité peut se traduire par les effets de ceux-ci. Cette intensité dépendra de l'intensité des désirs. KLAGES l'appelle excitabilité des sentiments et l'exprime par la formule : ²⁾

$$\frac{\text{Vivacité}}{\text{profondeur}}$$

Nous préférons donner une formule plus précise : ³⁾

$$\frac{\text{intensité}}{\text{rigidité}} = \text{excitabilité}$$

L'excitabilité peut se manifester dans divers processus actifs, sensuels, affectifs, intellectuels. La profondeur qui désigne la durée ou le retentissement des émotions sur le sujet, résulte donc de la capacité affective des sujets.

L'AFFECTIVITÉ

Qu'est-ce que l'affectivité et quel est son rôle dans le caractère ? C'est ce point que nous allons essayer d'étudier maintenant.

¹⁾ WALLON ; *Origines du Caractère chez l'enfant*.

²⁾ KLAGES : *Principes de Caractérologie*, p. 120.

³⁾ Expériences de Danbo : On présente au sujet un grand carré à l'intérieur duquel on met une chaise. Hors du carré on met une fleur, mais à une certaine distance ; puis on demande au sujet de prendre la fleur sans sortir du carré. La rigidité comprendra avec le respect de la consigne, l'ensemble des tentatives que fera le sujet, pour atteindre le but. Ces tentatives devant être toutefois mesurables.

Nous savons, d'une façon générale, que dans certains intérêts peuvent intervenir des rapports sociaux. Ces rapports sociaux vont conditionner les manifestations directes de l'affectivité. Certes il est assez difficile de la définir; nous la considérons néanmoins comme émanant des sources primitives du « moi », c'est-à-dire comme liée aux manifestations les plus instinctives, les plus secrètes de l'être. Nous ne considérons pas l'affectivité comme ayant sa source dans l'organisme; elle est en rapport vraisemblablement avec lui, liée à l'ensemble de nos besoins et de nos intérêts, sans pour cela se confondre avec eux. Avec l'affectivité, c'est notre vie tendancielle qui entre en action avec la tendance à la conservation de la vie et à celle de l'espèce. Elle est composée d'une zone centrale, primaire, le « moi » sur laquelle se greffe le « je » lié à la prise de conscience. Avant la conscience, il y a état d'indifférenciation entre le « je » et le « toi », alors que les faits affectifs, nous entendons les sentiments et émotions, existent et se manifestent déjà.¹⁾ Postérieurement à la prise de conscience avec la différenciation du « je » et du « toi » le besoin affectif apparaît comme conséquence du rapport entre le système du « je » et le milieu ambiant. Nous ne devons pas confondre l'émotion et l'affectivité. Toutes deux sont des réactions globales, mais l'émotion, en rapport avec un système particulier, ne tire pas sa source du « je ».

Parmi les phénomènes affectifs fondamentaux, l'amour et la haine apparaissent de toute évidence comme des sentiments opposés; et si l'amour est considéré par les psychanalystes comme d'origine érotique, on ne peut faire dériver la haine de l'érotisme à moins de la réduire à un amour qui n'a pu évoluer, ce qui paraît douteux. Il nous semble donc impossible d'attribuer à l'amour une origine sexuelle. En outre tout véritable amour est élargissement vers le monde, union avec le dehors, don de soi, alors que la haine au contraire veut la destruction de l'extérieur qui gêne, car elle met le

¹⁾ Ils sont dûs dans ce cas à une rupture d'équilibre comme toutes les autres actions.

sujet en conflit avec son entourage. Telles sont, nous semble-t-il, les véritables origines de la haine et de l'amour. Ce dernier peut s'appliquer il est vrai, à des objets variés; il peut par exemple fusionner avec le besoin sexuel et correspondre, dans ce cas particulier, à la théorie psychanalytique.

L'affectivité, nous l'avons dit plus haut, tire son origine précisément de la constitution du «je». Rappelons que le «moi» est la donnée immédiate et profonde qui se trouve chez l'enfant, qui dirige son comportement, qui crée son égoïsme, sans que le sujet en ait conscience. Le «je», le «ich» se différencie du «moi» qu'il recouvre comme une surface d'adaptation; donc il est pris de conscience; il apparaît comme le dit Monsieur WALLON: «pour réduire les exigences d'absorption totale du «moi» et pour lui substituer des activités qui soient en accord avec les nécessités des circonstances objectives». ¹⁾ Ajoutons enfin que la force du «je» dépend des qualités dynamiques du «moi».

Dans l'affectivité générale, il y a un secteur que l'on peut appeler «secteur personnel». Le système affectif profond est celui du «moi» auquel notre être conscient participe avec des nuances et à des degrés différents. Cependant, c'est toujours le «je» qui réagit à ce système affectif profond sans contester du reste que les facteurs de l'ambiance qui lui sont étrangers puissent avoir une influence particulière sur lui. Chez des personnes instables par exemple, la difficulté qu'elles éprouvent à se concentrer provient surtout du fait qu'elles ont passé leur enfance dans une famille incapable de réagir à leur instabilité primaire et à la réfreiner. ²⁾ Celle-ci n'est donc pas nécessairement un fait constitutionnel, mais peut être le produit des circonstances. Normalement le lien affectif qui unit l'enfant à sa famille, élargit son «je» et prévient les ruptures profondes de l'ensemble primitif. Ces situations familiales constituent un terrain propice à la multiplication des expériences. C'est comme s'il s'y faisait un véritable apprentissage du «je». Lorsque l'adaptation affective de l'enfant

¹⁾ WALLON: *L'évolution psychologique de l'enfant*, p. 116 (Colin).

²⁾ J. ABRAMSON: *L'enfant et l'adolescent instables* (Alcan).

à sa famille ne se poursuit pas régulièrement et que celui-ci par ailleurs reste très attaché aux siens, il se produit une sorte d'attachement rigide au milieu familial. Cette rigidité est le produit d'une fixation précoce, d'un arrêt dans l'évolution affective.

Indiquons enfin un autre élément afin de compléter notre esquisse de la vie affective chez l'enfant : il s'agit du repli sur soi-même : le « je », vivant trop à l'écart de son entourage, à la suite de certains événements, d'un échec douloureusement ressenti par exemple en vient à l'idée que les premières expériences de contact social l'ont induit en erreur. Il se produit alors une déception. Cette expérience se répétant à plusieurs reprises, l'enfant se replie sur lui-même et ce repli détermine une véritable antinomie entre la persistance, des besoins affectifs et l'échec auquel aboutit régulièrement l'effort pour les satisfaire.

Pour terminer cette introduction au problème du caractère nous voudrions insister sur un aspect spécial de l'affectivité, à savoir la susceptibilité. Disons aussi quelques mots de la volonté.

La susceptibilité ne se confond pas avec le « je » ; elle ne réside pas davantage dans un intérêt matériel ; elle consiste probablement dans l'estime que nous nous portons.

Le « je » est plutôt l'objet d'évaluations déterminées par une hiérarchie des valeurs. La susceptibilité se réduit alors à une sorte de blessure morale chez l'individu dédoublé en objet et en sujet, lorsque la valeur du « je » dans l'échelle des valeurs est amoindrie. Tout le monde n'y est pas également sujet ; de plus la susceptibilité compte de nombreux degrés.¹⁾

La structure du système affectif secondaire doit être considérée à différents points de vue. Tout d'abord il ne faut pas oublier que la hiérarchie des valeurs où se situe le « je », n'est pas indépendante du « moi », car souvent le « moi » détermine cette susceptibilité à l'origine. Ce n'est donc pas la

¹⁾ On a remarqué que la susceptibilité allait de pair avec le sentiment d'infériorité ; bien souvent elle en est une conséquence.

position absolue du «je» qui compte dans la susceptibilité, mais bien plutôt la différence entre la valeur effectivement et socialement reconnue d'une part et la valeur à laquelle prétend le sujet d'autre part. A cela s'ajoute aussi la considération des circonstances qui déterminent la réaction de susceptibilité. Donc la structure générale de la personne, ses intérêts, son échelle de valeurs et sa situation sociale,¹⁾ peuvent constituer un terrain favorable au développement de la susceptibilité.

En premier lieu, figure le «moi» qui dépend des rapports sociaux que le «je» soutient avec son entourage. Le problème de l'origine du «moi» quelque complexe et débattu qu'il soit, peut être facilement mis en évidence si on le rapporte au «je». Lorsque le «je» s'est constitué, l'enfant prend conscience de son unité et de la différence qui existe entre son «je» et celui des autres personnes.²⁾ L'enfant à cet âge ne pense à rien d'autre qu'à attirer l'attention sur soi. La pleine inconscience de son «moi» cesse, l'enfant commence alors à «jouer son personnage» et tend à l'insérer dans une hiérarchie de valeurs sociales élémentaires.

Il y a deux types de personnes dont le «moi» est quasi inexistant. Le premier type est celui de la personne effacée et modeste qui s'attribue peu de valeur; le second celui de la personne forte, vigoureuse, ayant une grande vitalité, égoïste mais naïve. Ce dernier type on le trouve chez les personnes peu intelligentes et chez les arriérés.³⁾

Le système affectif secondaire, manifeste l'existence d'une fonction qui veut s'affirmer, à savoir le «moi». L'amour-propre se confond avec l'amour de soi même quoique ces deux formes d'attachement au «moi» diffèrent. L'un est essentiellement social, l'autre narcissiste.

Quant à la volonté, elle ne peut s'exprimer que lorsqu'il y a conflit entre deux intérêts. Nous avons vu que l'énergie était l'ensemble des forces diffuses et mobilisables.⁴⁾ Aussitôt que les intérêts divergent et deviennent antinomiques, le

¹⁾ GANZ la mis en évidence dans « *La Psychologie d'A. Adler* ».

²⁾ Il est donc nécessaire d'attirer l'attention des parents sur la façon dont ils traitent l'enfant aux environs de la troisième année.

³⁾ A. DESCŒUDRES : *La bonté chez les arriérés*.

⁴⁾ CLAPARÈDE : *Education fonctionnelle*.

jugement et la décision interviennent ; celle-ci prise dans un sens ou dans l'autre dépend donc d'un acte de volonté. Or ces intérêts divergents peuvent s'étager sur des plans différents, l'un médiat, l'autre immédiat. Il faut donc une certaine dose de volonté pour faire triompher un intérêt médiat sur un intérêt immédiat.

Si l'intervention de la volonté implique, en nombre de circonstances, ce couple d'intérêts opposés, ce n'est toutefois pas toujours le cas ; le sujet peut être arrêté dans son effort par un obstacle qu'il doit vaincre, d'où l'effort qu'exige un acte de volonté ; dans d'autres cas particuliers, il peut être difficile de discerner l'intérêt médiat de l'intérêt supérieur : d'où les hésitations qui précèdent la décision proprement dite. De plus, il arrive que la volonté absorbe bien souvent toutes les énergies disponibles.

L'organisation des forces est, elle aussi, déterminée par les forces existantes. Dans le libre arbitre¹⁾ ce qui donne au sujet l'impression que sa volonté est libre, c'est le sentiment ou l'impression que l'on aurait pu faire autrement que l'on a fait. La conviction que l'on aurait pu faire autrement, à l'exception des actes passionnés, est contestée par d'autres²⁾. Bien entendu il n'y a pas moyen de trancher scientifiquement la question du libre arbitre, l'intervention des impondérables et des incommensurables pouvant exercer une influence décisive. A supposer même que nous puissions mesurer toutefois les forces qui entrent en jeu, on se trouverait dans l'impossibilité de faire le bilan des forces intérieures³⁾, ce qui constitue l'un des grands problèmes de la psychologie à prétentions déterministes.

Quant au choix des buts eux-mêmes que la volonté s'assigne, il dépend des divers types humains, à savoir :

1° *L'homme d'action* : chez qui tout est concentré vers l'unique but qui est l'acte, que l'intérêt soit ou non médiat.

¹⁾ BERGSON : *L'essai sur les données immédiates de la conscience*.

²⁾ GIDE : *Les caves du Vatican*.

³⁾ Ce problème a été débattu à plusieurs reprises et reste obscur malgré toutes les recherches et tous les écrits qu'il a suscité.

2^o *L'ascète*: dont tout le comportement est lié à des principes définis; volonté négative consistant essentiellement à ne pas faire certaines choses. La structure du « je », est bien déterminée, grâce à quoi l'intérêt est relativement faible.

3^o *L'homme volontaire*: qui fait n'importe quoi, et veut prouver qu'il peut tout faire.

Ainsi conçu, le caractère peut être considéré à cinq points de vue différents que l'on peut définir comme suit :

1^o Au point de vue philosophique, le caractère se confond avec la personnalité. Il consiste à distinguer l'individu de tous les autres objets.

2^o Au point de vue psychologique, la personnalité se ramènerait à l'organisme, comme conditionnant le comportement et c'est ce comportement qui la distingue à son tour des autres objets.

3^o Au point de vue psycho-physiologique, le caractère c'est l'ensemble des réactions physiologiques et psychologiques.¹⁾

4^o Au point de vue social, le caractère s'exprime par des manifestations et sa portée sociales; il se confond en quelque sorte avec le comportement.

5^o Au point de vue psychiatrique, c'est le problème de la limite du normal et du morbide; le caractère se réduit à un système de réactions stables.

Dans les pages précédentes, nous avons passé en revue les théories principales du caractère en montrant quel était le point faible de chacune d'elles. Nous avons ensuite proposé notre propre conception quant à l'origine et à la formation du caractère. Sans contester la valeur des différentes théories proposées, notamment celle de Monsieur WALLON, basée sur la théorie des émotions, fondée elle-même sur

¹⁾ Le problème des relations entre le psychique et le physiologique prête à plusieurs interprétations et théories contradictoires. Nous pensons cependant qu'il existe des connexions réciproques très étroites entre les deux éléments.

celle des « postures », nous avons opté en faveur de la théorie génétique qui nous paraît être la plus claire et la plus explicative. Malgré toutes les difficultés qui subsistent et dont l'importance ne saurait être sous-estimée, il nous semble toutefois que cette méthode est la plus sûre et la plus exhaustive.

Il s'agira donc maintenant d'envisager le rôle du facteur génétique dans le caractère. Nous ne prétendons pas expliquer tous les problèmes ; nous croyons pourtant que cette méthode nous permettra de mieux rendre compte de ce que nous avons appelé « les crises normales du caractère ».¹⁾

¹⁾ Voir chap. II, p. 43 et suiv.

DONNÉES DE LA PSYCHOLOGIE GÉNÉTIQUE ET ÉVOLUTION DU CARACTÈRE

Dans le chapitre précédent, nous avons essayé de présenter une esquisse des principales classifications du caractère jusqu'à ce jour. Nous avons négligé volontairement parmi ces classifications certaines d'entre elles auxquelles nous reviendrons dans ce chapitre-ci.

Nous essayerons maintenant de suivre le caractère de l'enfant durant sa formation et son évolution et nous tâcherons de décrire certaines anomalies tout en les expliquant par la psychologie génétique.

Avant de commencer cette étude, nous insistons sur le fait que nous limitons notre sujet aux crises dans l'évolution de la psyché enfantine à partir de trois ans.

Nous avons défini le caractère, comme l'ensemble des tendances psychologiques et morales qui caractérisent une personne et définissent les moyens dont dispose l'individu dans des circonstances déterminées. Autrement dit, le caractère se réfère au comportement total de l'individu dans les situations variées; il représente son indice moral. Ce serait donc une erreur de le réduire à une somme de parties distinctes, puisqu'il est pour chacun de nous, une manière habituelle ou constante de réagir, qui ramène la variété des réactions au travers de la variété des circonstances à une sorte d'unité dynamique.

Essayons de montrer tout d'abord que toutes les conceptions anciennes comportaient au fond une même façon d'envisager le problème en rapportant le type physiologique et le type psychologique l'un à l'autre.

CLAUDE BERNARD, et même avant lui HYPOCRATE et EMPEDOCLE, avaient essayé de ramener le caractère au tempérament. Nous montrons dans le tableau suivant la concordance des diverses classifications anciennes :

Nature	Empédocle	Hypocrate	Cl. Bernard	Saisons	Ages
1. Air	Chaud, humide	Sang	Sanguin	Printemps	Enfance
2. Terre	Froid, sec	Bile noire	Mélancolique	Été	Jeunesse
3. Feu	Chaud, sec	Bile jaune	Colérique	Automne	Âge mûr
4. Eau	Froid, humide	Spasme	Flegmatique	Hiver	Vieillesse

Les caractéristiques :

- 1^o Réagit rapidement, superficiellement; sociable; amour du mouvement, vivacité, animation, esprit léger, versatile.
- 2^o Actif (voit tout en noir), émotions fortes et durables, inquiétude, tristesse, découragement, dégoût, esprit réfléchi et concentré.
- 3^o Vif et emporté; opiniâtreté, ambition, amour du travail.
- 4^o Tranquille, gai; émotions peu vives, lenteur dans les mouvements, gravité, douceur.

Malgré tout ce que ces classifications ont de fantaisiste, on ne saurait leur contester une certaine valeur: l'objectivité; celle-ci réside dans l'effort de décrire les caractères tels qu'ils se présentent.

Bien après CLAUDE BERNARD qui nous explique les changements de caractère par les humeurs, certains psychologues, en particulier PENDE et WALLON, montrent l'influence d'un type sur l'autre; celui-ci par exemple étudie l'influence du physiologique sur le psychologique, celui-là les corrélations existant entre eux. Disons en gros que dans la corrélation que l'on veut établir entre l'apparence extérieure de l'individu et son caractère, se révèle l'action morphogène et psychogène des glandes à sécrétion interne.

Il nous semble que le caractère varie par suite de l'influence de certains facteurs qui ont leur source dans l'individu; c'est-à-dire que parallèlement à l'influence du génotype

dont nous avons précédemment parlé, on trouve aussi d'autres éléments, dûs probablement à des sécrétions de glandes sont le produit de notre organisme et qui représentent des facteurs du tempérament. Ainsi comme le dit quelque part Monsieur WALLON dans *Les origines du caractère chez l'enfant*, « la vitesse et le rythme spontanés des réactions tant motrices et affectives que perceptives et mentales, le ton habituel de l'humeur et l'activité, l'aptitude à réaliser plus ou moins profondément les expériences et les impressions de la vie, le degré variable d'attachement et d'application que suscitent en nous le but que poursuit l'action et les stimulations de l'action elle-même... » peuvent exercer une influence sur le caractère et le modifier.¹⁾

Au cours de l'évolution qui va de la naissance à l'âge adulte, les différentes fonctions psychiques se sont une à une et successivement manifestées; elles ont été pendant un certain temps prédominantes quitte à se fondre par la suite dans l'activité psychique générale de l'individu. Ce n'est que lorsque toutes ces différentes fonctions psychiques, auront atteint un degré de maturité suffisant et qu'elles cesseront de se manifester par là-même comme des activités séparées, qu'elles se seront coordonnées entre elles et intégrées en un tout nettement individualisé, alors seulement l'évolution et le développement psychiques de l'individu seront complets. Cette coordination et cette mise en valeur des différentes fonctions psychiques dans une même personne, constituent la marque de la mentalité évoluée, c'est-à-dire de la mentalité adulte.

Selon qu'il s'agit de la vie quotidienne avec ses habitudes personnelles et ses coutumes sociales, ou qu'il s'agit de situations nouvelles et imprévues, la façon de réagir peut présenter chez le même individu une grande diversité. De tout cela, résulte un alliage dont toutes les composantes sont indiscernablement fondues dans le tout. Antérieurement à cette fusion, les situations auxquelles doit réagir l'enfant et auxquelles il doit s'adapter, ne peuvent encore révéler son

¹⁾ L'influence de tout ce qui est extérieur et social est reconnu également.

caractère, puisqu'elles sont soumises à la prédominance de certaines variables. Ces variables se modifiant, il en résulte une discontinuité dans le comportement, qui peut produire l'effet d'une anomalie du caractère. En réalité ce n'est pas le cas, car cette incapacité à développer et à rappeler des thèmes, laquelle produit une illusion de constance, s'explique par l'extrême mobilité du champ de conscience de l'enfant; car les fonctions en «voie d'émergence», comme le dit Monsieur WALLON¹⁾, après s'être exercées sans autre objet qu'elles-mêmes, pourront se subordonner à des motifs qui leur sont hétérogènes: cela apparaîtra lorsque quelque chose de neuf aura surgi dans le comportement. Parlant plus loin du comportement, Monsieur WALLON écrit: «C'est son inertie qui le caractérise, à l'époque des purs exercices fonctionnels. L'enfant est totalement accaparé par ses occupations du moment et n'a sur elles aucun pouvoir ni de changement ni de fixation. Il en résulte deux effets contraires mais qui peuvent être simultanés: la persévération et l'instabilité »²⁾ Parlant de l'activité, il ajoute: « Si cette activité se transforme, c'est par substitution, soit que vidée de son intérêt par sa monotonie, elle laisse le champ libre à la première venue, soit qu'une liaison accidentelle la fasse s'aliéner totalement dans une autre, soit enfin qu'elle cède soudain devant l'attrait d'une circonstance imprévue, d'une stimulation surprenante ou alléchante »³⁾. De plus, Monsieur WALLON, rapportant les observations de Madame Ch. BÜHLER⁴⁾ conclut que la cause de la diminution moyenne des distractions chez l'enfant réside dans le pouvoir croissant de résister à celles-ci, «la persistance du thème à travers des distractions plus nombreuses n'en étant pas moins à retenir. Elle dénote à l'opposé d'une puissance active, une puissance d'inertie dont les effets ne sont pas contrariés, tant s'en

¹⁾ WALLON: *Evolution psychologique de l'enfant*, p. 79 (A. Colin).

²⁾ Idem. » » » » p. 79.

³⁾ Idem. » » » » p. 80.

⁴⁾ Madame BÜHLER, donne comme moyenne des distractions au cours d'un même jeu, 12,4 pour un enfant de trois à quatre ans et 6,4 entre cinq et 6 ans. De plus la durée du jeu augmente chez les aînés en même temps que décroît le nombre de distractions.

faut, par l'instabilité concomitante »¹⁾. Parlant encore de la persévération Madame BÜHLER, nous dit Monsieur WALLON, « remarque que les motifs d'intérêt ou de jouissance auxquels l'enfant réagit, ont de moins en moins besoin d'appartenir à des circonstances actuelles.²⁾ Aurement dit, l'enfant devient capable de poursuivre des buts lointains, si les stimulants sensoriels qui concrétisent son effort persistent; ces stimulants, s'ame nuisent de plus en plus et cessent d'être indispensables vers douze à treize ans.

Pour revenir à ce que nous disions plus haut, les thèmes ne peuvent se maintenir, progresser, évoluer; ils se désagrègent aussitôt formés et ne sont ramenés que par des excitations semblables. Ainsi après avoir parlé du pouvoir d'accommodation inconsistant, imprécis et labile»,³⁾ Monsieur WALLON nous dit : « il n'y a pas de suite dans l'orientation psychique ni même dans l'exécution de l'acte le plus simple, si toute excitation sensorielle suscite le réflexe correspondant, tout incident, un sursaut de curiosité, tout changement, un sentiment nouveau ». ⁴⁾

Si l'on envisageait ce problème du point de vue fonctionnel, nous trouverions que pendant la croissance de l'individu les fonctions qui surgissent ou se révèlent, sont prédominantes. Les manifestations auxquelles réagit l'enfant au fur et à mesure qu'il se développe, sont celles qui répondent à ses moyens; c'est ainsi qu'à chaque âge, correspond un type de comportement, tout comportement s'ordonnant autour de certaines activités fondamentales.

Chez l'enfant en bas âge, on n'observe par exemple aucune coordination entre les membres. Le premier espace exploré étant l'espace buccal, tout ce qui a un rapport direct avec les lèvres et la bouche sera l'occasion de comportements et de réactions.

Bien plus, le caractère ne peut se manifester que dans un

¹⁾ WALLON : *Evolution psychologique de l'enfant*, p. 80.

²⁾ Idem, p. 80 et suivantes.

³⁾ Le comportement de l'enfant est sensiblement différent de celui du singe. KEHLER a obtenu chez un singe une réaction « unique » et n'a pu l'obtenir par la suite.

⁴⁾ WALLON : *Evolution psychologique de l'enfant*, p. 82.

comportement très étroit; bien plus, seules les modifications de ce dernier, manifesteront les modifications du caractère lui-même.

Il serait intéressant de confirmer expérimentalement cette observation. L'expérience consiste à effleurer les lèvres d'un nouveau-né au moyen d'un crayon p. ex.; on constate tout d'abord une ouverture automatique de la bouche, une protrusion de la lèvre, un changement dans la physionomie même de l'enfant. Si l'on réitère plusieurs fois de suite la même expérience, la zone buccale se trouve surexcitée. Un nouveau changement se produit dans le comportement de l'enfant et la figure joyeuse se crispe. Le nouveau-né tente même de se dérober à cette excitation en remuant sa tête et les membres, en pleurant et en criant.

Selon les réactions du sujet, nous disons dans le langage courant que tel sujet est émotif, que tel autre colérique; cela signifie que sa réaction est tantôt dominée par l'émotion, tantôt par la colère ou tout autre état. Prenons comme caractère moyen celui d'un enfant dont les réflexes sont adaptés, et dont le comportement n'est ni violent ni excessif, bref un sujet équilibré, synthèse du type cyclothyme (normal) et du type schizothyme (normal), pour employer l'expression de KRETSCHMER; les anormaux présenteront des différences avec ces cas moyens et ces différences apparaîtront comme des anomalies ou des tares du caractère conformément à ce qui a été dit plus haut.¹⁾ Cela nous permet de distinguer dans les crises du caractère entre les comportements normaux et les tares ou anomalies résultant des comportements anormaux.

Pour pouvoir distinguer si un sujet est ou non « un troublé du caractère » suivant une expression belge, il faudra le comparer à une moyenne obtenue sur des sujets du même âge, ou bien se trouvant dans le même stade évolutif que lui. Il ne faut pas oublier toutefois de tenir compte dans cette comparaison, des différences de conditions sociales que présentent les divers sujets et d'autres comme la constitution physique, le sexe, la place de l'enfant dans

¹⁾ Voir chapitre premier, p. 21.

la famille, la composition de la famille, la situation économique et sociale, le niveau d'éducation, les sentiments d'infériorité ou d'exaspération¹⁾ — pour ne citer que les principaux facteurs — toutes conditions qui peuvent être à l'origine des troubles.

Considérons tout d'abord la variété des réactions particulières aux premiers âges, réactions en rapport avec l'émotivité. Dans l'émotion interviennent non seulement des représentations (théorie intellectualiste d'HERBART), mais des phénomènes organiques (théorie de JAMES-LANGE). Quoi qu'il en aille de leurs rôles respectifs dans l'émotion, les effets de celle-ci forment un contraste avec les exigences de l'activité du sujet. Dans ces conditions, ou bien l'émotion est une perturbation qui entraîne dégradation de l'activité, ou bien elle est un facteur dans le phénomène général d'adaptation (opposition du point de vue structural et du point de vue fonctionnel).

Or les réactions organiques ont leur importance, l'émotion n'étant faite que de réactions dissociées, disproportionnées, chaotiques, entre lesquelles il n'existe qu'une faible systématisation. Dans chaque espèce d'émotions, il y a un groupement déterminé de symptômes ou syndromes, entre ces symptômes, des mécanismes plus ou moins systématiques et enfin des centres coordinateurs dominant ces mécanismes et par suite agissant sur eux.

Deux théories de l'émotion s'affrontent actuellement. La première professée par CANNON²⁾ soutient que les émotions dépendent de l'activité des glandes, des produits de sécrétion presque instantanément diffusés dans l'organisme, produits conditionnant la simultanéité des réactions internes nécessaires à l'explosion des réactions motrices; pour lui donc, l'origine de l'émotion serait la sécrétion qui se diffuse dans le corps. La seconde théorie a été construite par LAPICQUE conformément à sa théorie des chronaxies. Selon

¹⁾ Expression d'ADLER, rapporté par GANZ. Ouvrage cité.

²⁾ CANNON: *Bodily changes in pain, hunger, fear and rage*. N.-Y. London. (Appleton, 2^{me} édition, 1929).

lui, c'est l'action des glandes sur l'influx nerveux, qui faciliterait leur sécrétion. Si diverses que soient ces deux théories, elles ont toutefois un point commun, à savoir le rôle des perturbations organiques dans les procès émotifs.

On peut donc conclure qu'au stade primitif, l'émotion se confond avec les perturbations organiques par lesquelles elle s'exprime. Plus l'émotion a de prise sur l'organisme, plus le type est émotif; l'absence d'émotivité serait alors l'indice de déficiences organiques profondes.

L'étude de l'émotion peut servir à l'étude du caractère et de ses manifestations dans les circonstances critiques ou du moins qui sortent de l'ordinaire. En outre, l'étude des troubles du caractère, peut être amorcée à partir des émotions critiques.

Suivant que l'émotion se traduit par un automatisme ou une fuite, elle révèle deux formes différentes du caractère. Alors que le sang-froid consiste dans la maîtrise de l'émotion par l'intelligence et la volonté, le défaut de cette dernière témoigne de l'incapacité où se trouve l'enfant de réagir comme l'adulte à l'émotion. La prédominance de sa sensibilité organique et subjective sur tout le reste, la pauvreté et la fragilité de sa vie intellectuelle ont pour contre-partie fatale sa très grande émotivité. Il en résulte que lorsque les moyens intellectuels et volitifs font défaut, c'est l'émotion qui demeure maîtresse du terrain.¹⁾

L'émotivité de l'enfant ayant une base physiologique certaine, il faudra trouver par conséquent aux troubles du caractère qui se greffent sur les phases critiques de l'émotion, une même origine. De plus la discontinuité de la vie mentale chez l'enfant, due au défaut d'idées directrices

¹⁾ PIERON l'a montré en opposant les deux comportements possibles du crabe dont une patte est retenue prisonnière. Dans les conditions normales, ce sont des efforts de locomotion et de traction qui servent à la dégager, mais en présence du poulpe il s'ampute de sa patte emprisonnée. Cette dernière opération paraît exiger une dépense d'énergie nerveuse considérable et ne peut-être répétée deux fois consécutivement. On pourrait en tirer la conclusion, que c'est l'émotion qui est maîtresse du terrain.

et à son instabilité, ainsi qu'à la variabilité de ses attitudes, produit souvent des effets contradictoires pour une même cause. Mais il ne faut donc pas voir dans tous ces phénomènes, que nous venons de décrire, des troubles proprement dits du caractère, puisqu'il ne s'agit que de phénomènes normaux selon la conception génétique.

Aux premiers mois de la vie, c'est au travers des sensations viscérales¹⁾ que se manifestent les premiers effets du caractère. C'est généralement la nature des aliments qui semble avoir le plus d'influence sur le développement psychique ou sur l'état momentané. Vers le quatrième mois, ces sensations viscérales, strictement organiques, cèdent le pas aux excitations extérieures. Aux excitations sensorielles ou périphériques succèdent, vers le sixième mois, une certaine vibration sociale. C'est le premier développement de la socialité²⁾ et la première manifestation du caractère psychique pur. Vers le neuvième mois, ce sont les premiers symptômes de la jalousie, qui font leur apparition. La jalousie et même la sympathie, n'impliquent pas plus l'une que l'autre, à l'origine chez l'enfant, l'idée de personnalités différentes de la sienne. On peut donc dire, sans grande chance d'erreur, que l'enfant manifeste déjà un « Ego » conscient de lui-même, qui retentit sur toute sa petite personne et s'étend sur ce qui l'entoure, (vêtements, objets, personnes, etc.). Parmi tous ces éléments, l'un d'eux constituera bientôt la base définitive de son « Je ». C'est son corps propre.

Comme l'a dit INGENIEROS³⁾, chaque individu, considéré psychologiquement, est « une synthèse systématique d'éléments affectifs, intellectuels et actifs, différents comme origine, comme contenu et coordonnée de façon diverse suivant des rapports complexes; » et c'est cet alliage qui constitue

¹⁾ M. WALLON l'a montré clairement. Cf. *Les origines du caractère chez l'enfant*, 1^{re} partie, pp. 16—42.

²⁾ Nous employons le terme « socialité » au lieu de celui de sociabilité selon le conseil de M. le Professeur DE LA HARPE car dans la notion « sociabilité », entre tout un import de « valeurs ».

³⁾ INGENIEROS : *Principes de psychologie biologique*..

le caractère. L'individualité formée dès la naissance et même avant la naissance par l'hérédité, se précise par l'éducation et le milieu social qui lui assurent son orientation définitive. L'unité du caractère se manifeste et s'affirme assez tard chez l'enfant, car certains aspects aberrants de son comportement voilent et obscurcissent soudainement la personnalité future.

En quoi consiste le fond héréditaire? C'est l'ensemble des tendances innées et primitives. Par conséquent les fondements du caractère existent déjà chez le nouveau-né et pourtant celui-là n'est pas encore spécifié; ses tendances se contrarient souvent. De toute façon elles ne sont pas coordonnées entre elles et c'est cette incoordination foncière qui fait la spontanéité du caractère de l'enfant, que l'on qualifie bien souvent de puéril chez l'adulte. Plus tard, avec l'éducation et les chocs nombreux de l'expérience et de la vie, le caractère se forge, mais il ne prend sa forme définitive qu'au moment de l'adolescence.

Les études récentes sur le développement mental de l'enfant et de l'adolescent montrent que l'évolution n'en est pas uniforme ni la progression régulière. Plusieurs psychologues déclarent qu'il s'agit d'un mouvement qui va de l'objectif au subjectif et du subjectif à l'objectif.¹⁾ Ainsi la première phase du développement de la personnalité ou du caractère serait tout d'abord une marche au subjectivisme pur. L'enfant se confond donc avec son entourage. Son activité propre se réduisant à des réflexes et à des impulsions, M. WALLON en fait un stade, celui des « impulsions pures ». L'enfant est plutôt agi qu'il n'agit lui-même; sa personnalité qui n'a pas encore surgi, se réduit à des manifestations surtout biologiques. L'agitation, à ce stade, serait essentiellement motrice et physiologique doublée de réactions psychiques.

Pour K B BRIDGES, la réaction affective primitive serait l'agitation. Cette réaction serait à l'origine des différentes émotions, à savoir la peur, la colère, la joie etc. Ces émotions commencent à se manifester dès le début du septième mois, se précisant de plus en plus jusqu'à la fin de la première année.

¹⁾ J. ABRAMSON: *L'enfant et l'adolescent instables*, p. 248 et note 1.

À partir de la deuxième année, le comportement de l'enfant commence à changer. Vers le milieu de la seconde année, celui-ci se trouve désarmé devant les situations nouvelles. Il se libère peu à peu de son milieu ; c'est alors qu'on découvre la première et vraie manifestation de la personnalité ; dans les réactions de peur, de colère ou de joie, ces manifestations ne sont plus de simples réflexes mais des émotions à proprement parler, c'est-à-dire des phénomènes psychiques. A cet âge, le nombre des émotions croissant avec l'incapacité de l'enfant à les dominer et à les surmonter, l'oblige à se soumettre aux exigences du dehors : voilà donc le premier effet de la contrainte sociale.

Pendant la période de subjectivisme, l'enfant a découvert toute une série de conduites nouvelles ; celles-ci produisent un certain effet sur le monde extérieur, le milieu. Il en résulte une adaptation nouvelle ; l'enfant apprend ainsi à exercer sa volonté et à se différencier du milieu ; c'est alors que surgit chez lui l'ébauche de l'activité ludique à proprement parler. C'est une des premières affirmations de sa vraie personnalité.

L'enfant est donc déjà capable d'opérer un certain choix entre différentes possibilités que lui offre une expérience limitée, mais il est encore inapte à poursuivre une ligne de conduite fixe et durable. C'est cette capacité à se dégager du monde extérieur, qui est la marque distinctive du « futur élève » par rapport au jeune enfant et à ses activités intellectuelles insuffisantes. Peu à peu, par l'enrichissement que lui vaut son expérience du monde extérieur, il apprend à se dégager des contraintes externes et à affirmer sa volonté propre.

La seconde étape baptisée « étape d'opposition prédisciplinaire », apparaît avec l'établissement des diverses réactions orientées, ainsi qu'avec la formation des divers moyens de réception, de communication et d'expression. L'enfant fait alors l'expérience de son « moi », par opposition avec l'entourage : il se replie sur lui-même. Sa volonté en heurt constant avec celle de l'entourage donne naissance à des conflits qui peuvent ressembler à des perturbations dans le

développement du caractère; en réalité, ces perturbations n'ont rien de pathologique. Ces conflits se produisent vers trois ans, à un moment où l'individualité du sujet s'affirme d'une façon plus ou moins précise et même décisive. Les psychanalystes freudiens, attachent une grande importance à ce stade qu'ils placent au début de la « période œdipienne ». Dans les observations de KÆHLER, on note que les crises de l'enfant sont précédées d'un étonnement et d'une peur intense devant chaque situation nouvelle. Cette réaction de désadaptation est vite réprimée par l'action de la volonté que l'enfant exerce sur lui-même, action qu'il était incapable de faire intervenir lors des premières crises.

E. KÆHLER relève aussi dans ses observations pendant la crise, un brusque changement dans l'attitude de l'enfant envers son entourage. Faut-il en conclure que c'est une anomalie du comportement de l'enfant? Non, car l'attitude que l'enfant prend vis-à-vis de son entourage, d'une façon générale; le ralentissement d'une activité psychique qui s'approfondit; la distinction qu'il établit entre personnages réels et personnages imaginaires, etc. tout cela en un mot est caractéristique de cet âge. Son activité s'accompagne souvent, tantôt d'exubérance, tantôt de rêverie, en même temps que de sentiments de malaise, d'inquiétude et de contrainte. Tout se passe comme si le lien entre le « moi » égocentrique et l'image du monde extérieur n'existait plus.

Ces réactions d'opposition, on les trouve chez les enfants normaux âgés de cinq ans et demi, dans les situations où dominent la peur, l'anxiété, c'est-à-dire dans des situations auxquelles il n'est pas adapté. Cependant on peut remarquer, selon STERN, un changement d'attitudes chez l'enfant, dès qu'il s'accoutume à ces situations nouvelles; sitôt qu'il y est adapté, l'enfant en éprouve une satisfaction générale, voire même de la joie.¹⁾

En résumé, l'enfant traverse de deux à quatre ou cinq ans une période d'indiscipline. Cette période est caracté-

¹⁾ Il faudrait noter que jusqu'à 10 ans, l'enfant peut éprouver une certaine difficulté à se plier à un cadre social et à une discipline.

sée par une poussée d'égoïsme. Ensuite, une autre période lui succède, caractérisée par un effort d'activité intellectuelle intense en vue de la conquête du monde extérieur. Vient ensuite une période d'adaptation et de discipline, cette dernière étant le fruit d'une collaboration et d'une vie étroite dans un cadre social différent de celui de la famille : l'école où l'enfant s'habitue à la vie.

Bien loin de gêner la formation de la personnalité et du caractère, ces périodes difficiles qu'il traverse, durant lesquelles les facteurs psycho-biologiques interfèrent avec les conditions imposées par le milieu social, sont favorables à l'évolution normale de l'enfant. Car en résistant et en s'opposant, il apprend à exercer sa volonté, à réagir d'une façon personnelle, bref, à former son caractère propre. On peut même affirmer que cette crise est une condition du développement normal de la volonté.

Il n'y a rien d'étonnant dans ces conditions à ce que la personnalité de l'enfant présente quelque chose de complexe et de confus ; que ces tendances, ces impulsions et émotions soient en contradiction les unes avec les autres. En effet les moyens dont il dispose pour s'adapter au monde adulte présentent encore un caractère rudimentaire. Durant cette période si caractéristique de l'opposition entre l'enfant et son milieu, la lutte où différentes volontés s'affrontent et se heurtent, est un instrument de progrès. Durant cette période, l'enfant s'adapte aux situations extérieures ; son égoïsme étant moins spontané et moins actif, celui-ci prend la forme d'une révolte contre les adultes. Au fur et à mesure qu'il évolue, l'enfant apprend de mieux en mieux à s'adapter à son ambiance. La fin de ce premier âge, celui d'entrée à l'école, coïncide avec l'apparition d'un égoïsme plus spontané et plus actif.

D'une façon générale, on peut dire qu'à cet âge le sentiment et la volonté prédominent chez lui. De plus, chez l'enfant sain et normal, le sentiment dominant est un sentiment prononcé de plaisir. Il est gai, heureux, tumultueux ; l'humeur maussade n'est que passagère. Quand l'enfant est sain et doué

d'une intelligence normale, il n'y a pas de raison pour qu'il présente des réactions chagrines. Dans la grande majorité des cas, l'humeur maussade ne peut provenir que d'une santé défectueuse. Aussi, lorsque l'enfant présente une humeur anormale, devra-t-on conclure à une santé défectueuse et en chercher les raisons pour la soigner.

Faisons toutefois une réserve :

Un bon nombre d'auteurs ¹⁾ ont attiré l'attention sur des comportements de jalousie très fréquents à cet âge. RASMUSSEN ²⁾ le remarque tout particulièrement et écrit à ce sujet : « Il est très facile de flatter l'enfant et de lui faire croire qu'il est le préféré ; même lorsqu'il n'y a pas de flatterie, l'enfant ne laisse pas une occasion de la provoquer ». Notons également que la réaction de crainte apparaît plus fréquemment après qu'avant l'âge de quatre ans révolus.

Il est donc difficile de déterminer d'une façon précise, le caractère d'un enfant durant la première enfance. Changeant continuellement de comportement, sa vie psychique alterne régulièrement entre les périodes d'égoïsme et celles de sociabilité, suivant des stades hiérarchisés. L'adaptation au monde qui l'entoure, faisant de plus en plus son œuvre, transforme ainsi, en même temps que sa mentalité, son comportement vis à-vis du monde extérieur.

Vers six à sept ans, l'observation révèle un changement caractéristique du comportement. Ce changement est en rapport avec le surgissement de certains facteurs nouveaux. Les psychologues de l'enfance, appellent cette période « *la seconde enfance* ». Nous allons voir que le changement de comportement de l'enfant est toujours et essentiellement conditionné par le contact social.

L'enfant, vers six à sept ans, entre en classe. Durant les années scolaires, cette extension vers le dehors et cette conquête du monde se poursuivent, mais avec moins de heurts et de chocs. L'évolution affective, cette source permanente de conflits, semble s'adapter plus régulièrement au change-

¹⁾ ADLER, CRAMAUSSEL. RASMUSSEN, les Freudiens.

²⁾ RASMUSSEN : *Psychologie de l'enfant*.

ment dans les intérêts; c'est à cette période que les psychanalystes marquent la dissolution du complexe d'Oedipe. Les intérêts nouveaux sont essentiellement objectifs. Les tendances orientées vers le sujet lui-même comme celles orientées vers son entourage, s'accordent de plus en plus entre elles. On peut même constater que son affectivité se mêle aux différents états qui forment sa personnalité, à savoir certains aptitudes intellectuelles et surtout sociales. Intellectuelles d'abord, car le raisonnement commence à se manifester;¹⁾ sociales ensuite et surtout, car le fait de se mêler d'une façon plus directe à tout ce qui l'entoure, l'oblige à se plier devant la volonté des adultes comme devant les circonstances, en lui faisant de plus en plus sentir sa dépendance vis-à-vis de la société.

Dès son entrée à l'école, l'enfant est soumis beaucoup plus qu'à la maison à des consignes sociales auxquelles il apprend à se plier; il éprouve intérieurement un sentiment d'obligation en même temps que les sentiments relatifs au devoir commencent à prendre forme. Se modelant petit à petit sur l'adulte, il prend conscience de ses actes en même temps que des tâches qu'il doit exécuter. C'est la première intellectualisation de l'éducation morale, à l'occasion de laquelle le caractère social aussi bien que moral de simplement esquissé qu'ils étaient auparavant, se dessinent avec plus de précision. Son affectivité elle-même l'oblige à persévérer dans une tâche assignée du dehors et cette aptitude définit ce que DURKHEIM appelle la «capacité scolaire».²⁾ Le développement des intérêts objectifs et la persévérance dans leur poursuite contribuent au développement et à l'élaboration des règles et des normes d'action. Ces processus se pour-

¹⁾ Nous nous référons aux conclusions de M. J. PIAGET dans *le Jugement et le raisonnement chez l'enfant*.

²⁾ En ce qui concerne l'affectivité de l'enfant, tantôt elle s'adapte au cadre scolaire et l'encourage à persévérer dans les tâches et les consignes imposées — ce que DURKHEIM appelle la «capacité scolaire» — tantôt elle y répugne. Citons les cas nombreux d'enfants faisant mal leurs travaux et devoirs scolaires mais parfaitement capables d'effort intellectuel prolongé quand il s'agit de travaux non-scolaires qui les intéressent.

suivent durant les années scolaires suivantes jusque vers neuf ans environ. L'enfant devient alors capable de se mettre à la place des autres ; cette capacité manifeste un nouveau changement dans la compréhension, ainsi que l'apparition de la notion d'actes personnels différenciés des actes d'autrui ; il se rend de mieux en mieux compte qu'il existe des bornes à ses désirs, ce qui est une forme nouvelle de l'affirmation de sa volonté et de sa personnalité. L'égoïsme qui avait envahi sa vie affective et intellectuelle, qui imprégnait son caractère, cède donc le pas à des tendances de plus en plus socialisées.

Avec la pré-puberté et la puberté, de nouveaux conflits apparaissent ; ils ont leur source dans les différents changements tant organiques que psychologiques de l'être. Ce changement psycho-biologique, met le pubère en opposition constante avec son milieu et avec les adultes qu'il ne comprend pas et qui ne le comprennent pas davantage croit-il ! Que ferait-il ? Il se repliera de nouveau sur lui-même et c'est l'apparition d'une seconde phase d'intériorisation ; celle-ci est caractérisée par l'hostilité à toute discipline et par une attitude permanente d'opposition.

Pour nous résumer, schématisons les principales phases dans l'évolution première du caractère chez l'enfant. Ce qui domine durant la première phase, ce sont les émotions et leur fréquence. La conduite purement impulsive disparaît assez tôt pour céder la place aux conduites plus adaptées aux situations extérieures. La seconde phase, est caractérisée par les réactions aux sollicitations venues de l'extérieur, sollicitations auxquelles il s'ouvre spontanément. En même temps, cet afflux entraîne une différenciation entre le dehors et le dedans. Ensuite la troisième phase, dominée par le goût pour la réalité objective et compliquée par la vie et les contacts sociaux, aboutit à la crise de la puberté ; celle-ci déclenche une ère nouvelle de conflits centrée sur le « moi ». Le quatrième stade enfin marque le dénouement de la crise qui aboutit au calme et à un équilibre stable.

Ainsi l'âme et le caractère se transforment par acquisition

par organisation et même par élimination des résidus d'un âge à l'autre de la vie. On divise en général ces âges en âge de l'enfance, de l'adolescence, de la maturité et du déclin ou de la vieillesse; mais il ne faut pas oublier que chacun d'eux comporte des sous-stades au moins aussi importants que les âges eux-mêmes à savoir la première, la deuxième et la troisième enfances, la prépuberté et la puberté. L'étude de ces transformations qui sont du ressort de la psychologie en première instance, porte sur les modifications survenues dans l'âme, sur le perfectionnement des appareils perceptifs, sur l'organisation de la personnalité, sur l'accumulation et la synthèse des connaissances. Ces problèmes intéressent parallèlement la psychologie génétique d'une façon générale, mais plus spécialement la caractérologie; celle-ci s'intéresse à l'âme en fonction de son milieu social, à ses différentes attitudes, à sa capacité d'adaptation aux circonstances dans le groupe social.

Nous avons vu d'autre part que le début de la première enfance est l'âge où les dispositions natives du caractère se manifestent à l'état pur. L'enfant adopte certaines attitudes vis-à-vis de son entourage; ces attitudes peuvent même se modifier très tôt suivant les circonstances; elles sont l'expression d'un mécanisme organo-psychique prédéterminé par l'hérédité. Les malaises, les mouvements, les besoins, les peines, les joies et les colères, le bien-être mis en lumière et expliqués par M. WALLON, caractérisent ce qu'il dénomme les « vicissitudes de l'expérience ». Le caractère de l'enfant est tout entier dans ces manifestations qui tiennent à leur tour étroitement à la physiologie du corps: la faim, la soif, le froid, les positions incommodes, provoquent des réactions qui diffèrent d'un individu à l'autre et marquent les espèces diverses d'empreintes variant d'un individu à l'autre.

Nous avons vu plus haut qu'à chaque âge de l'enfant correspondait une période dite des « intérêts ». CLAPARÈDE dans la « *Psychologie de l'enfant* » nous dit que la première enfance est le stade de l'acquisition et de l'expérimentation.

Il y distingue une période des intérêts perceptifs,¹⁾ une période des intérêts glossiques. Il nous dit aussi que si la perception est égocentrique et synchrétique en ce sens qu'elle n'intéresse l'enfant qu'en tant qu'elle sert à ses fins — de même son caractère peut aussi être qualifié d'égocentrique et de synchrétique ou pour mieux dire «égotiste», puisque les manifestations de celui-ci se font en vue d'une fin précise donnée par le «moi».

En outre le caractère frappant de cet âge, réside avant tout dans le sentiment qu'éprouve l'enfant de sa faiblesse, de sa petitesse; ce sentiment procède du besoin et de la peur; à la fin de la première enfance, en vertu d'une sorte de compensation, pointent l'ambition, le désir d'être grand. L'aptitude qu'il prend vis-à-vis d'autrui, les modes de son comportement envers les objets environnants, donnent un tour précis à ses réactions affectives : sympathie, antipathie, peur, colère. C'est l'âge de l'égocentrisme et de l'égoïsme. L'égoïsme s'affirme de plus en plus dans un sentiment de propriété très précoce; il arrive que le nourrisson traite le sein maternel comme sa propriété; la jalousie, la colère, éclatant parfois à l'allaitement de jumeaux ou de frères de lait. La jalousie²⁾, nous l'avons vu plus haut, apparaît nettement dès la seconde année.

D'après FREUD, l'instinct sexuel qu'il qualifie d'auto-érotique ou bien la «libido», s'attacherait successivement à toutes les fonctions de cet âge, fonctions auxquelles l'enfant prend un visible plaisir. Sans doute, manger, sucer, excréter traduisent une espèce de jouissance qui ne peut être comparée à l'orgasme chez l'adulte; seulement les réactions motrices que ces actes engendrent, impliqueraient des satisfactions du même genre.

Cette affirmation nous semble terriblement osée, tout d'abord parce que l'instinct sexuel est encore trop peu évolué et ensuite parce que d'autres fonctions sans rapport direct avec la sexualité, respiratoires ou digestives par exemple,

¹⁾ CLAPARÈDE : *La Psychologie de l'enfant*, rapporté par M. BOWEN dans *La Science du Caractère*, p. 188 à 212.

²⁾ Voir ce qui a été dit plus haut p. 53. Pour plus de détails nous renvoyons aux livres de RASMUSSEN, PÉREZ, etc.

fournissent à l'enfant de cet âge des occasions évidentes de plaisir. Dès la première enfance, c'est-à-dire depuis la naissance jusqu'à deux ans environ, le caractère de l'enfant se réduit en gros à ses dispositions innées; en effet certains enfants manifestent de bonne heure des dispositions fâcheuses, une prédominance d'aptitudes hargneuses et dures, alors que d'autres sont ouverts et tendres.

La seconde enfance, de deux ans et demi à sept ans et demi, se signale du point de vue morphologique par le remarquable développement du thorax en largeur, par la croissance du corps entier, avec une première crise de croissance accélérée vers six ou sept ans; ces facteurs morphologiques retentissent profondément sur l'évolution du caractère. A cet âge, la motricité, plus exactement l'instabilité motrice est la règle. Elle se traduit par un grand besoin de se mouvoir et de courir. A partir de trois ans, c'est l'âge questionneur, l'ère des «pourquoi». ¹⁾ L'enfant n'a pas appris en deux jours à connaître les limites de son «moi» corporel; deux années ont été nécessaires à ses investigations. Cependant, il demeure jusqu'à six ou sept ans inconscient de ses sensations et de sa pensée. ²⁾ Ce qu'il perçoit autour de lui se confond avec ce qu'il éprouve; le «moi» qui pense est entièrement confondu avec les choses pensées, l'objet avec le sujet. La pensée est encore réaliste, c'est-à-dire qu'elle se confond aux yeux de l'enfant avec ce qui est la réalité externe pour l'adulte. Comme conséquence de la participation du «moi» au «non-moi» qui l'environne, il anime le monde de ses sentiments personnels; c'est «l'introjection égocentrique», que M. BAUDOIN ³⁾ découvre en psychanalyse. L'aspect caractérologique de la seconde

¹⁾ J. PIAGET: *Le langage et la pensée chez l'enfant, le jugement et le raisonnement chez l'enfant.*

²⁾ Nous nous référons aux conclusions que M. PIAGET tire de ses recherches et donne dans les ouvrages cités en note 1, ainsi que dans *le Jugement moral chez l'enfant, la Construction du Réel chez l'enfant, la Naissance de l'Intelligence chez l'enfant*, ainsi qu'aux conclusions de M. Y. MURAD dans *L'éveil de l'intelligence.*

³⁾ Nous empruntons ce terme à M. BAUDOIN qui s'en sert dans son livre, *la Psychanalyse* (chez Hermann).

enfance souligne les traits de l'égoïsme : curiosité vive, imagination active, jeu, rêve, crédulité, suggestibilité. L'enfant, se tient pour « maître universel » dans un cercle restreint. A tous les facteurs de dépendance qui caractérisaient l'âge antérieur, succèdent d'autres facteurs, d'autres sentiments, ceux de puissance notamment, sentiments qui ne cessent de s'accroître jusqu'à l'âge postérieur. Les dispositions individuelles se manifestent clairement ; des traits nouveaux de caractère s'esquissent également, nouveautés que la puberté développera. Dans cette seconde enfance, l'instinct sexuel s'ébauche ; une sensibilité se réveille au contact de la région génitale, sollicitant ainsi l'intérêt de l'enfant qui s'initie spontanément aux attouchements directs ou indirects : onanisme infantile, frictions sur le siège, pression des cuisses croisées. La phase sadique-anale que FREUD considère comme le prolongement de l'auto-érotisme infantile serait alors caractérisée par la prédominance de l'intérêt fécal. Sous cette forme extrême les affirmations freudiennes nous semblent excessives pour la généralité des cas.

Entre sept ans et demi et douze ans, les membres et le corps au point de vue physiologique s'allongent. Tout le monde sait qu'il existe des paliers, des arrêts de croissance dans le développement physique et mental des individus. Il y a même entre ces deux développements une sorte d'alternance qui stimule l'une des activités tandis que l'autre est au repos. M. BOWEN y a suffisamment insisté dans la « Science du caractère » pour qu'il soit nécessaire d'en reparler.¹⁾ D'après lui aussi, on peut signaler une première crise de croissance vers sept ans et une autre vers treize ans, soit à l'entrée et à la sortie de la troisième enfance. C'est la période de l'élaboration d'une logique objective, au point de vue intellectuel. La pensée jusqu'alors en contact avec le monde, s'en abstrait ; les concepts se forment

¹⁾ Les arrêts et les paliers de croissance ont été étudiés par le Dr A. BINET. M. BOWEN le cite dans son livre « *La Science du Caractère* » et rapporte la conclusion du Dr BINET. Pour plus de détails nous renvoyons aux œuvres originales, p. 201.

et l'on passe de la transduction¹⁾ au raisonnement proprement dit. CLAPARÈDE a appelé cette période celle des intérêts spéciaux objectifs.²⁾

La seconde partie de l'enfance se trouve ainsi dédoublée en deux périodes comme le voulait ARISTOTE dans sa « *Politique* » : la première allant de sept ans jusqu'à la puberté, la seconde de la puberté à vingt-et-un ans. Il serait erroné de croire que les différents âges puissent être répartis entre des périodes aux dimensions égales ou qu'ils soient immédiatement comparables entre eux, alors que chacun a son individualité propre et irréductible. Malgré la mise en garde de ROUSSEAU dans « *l'Emile* », on considère les adolescents tantôt comme de grands enfants, tantôt comme de jeunes hommes, mais rarement comme des personnalités ayant des caractères distincts, l'adulte assimilant à tort les états psychiques de l'enfant ou de l'adolescent aux siens propres.

M. FERRIÈRE qualifie cette nouvelle étape de conventionnelle. On y assiste aux débuts de la vie groupale, du goût pour les mœurs tribales, le tout se manifestant par l'adhésion aux premières sociétés enfantines. Le contact avec autrui, a fait naître avec le goût de la discussion, le choc des idées, l'impression de la relativité individuelle des sentiments et des connaissances : ce sont les signes avant-coureurs de la puberté. M. BOVET³⁾ parlant de cet instinct dans sa forme particulière dans l'agressivité, nous signalons après lui, que l'agressivité marquée de l'enfant à cet âge, ou mieux encore sa combativité, s'intériorise et s'intellectualise. Le sadisme et le masochisme résultant de la fusion des deux instincts sexuels et d'agression, ne semblent pas avoir comme point de départ des faits d'ordre sexuel. STANLEY HALL⁴⁾

¹⁾ PIAGET donne ce terme dans le *langage et la pensée chez l'enfant* et surtout dans le « *Raisonnement et le Jugement de l'Enfant* ».

²⁾ Ed. CLAPARÈDE : « *Psychologie de l'Enfant* », rapporté par M. BOWEN : *La Science du Caractère*, p. 199.

³⁾ Consultez à ce propos *l'Instinct combatif* de M. BOVET (dans la collection Education chez Flammarion) ; il a mis en lumière et expliqué les transformations psychiques relevant de cet instinct et de son influence sur le caractère.

⁴⁾ STALEY HALL : *A study of fears*, in « *American Journal of Psychology* », 1929, 89, p. 84.

nous dit que les impulsions sadiques sont la conséquence de l'agressivité; elles ne sont donc pas, comme l'affirment les freudiens, son antécédent et sa cause.

Nous constatons que l'adaptation au milieu social s'opère, lorsque la crise de la puberté est victorieusement traversée, alors que la puberté entraîne une certaine désadaptation sociale. Le petit « jeune homme » éprouve une sorte de vague à l'âme. Le besoin de rompre avec le passé tout en élargissant ses relations affectives, se manifeste dans des lectures romanesques, en griserie d'aventures fictives qui peuvent devenir parfois dangereusement réelles. Le jeune homme s'intériorise et connaît « l'intimité ». La solitude lui devient chère au point d'alarmer ses parents; le jeune être passe son temps à s'analyser. Chez les individus affligés par l'hérédité de dispositions peu compatibles entre elles, la crise de la puberté peut entraîner des troubles graves ou bien encore des troubles de désintégration de la personnalité¹⁾. La puberté s'annonce par l'instabilité, la manie de la contradiction chez la femme surtout. L'instabilité qui se traduit chez les garçons d'une façon motrice, s'exprime chez les filles par des réactions émotives (fortes émotions, manie des pressentiments, larmes et rires, timidité, fortes affections, cas de paranoïa). Le stade narcissique succède comme le font remarquer les psychanalystes, au stade sadique oral, qui a lui-même succédé à l'auto-érotisme. Ce stade narcissique serait le propre de la puberté et de l'adolescence.

Après l'esquisse de l'évolution du caractère que nous avons tenté, nous allons examiner de plus près quelques points particuliers.

Il est certainement difficile de bien dégager la vraie personnalité de l'enfant de son milieu familial; il faut pour cela faire les observations pendant les moments où sa personnalité naturelle se manifeste dans de rares échappées, pendant les jeux violents par exemple. Monsieur MENDOUSSE

¹⁾ Dans le langage moderne, on désigne ces troubles par le terme de «schizophrénie».

nous dit quelque part¹⁾ que « l'enfant, quoique passant par des époques critiques, se développe selon une évolution régulière où chaque phase se dessine comme une organisation plus riche et plus définie des caractères apparus aux moments précédents ».

Les états affectifs de l'adolescent qui sont une des manifestations de son caractère, sont presque toujours troubles mais ne présentent par contre rien d'anormal ou de démentiel, à moins de cas pathologiques. La colère, la jalousie, avec d'autres émotions, accaparent presque la totalité de son caractère. Des tendances nouvelles entrent en jeu, imprimant au caractère une allure bizarre. Signalons en particulier qu'à cet âge la majorité des états psychiques et des réactions qui constituent le caractère, ne sont guère durables ni persistantes. La puberté que ROUSSEAU a surnommée la « seconde naissance », est la période où naît véritablement l'homme. Les différentes transformations quelles qu'elles soient, physiologiques ou mentales, modèlent, et, avec l'instinct social, modifient les caractères héréditaires. De plus, le caractère peut être facilement troublé, débilité par la faiblesse des parents ou par l'amour aveugle qu'ils portent à l'enfant, tout particulièrement s'il s'agit d'un fils unique. Ces altérations sont en général profondes car elles provoquent des régressions et empêchent les tendances de base de se développer, limitant ainsi le développement des possibilités d'action et des intérêts de l'enfant. Agitation sans but, manque de contrôle, désirs, défauts de persévérance et de direction intérieure, attention vacillante, manifestent tout autant les défauts de volonté de l'enfant que la faiblesse de ses parents.

Pour les filles, la même période ne présente pas les mêmes caractéristiques. L'évolution qui était à l'origine identique chez les deux sexes, se différencie de plus en plus. Avant l'âge de onze à douze ans, les garçons et les fillettes ne se distinguent psychologiquement et mentalement que par quelques traits rares tenant à leur nature et à des tendances

¹⁾ P. MENDOUSSE; « *L'Âme de l'Adolescent* »,

primaires, sous réserve bien entendu des différences physiologiques fondamentales de sexe ; à ces signes distinctifs s'en ajoutent d'autres attendant à la formation extérieure et physique.

Mais à partir de cet âge, le caractère se différencie d'un sexe à l'autre ; certaines tendances primaires communes aux deux sexes, forment un contraste frappant avec les changements qui sont en voie de se produire ; chez les jeunes filles le caractère est surtout influencé par la mémoire et l'imagination ; celles-ci jouent un rôle si important qu'elles modifient leur représentation du monde ; cette représentation formera un mélange compact et uni de sensations et de souvenirs élaborés et transformés par leur imagination. M. MENDOUSSE nous fait remarquer dans son étude sur « l'Ame d'Adolescente »¹⁾, que les troubles et les changements de la puberté sont généralement annoncés par un esprit d'indocilité et de contradiction, ces troubles sont si communs et si tenaces, qu'on peut les considérer comme les symptômes annonciateurs les plus sûrs des transformations qui vont s'opérer. Le moment de leur disparition serait l'indice de la fin de la crise de puberté. A part ces changements, se produisent d'autres modifications qui annoncent déjà la femme dans la jeune fille, tout particulièrement les transformations dans le « faciès ».

Il semble ainsi que l'équilibre de l'organisation enfantine se rompe brusquement et crée chez ces pubères un état émotionnel suscité par les changements extérieurs qui réagissent sur leur personne. La personnalité des fillettes pré-pubères semble être partagée entre deux groupes de tendances : celui de la jeune femme et celui de l'enfant. En outre, à la fin de la crise, puberté psychique et puberté physiologique sont étroitement reliées. Nul doute que cette dernière, quoique liée à des changements organiques profonds, ne soit pas contemporaine de l'autre ou du moins de ses manifestations extérieures, car il arrive bien souvent que des jeunes filles qui sont encore des fillettes du point

¹⁾ MENDOUSSE : ouvrage cité.

de vue psychique, présentent déjà tous les caractères d'une maturité sexuelle complète.¹⁾

Comme nous l'avons indiqué plus haut, la puberté provoque des répercussions différentes chez les garçons et chez les filles. Ces répercussions sont beaucoup plus inopinées et profondes chez les adolescents, que chez leurs camarades du sexe opposé; la hantise des rêves voluptueux est fréquente chez eux, à témoin leurs journaux intimes, cette hantise n'existant presque pas par contre chez les fillettes. Par contre la puberté féminine semble ouvrir la porte à plusieurs maladies. Le manque d'appétit, si commun chez elles, provoque l'anémie et la chlorose essentiellement dues à une mauvaise alimentation. Il se produit un ralentissement de la nutrition: entre quinze et dix-huit ans les adolescentes ont tendance à perdre tout appétit sauf pour les crudités; elles assimilent par conséquent d'autant moins au moment précis où elles dépensent davantage. L'anémie diminuant la tonicité musculaire, favorise ainsi l'attitude voûtée.

Quant aux névroses et aux psychoses de la puberté, elles semblent dépendre moins de l'état organique que de causes psychiques. Tandis que quelques-unes varient au jour le jour conformément à la périodicité de ces troubles, d'autres adolescentes peuvent s'adonner à leurs occupations habituelles, comme leurs camarades garçons, sans que leur comportement en soit apparemment troublé. Cependant,

¹⁾ Des recherches récentes, on peut déduire qu'il existe quand même une différence entre la puberté physiologique et la puberté psychique. On a essayé de déterminer les facteurs qui entrent en ligne de compte et qui provoquent ce décalage. Nous pensons que le facteur principal est essentiellement social. En effet les gens de conditions plutôt inférieures, sont mûres plus rapidement psychiquement que physiologiquement, car les besoins de la vie (travail à la maison, soins à donner aux frères et sœurs plus jeunes, travail, nécessité de gagner la vie et d'aider les parents) sont des facteurs qui peuvent hâter la maturité psychique. Ces mêmes facteurs ne se retrouvent pas dans les milieux aisés ou par contre la bonne chère et la bonne vie peuvent précipiter le développement organique. Ces faits sont beaucoup plus frappants chez les filles que chez les garçons. Pour plus de détails, nous renvoyons à *Stanford Read* dans *Struggles of male adolescence*, p. 67 et suivantes.

pendant quelque temps, les adolescentes présentent des troubles organiques et leurs préoccupations tournent autour de leur état. La vie mentale présente une certaine indétermination, un certain vague. La pensée s'essaye à toutes les manifestations et à toutes les formes de la vie mentale, sans s'abandonner jamais à aucune d'entre elles, jusqu'au jour où le caractère se dessinera avec ses traits permanents. Malgré ces perturbations, elles ont plus de facilité que les garçons à retrouver leur équilibre et sont moins exposées qu'eux à des sacrifices partiels de leur originalité.

Dans une phase postérieure, cette apparence de caractère posé disparaît bien vite et les manifestations infantiles reparaissent. Il semble qu'il se produise une régression qui se manifeste surtout par le besoin de caresses et par des crises de larmes. L'affectivité est souvent surexcitée et peu s'en faut qu'apparaisse l'hypochondrie après une peine de cœur violente et brusque. L'aspect romanesque que le caractère prend chez la jeune pubère, est tout à fait différent de celui qu'il prend chez le garçon : il est même particulier à la jeune fille. Beaucoup plus que chez le garçon, l'état intérieur du sujet, sa docilité, ses préoccupations, rendent difficile l'interprétation de son caractère. Les différents sentiments, le sentiment religieux plus particulièrement, fusionnent en émotions d'ensemble. Mais il suffira que la jeune fille discipline ses sentiments, pour affermir son caractère.

Les influences héréditaires mises à part, le milieu social peut faire dévier le caractère et le canaliser dans un sens déterminé. Le sujet vaut ce que vaut le milieu, d'autant plus que pendant trois ou quatre ans, aucune des qualités natives n'a réussi à marquer le caractère d'une empreinte durable. La personnalité présente un aspect trouble, à tel point qu'on ne peut distinguer en elle ce qui est docilité de ce qui est indiscipline, ni le labeur de la paresse. Les émotions qui bien souvent désagrègent la personnalité et favorisent l'impulsion, sont, comme nous l'avons vu plus haut une conséquence de l'instabilité mentale, de même que chez l'enfant de deux à sept ans ; c'est ce qui explique les

nombreux changements d'humeur et plus particulièrement les mélancolies, ou les sujets se complaisent. Généralement ces mélancolies sont d'ordre purement émotif.

On peut faire rentrer l'ensemble de ces phénomènes perturbateurs sous la rubrique générale de crise d'originalité. STANLEY HALL¹⁾ et Marguerite EVRARD²⁾ le font remarquer l'une dans « *L'Adolescente* » et l'autre dans « *Confessions* ». RABINDRANATH TAGORE³⁾ l'observe sur lui-même. Cette crise s'observe généralement chez les jeunes filles à 15 ans et chez les garçons vers seize ans.

On ne peut conclure à un retard dans la maturité psychique de l'adolescente si la crise apparaît postérieurement. Au contraire elle est bien souvent tardive chez les sujets qui sont demeurés à l'écart d'un contact social ou bien chez ceux qui ont été particulièrement choyés par l'entourage social où ils vivaient.

Ce désir d'originalité est donc contemporain de la puberté et il est aussi un des premiers symptômes de la puberté mentale, symptômes qui accompagnent les transformations d'ordre physiologiques. Dans ces transformations, les phénomènes d'ordre sexuel ou génital jouent le rôle principal dans l'attention que les adolescents portent à leur corps. Les changements physiologiques qui entraînent la puberté sont bien connus : apparition des menstrues chez la jeune fille, phénomènes d'érection et d'émission séminale chez les jeunes gens. L'établissement des menstrues peut s'accompagner d'émotions fortes et de refoulements intenses et provoquer ainsi des troubles pathologiques graves. A ces transformations s'apparentent celles du corps proprement dit. Signalons parmi ces changements : la naissance des poils dans la région pubienne, le développement des seins, la mue de la voix et l'apparition de la première barbe ; l'accroissement de la taille favorise aussi l'attention au corps.

¹⁾ STANLEY HALL : *Confessions*, p. 124—129.

²⁾ Marg. EVRARD : *L'Adolescente*, chez Delachaux-Niestlé, p. 42 et suivantes

³⁾ TAGORE : *Souvenirs*, p. 159.

La naissance de la crise est attribuée généralement à des accidents.¹⁾ Nul doute qu'il y ait certaines catégories d'événements qui favorisent son éclosion, entre autres la mort d'un être cher, un changement brusque dans l'existence, une ambition déçue, un chagrin d'amour... Le début des troubles se marque par un sentiment de nouveauté. La crise ne surgit généralement pas d'une façon soudaine et brusque, mais elle envahit progressivement le champ de la conscience par tous les éléments nouveaux qu'elle y introduit ; elle bouleverse l'être jusque dans ses fibres les plus intimes ; elle a un caractère nettement évolutif puisqu'elle naît, se développe et meurt.²⁾

La naissance de la crise est caractérisée, au sortir de l'enfance, par certains symptômes précurseurs d'une révolte continue. Un sujet de sage et tranquille qu'il était, devient irritable sans cause apparente, prenant un ton désagréable quand on lui parle, passant brusquement d'un état à son opposé. Tel autre calme et paisible devient turbulent. L'un et l'autre se rebiffent contre la contrainte alors que des troisièmes tendent à s'isoler pour mieux affirmer leur force et leur personnalité. JANET³⁾ signale leur manie fréquente de contredire autrui, sans apporter de correctif à l'opinion adverse.⁴⁾ Cette révolte à laquelle le pré-adolescent est sujet, épouse des formes multiples ; tout d'abord, c'est une révolte contre la famille, contre l'école, l'état, les coutumes, bref, contre toutes les formes et les manifestations sociales ; ce qui caractérise essentiellement tous ces états, c'est une révolte systématique contre la contrainte sous n'importe quelle forme où qu'elle se présente ; lorsqu'elle atteint un certain degré de violence, elle provoque des fugues. Ces fugues sont nombreuses entre douze et dix-huit ans. Les psychiâtres⁵⁾

¹⁾ Marie BASHKIRTSEFF : *Journal*, Tome I, p. 55.

²⁾ Comparez avec *Magnitude and rate of alleged changes at adolescence* « Educational review », September 1917.

³⁾ JANET : *L'évolution psychologique de la personnalité*, p. 195.

⁴⁾ Dr CHAVIGNY : *L'esprit de contradiction*, p. 73 ; et Dr NATHAN : *Troubles juvéniles de l'affectivité et du caractère*, p. 159.

⁵⁾ Chez P. JANET : *Evolution de la mémoire* et Dr NATHAN : ouvrage cité p. 150.

les rencontrent chez les paranoïaques, les déments précoces, les épileptiques, chez qui elles se doublent bien souvent d'amnésie. Mais s'il en est de pathologiques, il en est de normales chez l'enfant. STANLEY HALL¹⁾ et LANCASTER²⁾ rapportent plusieurs exemples témoignant du désir qu'ont les enfants d'échapper à la contrainte ou à l'autorité de la famille. Elle est effort de se soustraire à une souffrance, en même temps que désir, qu'aspiration vers un milieu plus favorable. Dans ce cas, on peut la considérer comme étant un des moyens par lesquels le sujet affiche son aspiration à l'autonomie vis-à-vis des autres et de lui-même.

Jusqu'ici, il ne s'agit que des symptômes précurseurs de la crise proprement dite. Avec l'apparition de la crise, l'affectivité de l'enfant s'émousse. En dehors des cas pathologiques, il est rare que l'on observe la substitution de la haine à l'amour³⁾, sauf durant les moments de surexcitation et de colère. Mais partout où persiste l'amour filial, il ne demeure plus ce qu'il était auparavant. Les parents considérés jusque-là par l'enfant comme son idéal incarné, sont rabaissés au niveau d'un chacun. M. P. Bovet qui trouve une parenté entre le sentiment religieux et celui que l'enfant ressent pour ses parents, décrit dans son livre⁴⁾ cette défaillance pour les parents, défaillance contemporaine de la crise. Il nous dit lui-même que l'enfant transfère à un être sublimé — Dieu, chef-politique, idéal social, etc. — tout ce qu'il avait auparavant attribué à ses parents.

La révolte contre l'école ressemble à la révolte contre la famille mais en beaucoup moins intense, car on n'est pas lié à l'école comme on l'est à la famille ; c'est pourquoi la révolte contre l'école ne bouleverse pas l'affectivité de l'enfant au même point que la révolte contre la famille. Ces conséquences en sont d'ailleurs beaucoup moins redoutables

¹⁾ STANLEY HALL : *Confession*, p. 124 à 129.

²⁾ LANCASTER : *Psychology and Pedagogy of Adolescence*, p. 25.

³⁾ Cette substitution de la haine à l'amour a été signalée par les psychanalystes.

⁴⁾ BOVET Pierre : *Le Sentiment religieux et la Psychologie de l'Enfant*.

que celles du drame familial. Ces troubles de l'affectivité et du caractère semblent avoir deux raisons principales que l'on peut relever dans les griefs suivants :

1. L'atteinte à l'indépendance de l'adolescent.
2. L'incompréhension que l'on a pour lui.

Les adolescents ne veulent plus dépendre de qui que ce soit ; ils veulent agir à leur guise et selon leurs propres moyens. Cependant, ils sont encore incapables en fait de satisfaire ce désir, d'où les accès de rage et de colère devant les résistances imprévues.

D'une façon générale, tout principe établi, toute organisation, toute tradition, sera une cause favorisant la révolte des jeunes générations, une règle étant mauvaise, parce que vexatoire, parce qu'imposant une obligation, une atteinte à la liberté. L'habitude est aussi insupportable que la règle. On s'insurge contre le milieu spécialement parce qu'il représente quelque chose de stable. Ainsi la « révolte du jeune est une révolte contre tout ce qui est », la simple constatation de la vie quotidienne suffisant à choquer l'adolescent.

L'influence du milieu rend non seulement possible la révolte juvénile, mais la conditionne. Si la contrainte ou l'incompréhension de l'entourage s'accroissent, l'hostilité des jeunes grandit. Bien entendu, cette rébellion implique une résistance à briser et une affirmation de soi-même vis-à-vis du monde extérieur. Ces troubles se manifestent par deux tendances principales :

1. Un goût à l'excentricité.
2. Une conscience de soi très intense.

RABINDRA NATH TAGORE¹⁾ a remarqué sur lui-même la première de ces deux tendances. Il nous dit lui-même : « Je passais des nuits sans dormir pour être différent des autres ». Ce comportement, si bizarre soit-il, est le comportement de la vie psychique tourmentée chez l'enfant. La naissance du « moi » que RABINDRA NATH TAGORE nous décrit, est un trouble significatif dans la formation de l'être. ROUSSEAU

¹⁾ TAGORE : *Souvenirs*, p. 128.

nous parle aussi de ses propres extravagances¹⁾ et bon nombre d'auteurs américains, COOPER COUTNEY RYLEY²⁾ particulièrement, mettent sous nos yeux ces folies, ces extravagances de la puberté et de l'adolescence. Cette extravagance se marque surtout dans le costume, les actes, les gestes, le langage parlé et écrit, les idées, les sentiments...

La politesse et la distinction dans les manières leur semblent des vanités choquantes ; les habitudes imposées par les parents aux enfants, perdent une partie de leur portée et de leur efficacité. L'insociabilité de l'enfant grandit, spécialement lorsque les sautes d'humeur, naissant des troubles psycho-physiologiques si nombreux à cette époque, se liguent avec le désir d'indépendance du jeune homme pour intensifier sa révolte contre tout ce qui est habitude. Il éprouve un vaste mépris pour tout ce qui relève de l'habitude quotidienne ; ou bien, au contraire, il s'efforce de copier les manières des adultes, surtout s'il éprouve un intérêt sentimental quelconque ; c'est alors qu'il est la proie d'une indécision et d'une hésitation dont il souffre beaucoup. S'il se désintéresse de son entourage, l'humeur devient bourrue, l'adolescent détestant en effet la politesse exagérée, la flatterie, les fausses délicatesses.

Chez tous les adolescents, on rencontre le désir de se singulariser et de se différencier des autres. A côté de cela, ils essayant aussi de faire mieux qu'autrui. En ce qui concerne leurs sentiments et leurs opinions, ils aspirent à se distinguer dans la vie de l'esprit. A ce propos, le désir très vif qu'ils éprouvent pour les idées et les sentiments forment un contraste saisissant avec la pauvreté de leur vie intellectuelle et le caractère tourmenté de leur vie affective. Ils prétendent avoir des idées à eux, mais ne sont toutefois que le reflet du monde.

Pendant la crise, l'excentricité passe par deux formes successives. Vers quinze ans, on joue à l'homme ; on ne

¹⁾ ROUSSEAU : *Confessions*, Tome I, p. 22 et 26.

²⁾ COOPER : *Designs in Scarlett* — *Etrange jeunesse américaine* et *Le gang et la débauche aux Etats-Unis*.

veut pas ressembler aux enfants. Le garçon de cet âge prétend à un jugement et à des idées personnelles qui sont encore bien « pauvres ». On veut se donner l'apparence d'un adulte supérieur. Postérieurement, cette prétention de jouer à l'homme fait place à son opposé : c'est à l'enfant qu'on joue. Dans les deux cas, le comportement ne mord pas sur l'avenir et n'est qu'une évasion du présent. Cette même opposition se manifeste aussi dans le désir de mener une vie sentimentale différente des autres.

L'aspiration à l'originalité permet de rendre compte de toute une partie du comportement juvénile dont les variations sont en fonction des facteurs internes de développement. Bien entendu, cette crise n'exclut pas le naturel et le personnel authentiques, car elle comporte un élément d'originalité ou l'on voit émerger un caractère irréductible. L'excentricité ne fait que dissimuler le naturel dont le surgisement détermine la véritable crise ; elle est généralement subordonnée à la découverte du « moi », qui à certains égards peut être comparée à la découverte du corps propre par le bébé. L'adolescent à cette période est la proie des contradictions portant aussi bien sur son caractère que sur ses dispositions intellectuelles. La prise de conscience de soi, est presque toujours accompagnée de mélancolie. L'adolescent prend conscience des désirs inassouvis, des besoins nouveaux, des possibilités entrevues comme distinctes de l'être qu'il est présentement. DEBESSE remarque à ce propos que « les sentiments les plus vénérés deviennent ridicules ».¹⁾

Le goût de la solitude, plus fort chez les jeunes filles que chez les jeunes gens, se développe en même temps que celui du secret. La répugnance à se livrer, même aux heures de détente, ne dérive pas de l'enfant chez l'adolescent ; elle n'est pas davantage le germe d'un repliement psychopathique. Cette répugnance à se livrer, à se mettre sous les yeux de n'importe qui, cette volonté de ne point laisser échapper ce qui forme la partie vraiment person-

¹⁾ DEBESSE : *Crise d'originalité juvénile*.

nelle de son être, traduisent dans le comportement le seul sentiment de valeur personnelle que l'adolescent possède alors. Le sentiment de pudeur prend une valeur de première importance.

Antérieurement à la crise, vers douze ans chez les jeunes filles et quatorze ans chez les garçons, émerge un trouble qui diffère du précédent par sa portée et son origine. Ce trouble occasionne des changements, modifie le comportement du préadolescent ; c'est le repliement sur soi ou plus exactement le recueillement. Ce recueillement, qui consiste dans une intériorisation de l'attention concentrée sur le sujet, conduit à une sorte d'apaisement général de l'âme ; durant ce soliloque intérieur, on apprend à se mieux connaître. En second lieu, il donne au sujet l'impression d'un enrichissement de la personnalité, plus particulièrement en matière affective. L'adolescent est en proie à une sorte de tourment intérieur, à une invincible mélancolie. Le recueillement qui est de l'ordre des « autismes » se distingue de celui des déments précoces et des schizophrènes surtout en ce qu'il est voulu : l'adolescent normal peut à son gré sortir de sa solitude intérieure, ce dont les anormaux sont incapables sous la pression de leur hantise et de leurs idées fixes. Cependant cet autisme des adolescents normaux reste plus proche de celui des déments que de celui de l'égoïsme infantin complètement inconscient.

Lorsque l'adolescent découvre son « moi » intérieur, il est généralement sujet à des troubles physiques qui seront d'autant plus graves que le tourment de soi sera plus profond : en effet dans les phases précédentes, la découverte de soi, la contemplation, l'exaltation du champ de conscience ne fournissaient pas au sujet l'occasion de prendre conscience de lui-même et de son développement.

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut ¹⁾, la puberté et l'adolescence sont accompagnées de troubles de diverses sortes mais essentiellement de troubles du caractère

¹⁾ Nous renvoyons à ce qui a été dit pages 60-61 et suivantes.

qui rapprochent ainsi le pubère de l'aliéné. Les crises par lesquelles passent les pubères et les adolescents sont à la frontière de l'aliénation. Bien avant les psychanalystes et les psychiâtres et même les psychologues modernes, RIBOT avait remarqué que l'amour de soi, de demi social qu'il était devient anti-social et qu'il y a dans l'affirmation du moi une virtualité sans limite de rayonnement indéfini¹⁾ ; bien souvent cet auteur la considérait comme une névrose. Parmi les maladies qui peuvent affecter les sujets durant cette phase du développement, citons tout spécialement la perversité, l'hébéphrénie, la psychasténie et la paranoïa qui paraissent être plus courantes que les autres formes de névroses et de psychoses.

Dans la perversité, c'est le moi moral, c'est-à-dire le moi profond, qui est atteint ; cette perversion est souvent accompagnée de perversité sexuelle. Le Dr NATHAN rapporte le cas d'un pervers malheureux appartenant à une famille disloquée, qui courait en maillot de bain, se couchait sur la neige et grimpait aux arbres sans rimes ni raisons.²⁾

Quant à la paranoïa, elle se marque surtout par des caprices, une humeur changeante, un comportement irréductiblement individuel. Les sujets qui en sont atteints, éprouvent un désir de domination ; ils ont des idées de grandeur tout en professant des principes rigides. De plus, l'adolescent se sent comme le paronïaque très mal à l'aise dans le milieu où il vit, se juge méconnu et incompris. Il se sent différent des autres et en tire gloire.

La démence précoce enfin, est celle qui offre à ses débuts le plus de ressemblance avec la crise de l'adolescence. Elle commence par des actes excentriques, des attitudes étranges, des tentatives de suicide, des fugues. Le Dr NATHAN³⁾ rapporte des cas de démence précoce qui ne se manifestent au début de l'adolescence que par l'apparition de troubles

¹⁾ RIBOT : *Psychologie des Sentiments*, p. 239.

²⁾ NATHAN : *Troubles juvéniles du Caractère et de l'Affectivité*, p. 159.

³⁾ Idem, p. 159 et suivantes.

légers à peine discernables. Les sujets qui sont la proie de ces troubles, rêvaient leur vie, lisaient des choses trop difficiles pour leur âge et s'abîmaient en d'interminables méditations. Dans la démence précoce comme pendant la puberté et l'adolescence, l'essentiel réside dans la dissociation entre le « moi » intérieur et le milieu social ; il en résulte un repliement du sujet sur lui-même, caractéristique de ces deux états, lequel aboutit à un soliloque entre le sujet et sa propre pensée. De plus, le dément précoce aussi bien que l'adolescent, présentent tous deux un désintéressement complet à l'égard du milieu dans lequel ils vivent ; mais alors que cette perte de contact est partielle et momentanée chez l'adolescent, elle devient totale et durable chez l'anormal ¹⁾. Durant la période précédente, l'être a pris conscience de l'opposition entre son « moi » et la société ; il a formé son « moi » social ; il en résulte des échanges entre le milieu social et l'individu. Durant l'adolescence et la puberté, le « moi » profond surgit et se heurte aux résistances sociales. Mais le sujet qui est déjà socialisé, ne peut se désintéresser complètement de ce conflit et c'est la raison pour laquelle il intériorise son « moi » social qui se superpose au « moi » profond.

Entre les manifestations de la crise de l'adolescence et les structures bio-typologiques de Kretschmer, on peut remarquer certaines analogies. Celui-ci constate à propos de la constitution schizoïde que le sujet animé du goût de la solitude et de la rêverie, n'est pas un anormal dément. Inversement, le Dr NATHAN décrit de jeunes schizoïdes renfermés volontiers en eux mêmes, égoïstes, silencieux et fermés.²⁾ La constitution cyclothymique de Kretschmer présente aussi certaines affinités avec les variétés d'affirmation de soi-même que manifestent les adolescents. Chez les cyclothymes, les états d'excitation maniaques alternent avec

¹⁾ M. BERGSON a dit à peu près les mêmes choses en termes différents dans *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, p. 6, 7 et suivantes.

²⁾ Dr NATHAN : même ouvrage p. 67 et 195.

les états de dépression mélancolique; de même, les adolescents manifestent de la cyclothymie par l'oscillation de leur humeur, en plus faible bien entendu. Les moments d'exitation, d'exaltation qui les remplissent d'allégresse, correspondent ainsi à la phase d'excentricité et d'affirmation extérieure du « moi »; au contraire les états d'inhibition correspondent à l'introversion si fréquente chez les timides. Les troubles d'obsession, si fréquents chez les jeunes, disparaissent petit à petit avec l'âge. L'évolution normale de l'organisme les débarrasserait de ce trouble passager, car les accès d'obsession peuvent s'expliquer par la fatigue organique due à la croissance au moment de la puberté, et leur disparition par l'équilibre vital de l'âge adulte.

Pierre JANET définit les névroses comme suit : « des troubles et des arrêts dans l'évolution des fonctions, la vie mentale de l'enfant s'ankylose ; il devient incapable de se modeler sur des circonstances nouvelles ; à trente ans, il a gardé le caractère de ses dix-sept ans, c'est-à-dire de l'époque où les troubles ont commencé ». ¹⁾

Cet auteur veut mettre en lumière et distinguer entre eux les troubles qui affectent le caractère pendant la puberté et ceux qui se conservent jusqu'à un âge avancé. Bien entendu, il ne faut pas rapporter certains troubles à la crise, si ces troubles apparaissaient avant la crise pubérale, c'est-à-dire avant 12 ans.

La crise prend des apparences pathologiques, dans des organismes sains qu'une rapide croissance, ou toute autre raison, peuvent mettre en état de moindre résistance. De plus, elle peut présenter des formes morbides qu'il est très difficile de distinguer, au premier abord, des formes normales.

Certains auteurs ont voulu donner une classification du caractère d'après l'intensité et les formes différentes que prennent les manifestations de la crise pubérale.

SPRANGER ²⁾, particulièrement, classe les jeunes gens en

¹⁾ Pierre JANET : *Névrose*, p. 367.

²⁾ SPRANGER : *Psychologie des Jugendalters* et surtout *Lebensformen et Psychologie de l'adolescence*.

se plaçant à trois points de vue différents ; il arrive à définir le type économique, le type théorique et le type esthétique. En vérité Spranger constitue sa classification en six types, à savoir :¹⁾

1. *Le type intellectuel*, cérébral, théorique. Il comprend les personnes qui abstraient facilement, qui présentent des tendances à la pensée spéculative et s'attachent aux cadres, aux schémas ainsi qu'aux vues d'ensemble.

2. *Le type volontaire*, celui de l'homme d'action, qui saisit tous les problèmes du point de vue de l'action. Il a beaucoup d'énergie, il est essentiellement pratique.

3. *Le type social*, caractérisé par son altruisme et le fait qu'il agit par amour pour autrui. Il éprouve toujours le besoin de se donner et de se dévouer.

4. *Le type économique* qui se place au point de vue de l'utilité ; il est égoïste dans la vie sociale, ne s'intéressant à son entourage que dans la mesure où il peut en profiter. Il est appliqué, habile, ordonné, fidèle et énergique.

5. *Le type esthétique* qui comprend tous les artistes. Ils sont indifférents aux conditions économiques et sont dominés par le souci de leur formation personnelle, de l'enrichissement de leur sensibilité et de leur âme.

6. *Le type religieux* pour qui la religion est tout dans la vie. L'idée de Dieu est au centre de leur activité.

Telles sont les six grandes structures caractérologiques d'après Ed. Spranger.

Bien entendu, ces formes ne se rencontrent pas à l'état pur parmi les hommes ; il serait encore plus difficile de les trouver chez les enfants. Cependant il est possible de déceler parfois ces structures en germe chez l'enfant et de prévoir ainsi à quel type celui-ci se rattachera postérieurement. C'est la raison pour laquelle nous n'avons rapporté que les trois structures qui sont observables chez l'enfant.

¹⁾ Cette classification a été rapportée par A. BOUTINAUD dans *Parents et éducateurs modernes*, p. 135, 136, 137.

Il est en effet des natures d'artistes, d'autres sont douées de splendides facultés intellectuelles, d'autres sont tournées vers la vie pratique. ¹⁾

A coté des jeunes gens dont la croissance est rapide, se trouvent d'autres adolescents dont la croissance, lente et tranquille, assimile petit à petit les connaissances. Ils passent par une phase prolongée d'individualisme qui favorise une assimilation lente des tendances nouvelles aux infrastructures du caractère ; le sujet se prend lui aussi comme centre de l'univers. Bien plus, dans les heurts et les chocs incessants qu'il reçoit de la vie, le sentiment de sa personnalité ne fait que grandir et contribue à forger son caractère. Ce contact avec l'entourage lui permet de dépasser son « moi » ; il en vient ensuite à une vue plus juste des choses ; l'indépendance négative fait place à l'autonomie positive.

Ainsi la crise lui permet de se reconnaître en tant qu'individualité irréductible à d'autres et de se situer dans un ensemble différent de lui-même.

Dans la crise de l'adolescence, c'est l'affectivité qui a joué le principal rôle. La pensée juvénile n'a pas la même richesse objective que celle de l'adulte ; d'autres caractères la distinguent : elle manque de souplesse. Quand l'adolescent raisonne, il pousse jusqu'à l'absurde ; quand il imagine, il se perd dans les créations fantastiques. Cela ne signifie toutefois pas qu'il ait un caractère correspondant à ses manifestations extérieures.

La crise d'originalité favorise donc l'éclosion d'un sentiment de personnalité qui diffère profondément du sentiment de personnalité de l'enfant comme de celui de l'adulte.

Les adolescents qui sont en pleine crise n'ont pas le caractère bien formé ; la crise manifeste une sensibilité, une intelligence, mais presque jamais un caractère, car le fait de s'assimiler plus rapidement à la société révèle une âme qui veut réussir dans l'action.

¹⁾ Si un de ces types caractérisait un enfant, on pourrait prévoir l'orientation définitive du caractère à la condition que rien ne vienne combattre ou transformer la tendance fondamentale.

Pendant la crise, il paraît difficile de déterminer des règles valables, non pour les jeunes gens en général, mais même pour des groupes de sujets, les différences individuelles de tempérament étant très grandes. L'attitude de l'adulte doit ainsi s'adapter à chaque cas particulier. Alfred ADLER en créant « *L'individual Psychology* » avait pressenti une vérité qui est aussi importante pour l'adolescence que pour l'enfance ; en effet, aux deux âges c'est l'âme du sujet qu'il faut comprendre. Insistons donc sur la science de l'individuel.

Connaître un individu ce n'est pas seulement définir l'appartenance au type : apposer une étiquette ne suffit pas ; mais c'est connaître son tempérament spécial, ses habitudes, c'est le comprendre dans toutes ses réactions. Vouloir élever un enfant conformément à un certain type général sans tenir compte de son tempérament spécial serait une entreprise périlleuse. Cependant, que de parents et d'éducateurs n'en ont cure et appliquent aux enfants des formules générales, sans prendre en considération le tempérament particulier. Or, le développement psychique est tributaire de ce dernier. On en peut administrer la preuve par les traitements opothérapiques ; en effet en modifiant le tempérament on agit sur les facultés de l'âme. C'est ainsi qu'un peu d'extrait thyroïdien a suffi dans certains cas pour réveiller l'intelligence ou la mémoire. Quoique l'influence des glandes endocrines ait été exagérée, l'influence du physique sur le moral est grande et importante. L'influence inverse du moral sur le physique ne doit pas être davantage négligée et c'est pourquoi il incombe une autre tâche aux éducateurs, celle de ne pas laisser leurs élèves vivre dans la défiance ou la peine.¹⁾

Pour revenir à la crise, nous trouvons au point de départ le fait suivant : une mentalité paradoxale qui bien souvent surprend et irrite. L'éducateur doit donc avant tout

¹⁾ Le Dr KUNKEL a montré dans son *Introduction à la Caractérologie* que le caractère défiant et soupçonneux avait un retentissement sur la circulation et le cœur.

surveiller l'apparition des premiers symptômes de la crise.

La révolte est très utile au développement de l'esprit ; elle aide à l'extension de l'individualité et à l'affirmation du caractère, car les désaccords et les heurts font prendre au sujet conscience de sa force propre et lui donnent des possibilités de comprendre le milieu avec lequel il entre en contact et par suite de s'y adapter.

L'étude de la crise d'originalité permet de saisir quelques-unes des caractéristiques du comportement juvénile, d'analyser certains aspects de sa sensibilité et d'entrevoir le rythme et le fonctionnement de sa pensée. La crise d'originalité permet aussi de caractériser le mode de formation de chaque individu.

Avec l'adolescence, les différences individuelles, minimales jusqu'alors ou presque inexistantes, se multiplient et deviennent décisives.

Au cours de la crise, nous avons essayé de décrire l'ensemble des caractéristiques, défauts et qualités, qui affectent le caractère ; il nous a semblé que ces défauts et qualités avaient de multiples traits communs avec certains troubles pathologiques ; bien souvent ils en épousaient les apparences et les formes, les manifestations normales et pathologiques se ressemblant, sans toutefois présenter le même degré d'intensité. De plus, il nous a semblé que la crise de la puberté favorisait la formation d'individualités non soumises complètement à la société et à ses lois. Ces sujets ne sont pas des égoïstes moraux et bizarres dans leur comportement, mais ils continuent à trouver leur règle de conduite en dedans d'eux-mêmes et non dans les mots d'ordre collectifs.

L'évolution de la crise occupe le temps qui s'écoule entre l'établissement de la fonction de reproduction et sa régulation. Durant cette phase le sujet sur le plan affectif et sentimental supplée à ses désirs et à leur satisfaction par les jeux incessants de son imagination ; nous l'avons vu s'affirmer sur le plan philosophique et moral par les constructions égoïstes ou idéalistes de sa réflexion. Cette efflorescence

sentimentale ou intellectuelle est un substitut de l'activité créatrice de l'âge mûr. Elle durera jusqu'au moment où la vie adulte permettra l'adaptation de l'être à ses fonctions.

Ainsi la crise juvénile contribue à définir une phase de la mentalité et de l'affectivité de l'enfant. Elle nous aide à mieux connaître la structure psychique de l'adolescent, structure qui s'effacera à son tour devant celle de l'adulte.

La crise de l'originalité permet surtout de caractériser un mode de formation de l'individu. Comme le disait DEBESSE : ¹⁾ « jusqu'à la puberté il y a des phases de développement, après la puberté il y a des formes de développement ».

Au cours du développement du caractère, on a pu parcourir les étapes successives par lesquelles il passe ; nous avons vu que des formes normales s'apparentaient à des formes morbides tout en gardant certains traits distinctifs du normal. C'est par ces traits que les individualités demeurent soumis au conformisme social.

L'évolution de la crise est conditionnée par la sublimation du phénomène physiologique de la puberté. Celle-ci est en effet liée étroitement à la crise. Révélée par le comportement excentrique, définie par la prise de conscience, réfléchie par une première adaptation de l'être aux approches de la maturité, elle n'est pas uniquement « sexuelle », mais psychique, intellectuelle, et doit être considérée comme un jeu, une attitude fonctionnelle, un prélude à l'affirmation du caractère qui différenciera plus tard l'individualité.

¹⁾ DEBESSE : *La crise d'Originalité Juvénile*, p. 418.

PSYCHOLOGIE GÉNÉTIQUE

OU

PSYCHOLOGIE ANALYTIQUE

Nous savons d'une façon générale que le caractère est souvent troublé et altéré ; il change ou plus exactement il évolue depuis la naissance jusqu'à l'âge adulte en passant par certaines phases caractéristiques, depuis la première enfance jusqu'à la fin de l'adolescence ou même jusqu'à l'âge adulte. Ce changement est en partie fonction du développement affectif qui est à son tour dépendant de deux facteurs essentiels : le facteur organique et le facteur social. Pour le facteur organique, c'est l'apparition des facteurs physiologiques importants et du rôle qu'ils exercent dans l'accélération du développement organique ; quand au facteur social, le rôle fondamental qu'il joue dans la genèse du comportement ne fait aucun doute.

La vie sociale ne peut expliquer les aptitudes puisqu'elle ne les crée pas ; elles sont le propre d'un certain niveau de structure au même titre que les aptitudes intellectuelles auxquelles l'homme social atteint seul. Nous pouvons donc admettre deux formes de caractère : la première liée au degré de socialité¹⁾ de l'être, à son essence, donc à son organisme et à son psychisme ; la seconde liée aux conditions d'adaptation au milieu et aux besoins momentanés de l'individu.

D'autre part, la psychologie génétique délimite les âges de l'individu en périodes qui correspondent en gros à :

¹⁾ Socialité : nous employons le terme neutre de «socialité» sur le conseil de M. de la Harpe, le terme «sociabilité» étant chargé d'un import affectif.

1. Une première période de subjectivisme pur dont l'impulsivité et l'indétermination sont les caractères essentiels. Pendant cette période, l'activité est centrifuge sans réaction centripète. Elle s'étend de la naissance ou même de la période prénatale (vie intra-utérine) jusqu'à l'âge de deux ans environ.

2. Une deuxième période de 2 à 4-5 ans environ, avec une crise violente vers les trois ans où se constitue le «je». Les caractères essentiels de cette période consistent en un état d'opposition et dans des conflits permanents avec l'ambiance.

3. Une troisième période, marquée par la conquête du monde extérieur et centrée sur les manifestations des besoins et des intérêts objectifs, s'étend sur les cinquième et sixième années environ.

4. Une quatrième période enfin, allant jusqu'à la puberté et comprenant vers neuf ans des crises plus légères que celles qui surgissent vers les 3 ans, est caractérisée par de nouveaux conflits avec l'ambiance aussi bien que par des réactions et des activités centripètes.

Pendant les deux premières périodes, l'évolution se fait surtout sur le plan de l'exercice fonctionnel et du jeu, alors que pendant la troisième, l'activité de l'enfant est tournée vers le monde extérieur, et que pendant la quatrième, la rêverie et l'exaltation affective jouent un rôle important avant de céder le pas à l'activité sociale proprement dite.

A la répartition génétique des stades nous pouvons comparer la répartition psychanalytique. Rappelons tout d'abord quelques points communs à ces deux conceptions : pour la psychanalyse qui compare ingénieusement l'évolution mentale de l'individu avec celle de l'humanité, la toute puissance des croyances serait chez le primitif le principe qui régit la magie ; la première phase animiste du développement ancestral correspondrait au narcissisme primitif de l'enfant. La deuxième, religieuse, à cette période du développement infantile que caractérise l'attachement sentimental aux parents ; la troisième, scientifique, à la pé-

riode de maturité sexuelle, c'est-à-dire à celle où l'électivité instinctive se subordonne aux circonstances de la réalité sociale.¹⁾

Pour la conception génétique nous nous bornerons à décrire l'idée dominante. L'individu reproduirait, en gros, pendant sa croissance, les phases successives que l'on constate dans le développement hiérarchique des espèces. En effet, les diverses espèces manifestent un développement progressif de leurs organes suivant une ligne évolutive. Mais la reproduction ontogénétique abrège considérablement ce processus en accélérant certaines phases et en supprimant certains états intermédiaires.²⁾ Il s'agit d'une conception biologique que l'on transpose sur le plan psychologique avec certaines atténuations et que l'on désigne par le terme de « tachygénèse ».

La psychanalyse peut être résumée dans les deux lois fondamentales suivantes :

1. *Loi de continuité* : Suivant les psychanalystes, l'instinct traverse plusieurs phases et présente des finalités variables au cours de l'évolution psychologique. Lors donc qu'il est arrêté dans son évolution, il reste fixé à sa finalité actuelle ; quand surgissent d'autres finalités supérieures, il se produit une inhibition.

2. *Loi d'équivalence* : D'une activité supprimée dans un domaine, résulteront trois conséquences possibles : Une sur-activité dans un autre domaine, ou une régression à un stade antérieur, ou enfin une dérivation d'un objet vers un autre pris comme substitut.

Ces deux lois fondamentales font comprendre sans difficultés la formation de ce que les psychanalystes appellent « complexe ». Nous ne voulons pas parler ici des complexes qui sont la suite d'un traumatisme affectif, mais bien de certains complexes dont l'existence, pour les psychanalystes

¹⁾ Freud : *Totem and Taboo* : Il s'agit d'un résumé de l'ouvrage.

²⁾ Nous renvoyons aux œuvres de DARWIN, LAMARCK, SPENCER, STANLEY HALL, ainsi qu'au cours de psychologie de l'enfant M. DE LA HARPE (Neuchâtel 1943-1944).

et pour Freud en particulier, ne prête à aucun doute chez l'individu normal lui-même. Arrêtons-nous à deux complexes chers aux psychanalystes, à savoir en première instance le complexe d'Oedipe et secondairement celui du narcissisme ; cela nous permettra de confronter dans ces cas précis les conceptions évolutives en psychologie génétique et en psychanalyse.

Ces complexes apparaissent généralement chez l'enfant à des âges déterminés. Quels sont ces âges et surtout comment se manifestent ces complexes ? Nous trouvons dans l'étude du Dr ODIER de Genève, la définition du complexe d'Oedipe : « L'ensemble de tous les sentiments éprouvés puis refoulés par l'enfant entré l'âge de deux et cinq ans à l'égard de ses parents. »¹⁾ Jusqu'à deux ans en effet, ses intérêts demeurent fixés sur lui-même.²⁾ La satisfaction de ses désirs ou de ses besoins le préoccupe avant tout. Son « moi » non encore développé, ne forme qu'un avec son corps ; il est sujet et objet à la fois, si l'on désigne par « objet » toute personne avec laquelle le sujet se trouve en contact affectif. A partir de deux ans par contre, cet état se modifie ; il se produit une évolution. En effet, l'enfant commence à porter son attention et ses désirs au dehors de lui et apprend à connaître le monde des objets. Les premiers sur lesquels il fixera tout naturellement ses tendances affectives naissantes seront ses parents et cela tout en ignorant totalement ce qu'est au juste un papa ou une maman. »³⁾ De plus l'expérience montre que les désirs ou les tendances primaires jouent un rôle capital chez les enfants de constitution nerveuse, c'est-à-dire les futurs névropathes. Chez ces derniers, désirs et tendances se transforment petit à petit en impulsions et en exigences violentes que la morale et le jugement de l'enfant, formés sur un modèle social, ne pourront tolérer car il se rendra compte peu à peu non seulement de

¹⁾ Dr ODIER : *Le Complexe d'Oedipe*, p. 5.

²⁾ PIAGET : *La Construction du Réel chez l'Enfant*, p. 335 et suivantes. Il y a prédominance tantôt de l'assimilation, tantôt de l'accommodation à un certain âge.

³⁾ Dr ODIER ; *Le Complexe d'Oedipe*, p. 19 et suivante.

leur absurdité, mais aussi de l'impossibilité où il se trouve d'y satisfaire. Que fera-t-il donc ? Il essaiera de s'en débarrasser progressivement, la raison et la « censure » secondant l'éducation et le développement du sens moral. Les éléments de ce complexe, pourraient être schématisés de la façon suivante, comme le fait le Dr ODIER ; ¹⁾

Série positive ²⁾

Amour

1. Tendresse et affection familiales.
2. Obéissance et renoncement.
3. Besoin de protéger (garçon).
Besoin de protection (fille).
4. Dévouement.

Série négative ²⁾

Haine

1. Désir de mort ou de suppression.
2. Hostilité, révolte, jalousie.
3. Infériorité.
4. Incapacité.

Les tendances obéissent donc à la loi suivante : présence de sentiments positifs pour le parent de l'autre sexe et de sentiments négatifs dirigés contre le parent du même sexe. C'est la série négative qui constitue le complexe, alors que la série positive, ne tombant point sous le coup de la « censure », s'en détachera peu à peu pour envahir l'activité et la pensée conscientes.

Qu'est-ce donc que le complexe sinon l'ensemble des instincts ou des sentiments qui concernent soit une même personne, soit un même groupement de personnes ; ou une chose donnée ou encore une situation donnée dont les facteurs se groupent naturellement dans l'esprit, dans l'inconscient, en vertu d'une loi « d'affinité » pour former une sorte d'unité synchrétique qui varie selon les circonstances. Or les choses se passent comme le veut ALLENDY : ³⁾ il se forme parallèlement dans l'inconscient un second groupement de

¹⁾ Dr ODIER : *Le complexe d'Oedipe*, p. 11.

²⁾ Chez la petite fille, les freudiens admettent la présence d'un complexe d'Electre, symétrique du complexe d'Oedipe. Bien entendu, si l'on admet la notion du complexe d'Oedipe à quatre composantes, il absorbe le complexe d'Electre.

³⁾ Dr R ALLENDY : *La psychanalyse*, les troubles de l'inconscient, page 103. Denoel et Steele éditeurs.

sentiments concernant la même personne ou la même chose, sentiments qui, étant contraires au sens moral ou aux intérêts du sujet, ont subi un refoulement afin d'éviter un conflit pénible. Ce groupement qui ne variera plus, est le complexe; il constitue une individualité psychique indépendante.¹⁾

D'autre part, nous pouvons définir une fonction par le rôle qu'elle joue dans l'organisme ou par le rôle qu'elle peut faire jouer à un organe quelconque. La fonction d'un organe consisterait, par exemple, dans le rôle que chacune de ses structures joue par rapport au tout. Dans la psychologie génétique, quoique les étapes soient souvent structurellement très différentes les unes des autres, la continuité fonctionnelle représente un invariant. A cela il faudrait ajouter qu'une fois la fonction satisfaite, celle-ci régresse peu à peu. Mais en cas de rupture d'équilibre, elle peut réapparaître, s'exerçant par anticipation, suivant la formule de CLAPARÈDE : « Tout besoin qui, de par sa nature, risque de ne pouvoir être immédiatement satisfait, apparaît d'avance, c'est-à-dire avant que la vie ne soit en danger. »²⁾

Quelles sont donc les fonctions sur lesquelles s'édifie le complexe d'Oedipe ?

Nous avons montré dans les deux chapitres précédents que le développement psychique de l'enfant présente des oppositions³⁾. M. WALLON dans l'*Evolution psychologique de l'enfant* nous dit que « ...parti avec le nourrisson d'un stade à peine supérieur à celui du parasitisme, il tend vers un

¹⁾ Le *Complexe d'Oedipe*, p. 7 et suivantes.

²⁾ CLAPARÈDE : *L'éducation fonctionnelle*, rapporté par M. DE LA HARPE : Cours de psychologie de l'enfant, Neuchâtel, 1943-1944.

³⁾ Notons seulement que dans la hiérarchie des animaux existe une relation entre le degré de maturité du nouveau-né à sa naissance et les possibilités postérieures de développement; le rapport entre la période prénatale et la période postnatale de la croissance est en raison inverse du degré de perfectionnement psychique de l'espèce; plus une espèce est spécialement douée, moins l'état du nouveau-né est proche de la perfection de l'organisme comme du psychisme, plus aussi la durée de l'enfance est prolongée. On ne saurait dire si la pauvreté relative de l'équipement initial et la longue durée complémentaire de l'enfance, sont les signes ou les causes de la supériorité de l'espèce.

niveau au regard duquel le comportement des autres espèces animales est à peine un commencement, car les motifs qui peuvent surgir des circonstances naturelles sont, chez l'homme, submergés par ceux qui procèdent d'une société aux formes complexes et instables ». ¹⁾ Ainsi chez l'enfant, deux facteurs d'origine différente s'opposent et s'impliquent mutuellement : le facteur biologique et le facteur social.

Cependant, dès les premières semaines et dès les premiers jours même, des enchaînements se constituent d'où surgiront les premières assises de ce qui servira aux relations individuelles chez l'enfant : à savoir les fonctions propres au langage. Les différents âges entre lesquels peut se décomposer l'évolution psychique de l'enfant ont été opposés comme des phases à orientation alternativement centripète et centrifuge comme nous l'avons déjà rapporté au début de ce chapitre ²⁾ ... « orientation tournée vers l'édification sans cesse élargie du sujet lui-même, ou vers l'établissement de ses relations avec l'extérieur, vers l'assimilation ou vers la différenciation fonctionnelle et l'adaptation objective ». ³⁾ M. WALLON déclare également : « Bien que le développement psychique de l'enfant suppose des facteurs externes et internes, il n'est pas impossible de distinguer leur part respective ». ⁴⁾ C'est aux premiers qu'est imputable l'ordre rigoureux de ses phases, lequel conditionne la croissance des organes ; quant aux seconds facteurs, ils sont pour nous les plus importants et les plus intéressants, car ils manifestent les crises que nous avons décrites et essayé d'expliquer, crises conditionnées par les prises de conscience du petit être qui essaye d'affirmer son existence, ses possibilités, son indépendance et même son vouloir.

Le complexe d'Oedipe apparaît, selon les psychanalystes, au moment où l'enfant se dégage de son narcissisme originel et subit une transformation marquée par l'entrée en jeu de

¹⁾ M. H. WALLON : *L'évolution psychologique de l'enfant*, p. 34.

²⁾ Voir chap. III, p. 81 et 82.

³⁾ M. H. WALLON : *L'évolution psychologique de l'enfant*, p. 103-104.

⁴⁾ Idem : p. 41.

fonctions affectives. L'élan de ces fonctions est d'autant plus grand que les facultés intellectuelles, logiques ¹⁾ ou morales, qui ne sont point encore formées, ne viennent pas les réfréner, comme c'est le cas chez l'adulte. Cet élan que rien ne réprime, peut devenir à tel point impérieux qu'il nécessitera le refoulement massif des tendances négatives dans l'inconscient.

Quant aux rapports que le complexe soutient avec l'objet, c'est ce dernier qui contraint le sujet de façon primaire à rentrer en rapport avec autrui. En effet, ce contact l'amène à manifester les sentiments qu'il éprouve pour l'objet. Cette première expérience « objectale », pour employer un terme psychanalytique, est grave car elle implique une subordination du principe narcissiste de jouissance au principe de réalité ; il « entraîne des renoncements et des concessions tout au long de ces premiers et multiples chocs entre les instincts bruts et l'éducation. La manière dont l'enfant réagira en portant l'accent sur les tendances négatives plutôt que sur les positives, imprimera en lui une disposition définitive, une sorte de cliché schématique qu'il sera porté à reproduire plus tard à l'égard de tous les autres hommes ou femmes pouvant jouer à ses yeux le rôle d'une autorité ou d'un objet d'amour ». ²⁾ Il y aurait ainsi un dualisme entre les éléments du complexe, dualisme qui se traduit par une étroite association entre la haine et l'amour.

D'autre part, en psychologie génétique, l'enfant, vers les deux à trois ans, fait l'apprentissage de son « moi », sans avoir conscience de son « je ». Nous avons vu quels étaient les facteurs affectifs qui conditionnaient cet apprentissage du « moi » et quelle était leur importance, pour ne pas parler de leur valeur dans l'évolution affective. ³⁾ Il nous

¹⁾ Il est curieux de noter la coïncidence entre ce que nous écrivons et les conclusions de M. PIAGET dans le *Raisonnement et le jugement chez l'enfant*, sur la diminution du coefficient d'égocentrisme (p. 263 et seq.) et le *Langage et la pensée chez l'enfant* (p. 50 et seq.).

²⁾ ODIER, Dr : *Le complexe d'Oedipe*, p. 17.

³⁾ Voir supra, chapitre I, p. 17 et p. 52 à 54.

semble cependant, que cette première crise de la personnalité a plus d'un point de contact avec le complexe d'Oedipe, quant à sa structure et à sa fonction, puisque le complexe d'Oedipe tire sa source du « moi ». Sa structure d'abord, car c'est une étape nécessaire dans l'évolution psychique de l'enfant; sa fonction ensuite, puisqu'elle découle de quelque « accident antérieur » et annonce d'autres accidents, qui se succéderont les uns après les autres, pendant tout le développement de l'être jusqu'à l'adolescence ou même jusqu'à l'âge adulte.

La modalité des fonctions se confond donc avec celle du complexe. Seulement, les psychanalystes et les freudiens en particulier, tout en admettant l'existence des complexes qui, s'ils ne sont pas résolus, créent des névroses même chez l'adulte, leur attribuent un fond sexuel, alors que les généticiens les rattachent à toute l'évolution psychique de l'individu et non aux facteurs sexuels seulement.¹⁾ Le seul point de divergence entre ces deux écoles est donc l'attribution d'une essence sexuelle à ces complexes ou à ces crises de la part des psychanalystes. Quoique ces derniers aient reconnu dans la pratique une portée sexuelle à tout ce qui est pathologique, nous ne voyons pas pourquoi, ni pour quelles raisons toutes les crises, tous les complexes auraient nécessairement cette origine. Bien plus, la fonction de la sexualité dans le caractère n'apparaît qu'à la puberté au plus tôt ou, comme l'a dit M. WALLON, « quand la sécrétion des glandes interstitielles incluses dans les organes génitaux, qui est à l'origine des changements physiques et psychiques, produit les phénomènes connus sous le nom de puberté »;²⁾ il ajoute plus loin : « A la prépondérance des unes ou des autres, on impute volontiers ces différences de conformation physique et de tempérament psycho-physiologique que beaucoup s'appliquent aujourd'hui à classer

¹⁾ Il est vrai qu'au début de la psychanalyse, FREUD tendait à tout ramener à des phénomènes sexuels alors que des psychanalystes comme ADLER et PFISTER ont élargi le cadre primitif.

²⁾ M. WALLON : *L'Evolution psychologique de l'enfant*, Les glandes endocrines, p. 41 et seq.

en types... ». ¹⁾ Nous pouvons dire sans grande chance d'erreur que les complexes d'une façon générale et le complexe d'Oedipe en particulier se confondent avec les crises qui jalonnent l'évolution de l'enfance.

Étudions en détail le complexe d'Oedipe par exemple. Rappelons le tableau des oppositions que décrit le Dr ODIER. ²⁾ Voici maintenant ses principaux traits :

1. L'existence de troubles assez graves du caractère, troubles qui sont en relation avec les symptômes psychiques. Tout d'abord les éléments de révolte, de rivalité et d'infériorité vis-à-vis du père chez le garçon ; la complexion de la fillette lui permet d'accepter beaucoup plus aisément que ce n'est le cas chez le garçon, cette situation d'infériorité vis-à-vis de la mère et même de s'y complaire.

2. La prédominance chez les Oédiens de la culpabilité et des scrupules ; autrement dit, ceux-ci seront des individus sans cesse « tourmentés par la conviction d'avoir été fautifs, annihilés par la peur de mal faire, déprimés par le sentiment qu'ils agiront toujours mal ». ³⁾ De plus, ils se réfugient toujours dans une discrétion exagérée, car ils sont dominés par une crainte continuelle de médire d'autrui ou de lui faire tort. Chez eux, cette crainte « non-motivée » est une preuve de l'existence de certains éléments agressifs qui sont restés trop actifs dans l'inconscient.

3. L'existence de l'amour doublé de jalousie quand les deux tendances s'appliquent à un seul et même objet. La conséquence en serait la méchanceté, ou, dans des cas plus graves encore, la cruauté et le sadisme.

4. La culpabilité signalée plus haut, alliée à l'infériorité, donne la névrose : c'est la forme la plus courante de névrose, ADLER insistant sur le sentiment d'infériorité, nous dit que les malades chercheraient à compenser leurs insuf-

¹⁾ WALLON : *L'Évolution psychologique de l'enfant*, p. 41 et seq.

²⁾ Voir supra p. 85.

³⁾ ODIER : Ouvrage cité p. 105-107.

fisances psychiques et organiques par des fonctions directrices devant leur apporter des garanties ou des sécurités supplémentaires, et développer en eux un sentiment de puissance.¹⁾ FREUD, mettant l'accent sur la culpabilité surtout, nous dit qu'il n'est pas de «névrose à l'origine de laquelle et dans la constitution de laquelle on ne découvre un excès de sentiment de culpabilité».²⁾

5. La présence de tendances sensuelles inférieures d'une part, de tendances supérieures, platoniques et pleines de vénération pour la femme, d'autre part. Il est difficile de discerner à l'examen clinique ces tendances dissociées l'une de l'autre. En effet, supposons un enfant en «plein Oedipe», pour employer une expression chère aux psychanalystes : à la puberté, le « courant érotique » naissant, doit venir s'associer au « courant idéal » qui s'est peu à peu développé à partir de l'âge de six ans. Cette fusion, si elle est harmonieuse, donnera un caractère normal alors qu'elle ne le sera jamais chez l'enfant oedipien. Les deux tendances, animales et idéales, demeureront dissociées ; lorsque la sensualité fera son apparition, elle ne pourra jamais converger avec les tendances idéales, à cause de la contrainte sociale comme des lois et des règles de la morale. Il y aura donc un «refoulement» chez ce sujet, refoulement énergique qui pourra l'éloigner pour toujours des femmes ; ou bien qui en fera un timide, voir même un misogyne. Chez certains sujets qui ne sont pas parvenus à éliminer le complexe d'Oedipe, les tendances supérieures et inférieures peuvent coexister et se manifester de façon antagoniste tantôt l'une, tantôt l'autre suivant les circonstances.

6. L'effet ou plutôt l'exaspération dans le «stade social» du simple sentiment d'infériorité en un véritable sentiment de supplice, aura pour conséquence de faire de ces êtres

¹⁾ ADLER : *Le tempérament nerveux*, rapporté par Odier, ouvrage cité p. 114.

²⁾ FREUD : Rapporté par Odier, p. 114. — Nous imaginons difficilement, pour notre part, qu'un conflit grave puisse éclater sans sentiment de culpabilité.

des incapables et des humbles à l'excès ; donc des inhibés qui s'isoleront volontiers dans leurs rêveries. En revanche, ils admireront tous ce que les autres font et jugeront leurs actes supérieurs à tout ce qu'ils font eux-mêmes. Ils seront surtout des êtres suggestibles et sans volonté.

7. L'infériorité subsistant à côté de l'envie, il en résulte un esprit d'hyper-critique. C'est un moyen pour eux de rabaisser tout ce qui est extérieur à la personne et de s'élever ainsi au-dessus des autres en s'installant juges de l'univers.

8. Dans le stade social également, le complexe d'Oedipe donne des révoltés. Ceux-ci se montrent indisciplinés et batailleurs, sectaires et hétérodoxes, autoritaires et dogmatiques, accaparants et agressifs.

9. Enfin la jalousie envahissant le caractère, crée l'envie et fera des envieux. Ils envient tout ce que les autres font, sont ou possèdent. C'est dans son essence même le complexe d'Oedipe, avec toutes ses vicissitudes de désirs, de désirs infantiles mal refoulés.

Nous avons essayé de condenser dans ce tableau en neuf parties, les traits principaux du caractère oedipien. Or, on est frappé de voir combien ils présentent d'analogie avec certains facteurs génétiques propres à l'évolution du caractère chez l'enfant. Essayons donc d'établir un parallèle entre les uns et les autres.

La jalousie et l'infériorité tout d'abord : nous avons rapporté au début de notre travail,¹⁾ ces deux formes que l'on rencontre assez souvent chez le petit être vers l'âge de trois ans. Depuis bien longtemps déjà, plusieurs psychologues et pédagogues ont insisté sur la jalousie. Il est donc inutile d'insister d'avantage sur ce facteur, sa présence étant généralement reconnue.

Quant à l'envie, nous pouvons affirmer, sans grande chance d'erreur, qu'elle est postérieure à la jalousie et que

¹⁾ Voir chapitre I, p. 15 à 17 et p. 53.

celle-ci est la condition préalable de celle-là. C'est ainsi que l'enfant privé de certains jouets, pour prendre un exemple concret, sera tout d'abord jaloux de son camarade qui en possède : petit à petit, il se rendra compte de par sa logique enfantine et son égo-centrisme, du plaisir dont jouit son camarade favorisé. Que fera-t-il ? Il commencera par désirer les même jouets, sinon des objets et des jouets supérieurs ; dans l'impossibilité de les obtenir, l'envie viendra compliquer le désir primitif.

Puisque le sentiment d'infériorité a été suffisamment décrit dans les travaux et les recherches de KOEHLER et de A. MÉDICI après ceux d'Alfred ADLER, il suffit de les mentionner ici.

Quant à la rivalité ¹⁾ qui est le caractère fondamental du complexe d'Oedipe, on la retrouve aussi dans la psychologie génétique. Elle explique d'ailleurs l'ensemble des tendances anti-adultes dont il fait si souvent preuve dans ses jeux en particulier. Quant l'enfant joue, il substitue les personnes adultes aux objets dans son imagination. GROSS, STANLEY HALL et après eux beaucoup d'autres, ont attiré l'attention sur la fonction «purgative» du jeu. CLAPARÈDE insiste au contraire sur sa fonction de «pré-exercice». Que ce soit l'une ou l'une de ces conceptions qui prévalent, nous sommes néanmoins obligés d'admettre que l'enfant en jouant, prépare son avenir et permet ainsi à l'évolution psychique de se poursuivre et de s'achever, voir même de se précipiter.²⁾ Celui-ci est ainsi conduit à opposer au caractère ludique de ses premières occupations, un autre caractère imité cette fois de l'adulte. Cette imitation qui servira d'instrument d'assimilation «d'autrui à soi et de soi à autrui» comme le dit quelque part M. WALLON, joue un grand rôle et présente une double fonction. Celle-ci ne s'exerce pas dans une direction quelconque, mais a pour résultat d'accélérer son développement psychique. Grâce à elle, l'enfant s'attache

¹⁾ Rivalité de l'enfant pour le parent du même sexe.

²⁾ Les œuvres de STANLEY HALL et GROOS sur le rôle et la fonction du jeu au point de vue social.

aux êtres qui ont le plus d'influence sur lui ; il essaye d'imiter ceux qui l'attirent et ceux pour lesquels il éprouve le plus d'affection. Il va même jusqu'à s'incorporer leur personnage. Toujours entièrement occupé par ce qu'il est en train d'exécuter, il s' imagine et se veut à leur place. Comme il réalise la supériorité de ces modèles sur lui, il perd confiance en lui-même et se replie sur soi.

Vient ensuite l'agressivité. M. Bovet dans l'*Instinct Combatif* nous a renseigné sur les différentes formes de cet instinct. Il nous a expliqué ensuite que l'agressivité était le produit naturel de cet instinct combatif. Cette agressivité a une importance considérable et joue un rôle important dans l'adaptation sociale. Si l'on met en relation l'agressivité au stade infantin avec ses formes ancestrales, on s'aperçoit qu'elle a joué un rôle important dans les progrès de la socialité humaine.¹⁾ Nous supposons comme le dit Garveth READ que « l'homme est devenu grégaire » : on a retrouvé ses habitudes sociales à cause des avantages de la coopération pour la chasse. Il serait ainsi devenu une espèce de singe-loup. Cela aiderait à comprendre pourquoi l'homme est encore si imparfaitement social.²⁾

En comparant cette agressivité des « primitifs » à celle de l'enfant, nous retrouverons vraisemblablement les mêmes formes, mais à une échelle différente. En effet, de même que nos ancêtres bataillaient, tuaient et se tuaient pour affirmer leur droit à la vie, de même l'enfant est et reste agressif, tant qu'il n'aura pas libéré son « moi ». Chez l'adulte, on retrouve l'agressivité quoique sous des formes différentes.

Les américains, John DEWEY en particulier, ont compris le rôle de ces tendances dans la formation du caractère et

¹⁾ Cela peut paraître choquant au premier abord. D'une part l'agressivité contraint l'homme à trouver des alliés afin d'être plus fort contre ses adversaires ; elle le contraint donc à faire l'apprentissage de la socialité et d'autre part, les inconvénients matériels et moraux qui résultent de l'agressivité entre hommes peuvent faire d'eux des associés par contraste. Il convient de noter le fait constant dans les affaires, les entreprises rivales qui n'ont pas pu s'éliminer, comme quoi elles finissent par se cartéliser.

²⁾ Garveth READ : *Origine of Man*. Page 34-35. Cambridge 1920.

ont essayé d'en tirer parti dans leur pédagogie de la coopération et de l'équipe. CLAPARÈDE par exemple a dégagé dans sa préface à l'ouvrage de John DEWEY sur *l'Ecole et l'Enfant*, les tendances fondamentales de la psycho-pédagogie américaine et expliqué son orientation. Il semble même que cette méthode du «struggle for life» ait donné de bons résultats au point de vue pratique ; elle favorise d'autre part par cet entraînement à la lutte pour la vie l'épanouissement sain de «tendances canalisées». Ainsi le développement psychique du jeune être s'opère normalement : en effet, le fait de mettre l'instinct combatif et l'agressivité au service de la coopération, favorise la sublimation de ces tendances, les débarrasse et les purge de ce qu'elles ont de brutalement animal. Faute d'avoir été utilisées et domestiquées, elles demeurent dans l'inconscient et surgissent brusquement à l'occasion, violentes et inadaptées.

Pour revenir au développement du caractère, nous avons vu que la première crise importante que l'on peut appeler «crise de prise de conscience», a lieu vers les trois ans. A cette date les psychanalystes situent aussi les premières manifestations du complexe d'Oedipe. Avant cette période, en même temps que les intérêts subjectifs, dominaient chez l'enfant les tendances digestives d'abord, motrices ensuite, lesquelles accaparaient toute sa psyché. D'un côté, les généticiens nous parlent du caractère égocentrique de l'enfant, et de l'autre les psychanalystes de son égotisme fondamental. De plus, les premiers affirment qu'il y a une période où les intérêts subjectifs cèdent le pas aux intérêts objectifs, période où le caractère se dégage précisément, et les seconds évoquent, parallèlement et simultanément, la dissolution du complexe d'Oedipe. Avant de nous demander quels sont les rapports entre l'interprétation génétique et l'interprétation psychanalytique de cette dernière phase, évoquons-en les premières manifestations.

Plaçons-nous tout d'abord au point de vue psychanalytique : alors que l'électivité qui oriente la vie instinctive de l'enfant vers le choix d'un objet aimé, surgit vers les

trois ans, à propos des individus qui l'entourent et de sa mère en particulier, au contraire, l'enfant liquidera son complexe lorsqu'il aura dépassé les cinq ans, c'est-à-dire lorsque la constitution affective de sa personnalité sera achevée, et plus spécialement encore vers les six-sept ans. Il se produit alors en effet une introjection compensatrice des images parentales. L'enfant fait siennes les façons de juger et de sentir de ses parents. Le résultat de ce mécanisme d'identification est la formation du « sur-moi » : ¹⁾ ainsi s'explique, selon FREUD, la genèse de la conscience morale. Le « sur-moi » est donc pour les psychanalystes l'héritier du complexe d'Oedipe.

Toujours sur le même plan mais du point de vue génétique cette fois, lorsque le « sevrage affectif » sera chose accomplie, le comportement de l'enfant perdra une grande partie de ses aspects égocentriques et animistes ; grâce à la socialisation, la coopération progressera au dépens de l'égotisme qui l'accaparait auparavant ; ensuite il se débarrassera de son narcissisme.

Nous pouvons schématiser le comportement de l'enfant vers la troisième année par le changement continu et progressif de ses réactions vis-à-vis de son entourage. M. J. PIAGET insiste fréquemment dans ses ouvrages sur le fait que l'enfant est désorienté devant les « situations nouvelles » ; ce qui l'amène à se détacher peu à peu de son milieu. De plus, saturé qu'il est par les variations du monde extérieur, il fait l'apprentissage de sa volonté. Une autre étape que nous avons appelée étape « d'opposition prédisciplinaire », continue l'apprentissage du « moi » ; celui-ci se manifeste surtout dans une opposition à l'entourage, et, à un pôle tout à fait opposé, dans le repli sur soi. Nous avons vu que ces conflits se produisent surtout vers les trois ans, et ne présentent aucun caractère alarmant quant à l'évolution du jeune être. Pendant ce stade, la personnalité s'affirme, d'une

¹⁾ Le « sur-moi » est formé par l'inconscient refoulant, faisant partie des processus psychiques non-conscients. Freud le place entre le « moi » et le refoulé. cf DALBIEZ Roland : *La méthode psychanalytique et sa doctrine freudienne*, Tome I, p. 643-645.

façon plus ou moins précise et définitive, à moins qu'il ne se produise toutefois un phénomène de « cristallisation ». Ces réactions d'opposition, on les trouve aussi chez les enfants normaux de cinq ans et demi. Elles peuvent exister jusqu'à l'adaptation complète du sujet à son milieu ; on remarque chez celui-ci, comme l'a fait ressortir STERN, un changement d'attitude dès que les expériences nouvelles lui deviennent plus familières ; il ne tarde pas à s'adapter à la situation nouvelle et à en éprouver même une sorte de satisfaction.

Vers six-sept ans, l'enfant peut éprouver une difficulté à se plier aux cadres sociaux. C'est en général le premier âge scolaire, lequel exige de sa part un intense effort d'activité intellectuelle en vue de la conquête du monde extérieur. Son égo-centrisme qui constituait alors le fond de toutes ses actions et réactions, devient plus sporadique et explosif, mais il perd beaucoup de son intensité devant les exigences scolaires d'intellectualisation et de socialisation. Apparaissent alors les premières formes du devoir moral et social ; son caractère moral et social se cristallise et prend des formes qu'il gardera vraisemblablement de longues années durant.

De l'apprentissage de son « moi », de son opposition avec le milieu ambiant, résulte une nouvelle forme de comportement, d'adaptation sociale dont les caractéristiques principales, au point de vue psychique, sont les suivantes : reconnaissance des droits des personnes étrangères, limitation de ses droits personnels, compréhension quasi-totale des obligations et des devoirs moraux et sociaux vis-à-vis des tiers ou vis-à-vis du groupe.

Confrontons maintenant à propos de cette phase la double interprétation psychogénétique et psychanalytique.

Les psychanalystes nous disent que le complexe d'Oedipe, disparaît au moment où, sous l'influence du complexe de castration¹⁾, la période de « latence » commence à s'établir.

¹⁾ Le complexe de castration représente pour FREUD et ses adeptes l'ensemble des diverses formes d'intimidation sexuelle. Les menaces des éducateurs au sujet de la masturbation en constituent l'élément le plus important. Nous pensons toutefois que, si ce complexe existe, il est strictement d'origine sociale.

Autrement dit, tous les symptômes du complexe d'Oedipe avec ses manifestations et ses troubles, les éléments de révolte, de rivalité, d'infériorité vis-à-vis du père, de culpabilité et plus généralement de scrupules, de jalousie, d'envie et de rébellion ouverte, bref, le « complexe » en son entier en un mot se désagrège au profit de tendances moins morbides, donc plus normales.

A cette époque, l'enfant, grâce au contact plus étroit avec ses semblables et ses aînés, intellectualise sa pensée et socialise son comportement. Son affection d'essentiellement égoïste qu'elle était, devient altruiste; au lieu de suivre une progression linéaire, elle s'amplifie pour englober tout ce qui lui est accessible et tout ce qui se trouve au voisinage soit plus immédiat, soit plus éloigné. Ainsi son affectivité prend de plus en plus d'ampleur jusqu'à atteindre les limites de son univers.

Qu'il s'agisse donc du point de vue du généticien ou de celui du psychanalyste, les différents stades par lesquels passe l'enfant, présentent des ressemblances frappantes. Quel que soit le point de vue, nous retrouverons à peu près les mêmes manifestations. En [psychanalyse aussi bien qu'en psychogénèse, ce sont les mêmes différenciations avec la variante de l'élément sexuel, propre aux explications psychanalytiques. Nous ne croyons pas, pour notre part, que le « facteur sexuel » soit un élément fondamental de la psyché enfantine et, sans contester la valeur pratique de la psychanalyse comme celle de certaines de ses explications, nous lui contestons la solidité des assises sur lesquelles elle a été érigée. Nous irions même plus loin et nous demanderions si l'on ne pourrait pas, après tout, ramener les processus psychanalytiques aux périodes, aux stades et aux fonctions que la psychologie génétique a découverts en étudiant l'enfance. M. WALLON, prenant à parti le point de vue freudien écrit avec raison « ...les élevant à une sorte de généralité mystique, FREUD les ramène essentiellement à un conflit entre l'instinct de l'espèce qui se traduit par le plaisir sexuel ou libido et les exigences de la vie en société. ¹⁾

¹⁾ WALLON : *L'Evolution psychologique de l'Enfant*, p. 13.

Le rapprochement que nous avons essayé de faire entre les manifestations du caractère Oedipien et celles des second et troisième stade en psychologie génétique, pourrait être repris pour les autres complexes que la psychanalyse étudie, par rapport aux autres stades de l'évolution génétique. Nous croyons cependant qu'il faudra dégager, comme nous l'avons dit à maintes reprises, la manifestation des complexes de leur interprétation sexuelle afin que les parentés apparaissent plus clairement. Ce que nous croyons, c'est que l'on peut découvrir les mêmes variétés d'interprétation dans les deux conceptions, variétés d'interprétation auxquelles les psychanalystes ajoutent leur conception de la sexualité. FREUD, principalement, en s'efforçant de reconstituer les phases successives parcourues par l'impulsion sexuelle depuis son indifférenciation première chez l'enfant jusqu'à sa constitution définitive à la puberté, a cru découvrir que l'instinct sexuel complet naît, d'un côté, de certains appétits physiques non localisés et aberrants¹⁾ et, d'un autre côté, de certaines tendances affectives très générales. Ces deux ordres de tendances convergeraient progressivement et finiraient par former une synthèse quant au but et à l'objet qu'elles visent l'une et l'autre.

D'autre part, les psychanalystes enseignent avec raison qu'il faut remonter jusqu'aux origines même du facteur sexuel chez les normaux eux-mêmes, pour la simple raison pratique que seule la prise de conscience de ses origines conditionne la disparition des anomalies et des déviations psychiques qu'ils attribuent au facteur sexuel notamment chez les caractères anormaux et dans les névroses. Nous faisons toutefois remarquer qu'on peut appliquer leur méthode, en analysant complètement par exemple un cas particulier de complexe d'Oedipe, sans pour cela prétendre à la nature proprement sexuelle de toutes les inclinations infantiles, le résultat final n'en étant aucunement modifié, vu le parallélisme entre les résultats obtenus par la psychanalyse et la méthode génétique.

¹⁾ Certains de ces appétits manifestent bientôt leur nature sexuelle par leur transformation insensible en émotion génitale.

Pour revenir à ce que nous disions quelques lignes plus haut, nous allons essayer de comparer le caractère de l'enfant et ses manifestations à un stade auquel les psychanalystes attachent une grande importance ; nous voulons parler du « narcissisme ». ¹⁾

Quelles sont les manifestations du narcissisme ? ²⁾ Nous pouvons en résumer les caractéristiques principales dans les termes suivants : égotisme, intérêt pour soi, parasitisme, tendances attractives et répulsives, etc... D'un autre côté, la psychologie génétique nous parle d'égoïsme, de syncrétisme, de subordination et même de parasitisme. Comme on le voit, les termes employés par les deux écoles, ont des points de contact et des significations parallèles :

1. « L'intérêt pour soi », que les psychanalystes font remonter aux tendances de conservation, s'identifie à « l'intérêt subjectif » que les généticiens mettent au tout premier rang des manifestations enfantines.

2. « L'égotisme » qui consiste dans le fait de ramener tout à soi, est-il finalement autre chose que l'égoïsme dont parlent Claparède et M. Piaget. ?

3. En quoi les tendances attractives et répulsives diffèrent-elles de la sympathie et de la jalousie du petit enfant que beaucoup de psychologues, Ramussen en particulier, ont décrites et que nous avons essayé d'interpréter plus haut ³⁾ ?

4. Le parasitisme infantile primitif enfin, qu'il soit affectif ou physiologique, ne se confond-il pas avec la nécessité qu'éprouve l'enfant de vivre aux dépens de ses parents et de sa mère en particulier ? Ne dérive-t-il pas par

¹⁾ Nous ne reprendrons pas certains facteurs en rapport avec le narcissisme, facteurs que nous avons traités dans le second chapitre à propos des « *Crises normales du caractère* ».

²⁾ Nous nous sommes inspirés du livre du Docteur HESNARD *L'individu et le Sexe*. Psychologie du Narcissisme.

³⁾ Cf. p. 17-19, p. 53 et p. 85 et 90.

conséquent de la dépendance originelle avec le milieu social ?¹⁾

Pour nous, le problème est sensiblement le même. Toutes les manifestations de la mentalité narcissique, au point de vue freudien, impliquent à leur base la « constellation parentale » et le « complexe d'Oedipe », pour ne pas parler d'autres phénomènes. De plus, si l'enfant peut présenter certains de ces comportements trahissant de l'anormal, nous serons plutôt enclins à les rattacher à l'évolution et à la formation de son caractère, notamment durant la période de transformation de son « moi » plutôt qu'à l'apparition des tendances attractives et répulsives ; à les rattacher plutôt aux rigueurs de la première éducation qu'à de multiples objets de haine ; plutôt au contact social qu'aux instincts pervers ou refoulés ; plutôt au passé conscient ou subconscient de l'enfant qu'à son inconscient individuel ou collectif ou domine « l'héréditaire »²⁾.

Ainsi la sexualité ou plus particulièrement encore l'impulsion sexuelle n'est pas indifférenciée dès la plus tendre enfance, mais se constitue aux approches de la puberté, ou plutôt lorsque l'enfant subit les premières initiations sexuelles.

A nos yeux, l'instinct sexuel naît de la convergence de deux faits, à savoir : de certains appétits psychiques d'une part et de certaines manifestations physiologiques d'autre part, à la tête desquelles il faut d'abord placer l'érection et en second lieu l'initiation sexuelle, qu'elle commence par l'hétérosexualité, l'homosexualité ou la pratique du vice solitaire.

¹⁾ Nous avons traité plus haut, dans ce chapitre, les nécessités de la maturation psychique et surtout physique dans les espèces animales. Pour plus de précisions, nous renvoyons aux œuvres de SPENCER, ST. HALL, LAMARCK, DARWIN rapportés par BOURJADE dans *l'Intelligence et la Pensée de l'enfant*.

²⁾ L'expérience révèle que plusieurs phénomènes psychologiques observés chez l'adulte, inexplicables par l'analyse ordinaire, s'éclairent de façon frappante lorsqu'on parvient à reconstituer les aspects qu'ils revêtaient aux premiers âges de la vie. C'est pour cette raison que la mentalité adulte est probablement une résultante de l'enfance, en ce sens qu'elle est pré-déterminée par les toutes premières émotions.

La sexualité enfantine, telle que l'entend Freud, avec ses périodes de latence qui apparaissent vers l'âge de cinq ans, lorsque des forces inhibitrices comme le dégoût ou la pudeur se constituent, n'est donc pour nous qu'une interprétation systématique et généralisée du point de vue sexuel à laquelle nous ne pouvons souscrire comme tel.

LES TROUBLES DU CARACTÈRE

Dans la première partie de ce travail, nous avons essayé de définir le caractère ; nous avons fait remarquer qu'il était essentiellement à nos yeux d'origine « sociale » et qu'il devait pour cette raison se confondre et ne former qu'un avec le comportement.

Deux écoles ¹⁾, l'une française, l'autre allemande, ont étudié le comportement du point de vue pathologique. La doctrine allemande, sociologique et analytique, est illustrée par FREUD et ADLER, à laquelle M^r FAY rattache le français DURKHEIM. Ses champions pensent que l'évolution psychique de l'homme et les déviations qu'elle subit, telles que névroses ou psychoses, sont déterminées par l'attitude qu'il a adoptée vis-à-vis de la société. La nature et le degré d'intensité des troubles seraient dûs essentiellement à l'inadaptation de l'homme à son milieu. Les défauts aussi bien que les qualités relèveraient de la pathologie sociale et non de la pathologie individuelle et médicale.

La doctrine française faite d'analyse médicale et psychologique attribue au contraire les manifestations anormales des tendances à la pathologie biologique ; elle les fait dépendre de la structure cellulaire des centres nerveux comme des influences humorales ; c'est donc une doctrine biologique, ou prédominant les interprétations par l'hérédité et

¹⁾ La distinction est celle du D^r H. M. FAY dans *l'Intelligence et le caractère*. Leurs anomalies chez l'enfant, p. 260.

par les toxi-infections. Il en résulte que l'état de santé ou de maladie ne modifie pas la personnalité innée ; ce ne sont que des accidents qui peuvent faire dévier la personnalité acquise comme l'éducation de son côté, dans une certaine mesure.

Or le caractère et l'humeur dont celui-là dépend sont constitués par cinq dispositions principales ¹⁾, à savoir :

1. l'activité,
2. l'émotivité,
3. l'avidité.
4. la sociabilité,
5. la bonté ou éthisme.

Les deux premières englobent tous les modes d'expression de notre activité et de notre vie de relation aussi bien organique que psychique. Les trois autres s'appliquent à tous les modes de la vie affective. Quant à ces dispositions prises globalement, on les reconnaît plus facilement chez l'enfant que chez l'adulte. La raison nous en semble bien simple, car, n'ayant pas encore pris de contact direct et prolongé avec le monde, l'enfant est beaucoup moins capable que l'adulte de cacher ou de travestir ces dispositions. En outre leur intensité est beaucoup plus grande chez l'enfant que chez l'adulte, car chez celui-là, la personnalité du premier conserve son caractère virtuel et ne subit pas encore le jeu des acquisitions déformantes qui résultent à leur tour des aptitudes et de la morale imposées par le milieu ambiant.

Nous allons maintenant passer en revue les principaux troubles du caractère, après les avoir ramené à leurs facteurs constituants pour les mieux analyser.

En premier lieu vient la paresse. Elle semblerait ne point ressortir au sujet de cette thèse puisqu'elle paraît d'avantage constituer un trouble de l'activité : cette apparence est trompeuse. Quand nous disons qu'un tel est paresseux, nous ne le considérons pas au même point de

¹⁾ Cf. dans la « *Personnalité humaine* » chez Flammarion où A. DELMAS et M. BOLL exposent la théorie des dispositions affectives-actives et des aptitudes intellectuelles.

vue que les familles et les maîtres, autrement dit nous ne prenons pas le mot paresse dans le sens large ¹⁾). Il est un fait certain, c'est que l'enfant est enclin à apprendre beaucoup de choses en raison de sa curiosité naturelle; l'inaptitude au travail, l'absence de curiosité, méritent le nom de «paresse», puisqu'elles se manifestent par une sorte de passion du repos en vertu de laquelle l'enfant esquivé tout travail; puisqu'elles consistent à fuir l'effort parce que l'enfant en est incapable. Ainsi définie, la paresse implique une déficience dans le caractère lui-même. Elle peut tenir soit à un état de dépression, de nervosité ou d'émotivité: c'est alors un trouble de l'humeur; soit à une incapacité des facultés intellectuelles: c'est alors un trouble de l'intelligence; soit enfin à une maladie générale quelconque qui retentit sur l'activité: c'est alors un trouble fonctionnel.

Examinons les cas où la paresse a pour causes soit des troubles du caractère proprement dit, soit des troubles fonctionnels dans la mesure où ceux-ci peuvent engendrer à leur tour des troubles du caractère.

La paresse va généralement de pair avec un retard scolaire qui peut être évalué par la mesure du niveau mental ²⁾. L'examen de l'attitude et du comportement révèle chez les sujets en question un défaut d'aisance qui va jusqu'à la gêne et à la présence de complexes latents. L'impression qui se dégage de l'observation est celle d'un manque de vitalité et d'un visage dépourvu d'expression. Lorsqu'on demande à l'entourage de fournir des précisions sur le caractère de l'enfant, celui-ci parle de troubles et de déviations, d'accès de colère, d'éclats de violence et de brutalité, de mensonges et de fugues. Lorsqu'il s'agit du retard intellectuel, on découvre une autre série de troubles: timidité, émotivité, défiance, etc... En effet, l'un ou l'autre

¹⁾ La paresse dans un sens large est un trouble de l'activité: mais à côté d'elle on peut trouver d'autres formes de paresse, résultant d'un trouble de caractère; c'est de ces formes que nous voulons parler ici.

²⁾ On se sert des *tests d'intelligence* de BINET-SIMON (Stanford Revision) ou des *tests analytiques d'intelligence* de M. R. MEÏLI.

de ces facteurs produit l'inhibition de la pensée subjective, donc de l'intelligence objective. L'émotivité extrême paralyse et prive la pensée de l'usage des moyens dont elle devrait disposer pour analyser la réalité et raisonner sur elle, manifestant ainsi sa présence active et sa valeur¹⁾. Veut-on développer les facultés intellectuelles, il faudra d'abord faire disparaître cette défiance profonde du sujet envers lui-même, extirper le complexe d'infériorité, rétablir le sentiment de sa valeur et lui rendre la confiance en soi; bref, faire disparaître toutes ces déviations du caractère pour annihiler cette paresse dans ses causes et rendre à l'enfant les disponibilités nécessaires en vue de faire valoir son intelligence et son activité.

Les progrès que l'enfant accomplit vers sa libération, se manifestent de façon visible, par les changements dans son attitude extérieure: le visage «en bois», inexpressif, avec un masque de niaiserie et de stupidité, les yeux vagues au regard fixe, ou au contraire trop grands ouverts, le front parfois traversé par une large barre, le coin des lèvres relevé d'un rictus, tout cela s'efface au fur et à mesure que les progrès se multiplient. Finalement, l'allure entière du comportement a changé: celui-ci est devenu dégagé et libre, les épaules redressées; la barre frontale a même disparu; les traits du visage se détendent et la parole prend un timbre plus clair. Dans tous ces cas, la rééducation de la personnalité a donc réussi et a eu pour conséquences la remise en marche de l'intelligence. Cette transformation complète dans l'attitude est un signe certain, car les enfants atteints de tels troubles paraissent non seulement stupides et dépourvus d'intelligence, mais donnent encore «l'impression d'une extinction lente et inexorable des facultés intellectuelles»²⁾, selon BOUTINAUD.

¹⁾ Troubles de l'affectivité et de l'intelligence: les psychologues ont toujours relevé que les facultés affectives et émotives troublent l'activité intellectuelle dans la mesure où celles-ci dépassent le stade du mythe et de la légende.

²⁾ BOUTINAUD: *Parents et éducateurs modernes*, p. 63. Voir les cas concrets analysés par Boutinaud. Nous en rapportons nous-mêmes dans ce chapitre, p. 126.

On peut donc conclure de l'étude de cas pareils et des résultats positifs et souvent rapides obtenus par la rééducation caractérologique (il s'agit en effet de rééducation) que certains retards intellectuels sont dûs moins à des déficiences de l'intelligence qu'à des troubles du caractère.

A côté de la paresse proprement dite, il y a d'autres formes qui semblent être une conséquence de certaines maladies psychiques aussi bien qu'organiques. Nous voulons parler de l'instabilité.

L'instabilité se présente sous plusieurs formes et peut avoir plusieurs causes. Elle peut être d'origine psychique ou motrice ou des deux à la fois, c'est-à-dire psycho-motrice. Les manifestations d'un instable montrent que l'évolution passe par les mêmes phases que celles de l'enfant normal avec des différences d'intensité et de décalage très accentuées. Autrement dit, les étapes par lesquelles passe l'enfant instable, sont beaucoup plus accusées et se manifestent bien au delà de l'âge où elles devraient prendre fin chez l'enfant normal.

Dans sa « conduite impulsive » — et c'est une formule qui peut servir à la définition de l'enfant instable — deux facteurs prédominent : le changement imprévu dans l'attitude et l'intensité de ce changement. Il y a entre la conduite impulsive et la conduite affective chez l'instable des différences essentielles : l'émotion qui relève de l'affectivité par exemple, envahit et bouleverse la conscience ; elle est inhibitrice et paralysante ; de plus ses effets s'exercent intérieurement à la personne même. L'impulsion au contraire naît de stimulants intérieurs à la personne, mais comporte une réaction orientée vers le dehors et se traduit par un comportement moteur. Pour tout dire en un mot, *impulsivité et affectivité sont chez l'instable des comportements opposés*. Chez l'instable, la possibilité de déclencher des impulsions et des émotions est supérieure à celle de l'enfant normal. L'impressionnabilité est beaucoup plus grande. L'impulsivité s'observe chez lui jusqu'à *neuf-dix ans*, c'est-à-dire bien au delà de l'âge normal, qui est de *sept-huit ans*.

Les impulsions de l'instable psycho-moteur sont parfois encore à l'âge scolaire, (six ans environ) analogues à celles du petit bébé qui « gifle sans raison ». Plus tard, le niveau intellectuel s'élevant, les impulsions revêtent un caractère plus complexe et se combinent avec le besoin d'attirer l'attention sur soi, pour évoluer finalement en taquineries « puériles ». Jusqu'à dix ans, l'enfant peut demeurer réfractaire à tout cadre social. Après dix ans, l'impulsivité se traduit chez lui par des fugues qui traduisent son besoin d'agitation et de dépense motrice. A treize ans et même après cet âge, l'impulsivité peut se traduire par des cris sans raison, par la projection d'objets sans cause et par des fugues sans motif apparent.

Avec la puberté, l'impulsivité s'accroît. En effet, le pubère est plus fort mais plus incapable de se dominer qu'auparavant. Aussi son impulsivité primitive devient-elle plutôt une forme de la violence réactive, violence qu'il ne peut dominer, dont il ne peut s'empêcher, mais qu'il regrette toujours. Jusqu'à l'âge de dix ans, l'instable éprouve un besoin incoercible de mouvement.

A partir de cet âge, il semble que l'instabilité s'intériorise, c'est-à-dire qu'elle devienne plus mentale que motrice ¹⁾. Donnons à témoin, un exemple intéressant que donne M. PIAGET ²⁾. Il nous dit que le monologue collectif doit disparaître pour faire place au langage socialisé, la disparition de l'un conditionnant l'apparition de l'autre. Chez l'enfant instable, on a pu relever ces monologues collectifs jusqu'à neuf et dix ans ; ceux-ci, répondent à la nécessité intérieure où il se trouve de déverser, sous une forme ou une autre, son trop plein énergétique.

En outre, l'état de distraction permanente se rencontre chez l'instable à un âge relativement avancé, alors qu'il

¹⁾ On peut observer l'instabilité motrice jusqu'à seize et même dix-sept ans.

²⁾ Nous renvoyons aux conclusions de M. PIAGET Jean dans *Le Langage et la Pensée chez l'Enfant* sur l'égoïsme p 29 et celles du *Jugement et du Raisonnement chez l'Enfant*, p. 258 à 335.

devrait avoir disparu beaucoup plus tôt. Cet état se manifeste en outre par un état complémentaire qui consiste à changer de jeux et d'occupation; cela dénote constamment chez lui en effet l'absence d'esprit de suite et un défaut foncier d'organisation dans son activité. Le caractère inquiet de son action est également un symptôme très fréquent et très important. L'agitation et la turbulence, l'impulsivité accompagnée d'un sentiment de malaise, sont autant de symptômes caractéristiques de l'instable, symptômes caractérisant son mal surtout s'il a dépassé dix ans.

Le goût de la destruction est aussi un symptôme d'instabilité résultant de manies ou de turbulence incoercible. Ces goûts ont tous les caractères de l'impulsivité pure chez la plupart des instables, c'est-à-dire qu'ils sont intérieurs à l'enfant. La tendance à l'expression affective, quoique basée sur la sociabilité, peut co-exister avec le sentiment de malaise décrit plus haut, à savoir l'agitation et l'insociabilité. Ce besoin de contacts affectifs paraît s'atténuer un peu plus tôt que la turbulence, en même temps que ceux-ci accentuent, au delà de l'âge de neuf à dix ans, les différenciations individuelles du caractère; cependant, impulsivité et affectivité coexistent à l'âge pubère, prouvant par là que l'ambivalence affective peut se manifester jusqu'à l'âge de douze à treize ans.

L'impulsivité joue un très grand rôle dans les troubles du caractère. Chez le psycho-moteur pur, l'impulsivité persiste à l'âge scolaire et professionnel, pareille à celle du jeune enfant d'âge préscolaire. Les impulsions de l'instable émotif se rapprochent dans leur ensemble de celles du psycho-moteur tout en étant plus atténuées. Cette même différence d'intensité entre les deux types d'instables caractérise tous leurs troubles d'autant mieux qu'ils sont plus jeunes.

L'instable animé de tendances perverses, est impulsif sans être émotif. Les impulsions dès le plus jeune âge ont presque toujours un caractère farouche et brutal.

L'esprit d'opposition est caractéristique des instables qui sont pleins de contradictions. On peut trouver en effet des im-

pulsions opposées voir même contradictoires, mais coexistant et tendant surtout à s'exprimer ou à se réaliser simultanément. Ces contradictions existent aussi mais sont à peine perceptibles chez l'enfant lorsqu'il passe par le stade dit «d'opposition», c'est-à-dire lorsqu'il y a un grand décalage entre le développement de l'intelligence et l'éveil de sa personnalité affective. Ces phases d'opposition ainsi que leurs effets disparaissent chez l'enfant normal avant son entrée en classe ; celui-ci apprend en quelque sorte à s'encadrer de mieux en mieux et de plus en plus facilement dans son entourage naturel. Si les phases d'opposition se prolongent au delà de l'âge normal, c'est en général un signe d'inadaptation et par conséquent un symptôme de troubles dans le comportement.

D'une façon générale, les phases d'opposition de même que celles d'impulsivité, sont beaucoup plus accentuées chez les enfants dont l'évolution affective n'est pas normale. L'opposition, par exemple, peut revêtir des formes bien différentes depuis la désobéissance jusqu'aux décharges plus ou moins agressives de colère, de rage, de brutalité et de vengeance, en passant par la révolte et la protestation pour ne pas parler de rébellion (ce sont alors des troubles proprement dits du caractère).

L'opposition se présente sous deux formes. Une première qui est à base de rivalité et une seconde où prédomine le despotisme qui est à proprement parler un trouble de caractère ; celui-ci nous semble consister dans un défaut d'autonomie vis-à-vis d'autrui, dans une sorte de confusion affective entre autrui et soi-même. Nous avons pu déceler chez un enfant de huit ans ¹⁾ une très grande opposition en même temps que des tendances agressives et impulsives marquées. D'après les renseignements que nous avons obtenus, il nous a semblé que l'opposition avait surtout pour origine un attachement excessif à la mère. Le caractère de cet enfant, encore instable par défaut d'attention et de concentration, manifestait les relations d'instabilité ainsi qu'une

¹⁾ Cf dans la partie pratique le cas de B., chapitre V.

opposition poussée jusqu'au négativisme. La conduite des instables est donc caractérisée par un refus de collaboration avec autrui et une indépendance quasi-totale.

Si l'opposition est active chez l'instable mental, elle prend d'une façon générale une forme passive chez le psycho-moteur. Cet esprit de refus passif persiste jusqu'à l'adolescence sous les formes que voici : bouderie, désobéissance, entêtement. L'entêtement est généralement passager ; il cesse dès que la personne plus ou moins proche, qui déclenche ses réactions ou même l'objet qui figure cette personne disparaissent du champ de la perception ; il réapparaît en même temps que surgit la cause qui l'a suscité.

Quand l'instabilité est doublée de débilité, l'entêtement tend vers l'obstination. Plusieurs auteurs l'ont observé et y font allusion dans leurs ouvrages¹⁾. Il ne faut surtout pas confondre entêtement et persévérance car au contraire de la persévérance, cette obstination est un symptôme de faiblesse du caractère. De plus ces réactions, dangereuses pour l'entourage, fréquentes chez les instables débiles,²⁾ trahissent tantôt le besoin de s'affirmer, tantôt l'inquiétude intérieure sinon les deux à la fois. Ce sont ces besoins et cette inquiétude qui les poussent à commettre des excès dont leur intelligence déficiente ne peut apprécier la gravité.

L'opposition passive est fréquente dans toutes les formes d'instabilité. Cependant, dès que les sujets qui en sont atteints ne peuvent plus se retrancher derrière leur attitude plus ou moins passive de refus, de désobéissance, d'entêtement ou de paresse, ils réagissent souvent à l'extrême opposé par des accès de colère ou d'autres manifestations d'une indiscipline qui s'affirme énergiquement.

Les accès de colère, on les rencontre le plus souvent et sous la forme la plus durable, chez les épileptoïdes,³⁾ ou

¹⁾ Pour plus de détails, nous renvoyons aux observations de ABRAMSON dans « *L'enfant et l'Adolescent instables* », chez Alcan

²⁾ Serrer une corde autour du cou d'un camarade, mettre le feu à une maison, écraser quelqu'un entre deux bancs par exemple.

³⁾ Nous distinguons toutefois entre épileptique et épileptoïde, ce dernier pouvant présenter des symptômes d'épilepsie sans être proprement un épileptique.

les trouve aussi chez les pervers quoique moins fréquemment. Chez les paranoïaques, quoique au même degré d'intensité, elles se déclenchent moins facilement que chez ceux-là. Les jeunes émotifs impressionnables, se mettent en colère dès que leur susceptibilité est froissée.

Avec la colère, l'opposition peut se manifester sous la forme soit d'une humeur batailleuse, soit d'actes de brutalité. Cette forme de l'opposition est particulièrement fréquente chez les pervers. L'humeur batailleuse qui disparaît normalement entre neuf et douze ans, persiste au delà de cet âge chez l'instable pur. Très souvent même, dans la majorité des cas, elle s'accroît et s'amplifie au delà de cet âge.

A l'opposition active provoquée du dehors, s'ajoute aussi une agressivité émanant du sujet lui-même. Le désir ou les actes de vengeance sont une manifestation de cet esprit d'agressivité doublé d'une révolte contre autrui. On la rencontre plus fréquemment chez le paranoïaque que chez l'instable pur.

Citons la jalousie dont nous avons parlé plus haut. Fréquente chez l'enfant normal ¹⁾, elle se retrouve chez tous les instables mais s'y manifeste de façon différente. Elle a pour conséquences principales l'opposition et le négativisme de l'enfant vis-à-vis de son entourage, et une susceptibilité extrême si l'enfant est sujet à un complexe d'infériorité. Toutes choses égales, la jalousie soutient des rapports étroits avec l'envie et le besoin de jouissance immédiate comme avec la tendance à l'appropriation.

Après cet examen de la jalousie et de l'envie chez l'instable, revenons à l'examen de l'activité proprement dite. Celle-ci se manifeste sous des formes différentes, formes qui se succèdent dans un certain ordre. Normalement l'agitation de dominante qu'elle était jusqu'à six mois environ, devient, après cette date, impulsivité ; or l'activité de l'enfant qui à cet âge est un peu plus cohérente, tend à discipliner l'impulsivité. Vers douze mois environ, s'ébauche une réaction centripète plus ou moins consciente qui se

¹⁾ Voir supra p. 53.

manifeste sous la forme de l'émotivité. Plus tard, vers trois ans, succède un âge d'opposition corrélatif de la crise de la personnalité dont nous avons fréquemment parlé; naissent enfin l'émotion évoluée et les intérêts objectifs et artificiels.

La vie de l'enfant, plus particulièrement sa vie préscolaire, peut être entravée par un certain nombre de maladies infantiles. Nous ne les traiterons pas ici, car, elles sortent du cadre de notre sujet. Cependant des examens statistiques et des observations prolongés d'enfants ont prouvé que les troubles morbides résultent tantôt de l'impulsivité, tantôt de l'excitabilité. Si l'on se souvient que l'enfant à cet âge, même normal est fragile nerveusement parlant, on comprend aisément, que les incidents banals, comme les maladies d'enfants, entraînent des répercussions durables. Lorsque l'excitabilité devient excessive, elle rend difficile le travail en commun, car celui-ci exige en plus d'un niveau intellectuel moyen, beaucoup de discipline; or ces conditions font défaut chez beaucoup d'entre eux, particulièrement chez les enfants turbulents et chez les instables moteurs. Cette difficulté d'adaptation à la vie scolaire, comme à la vie pré-scolaire, se retrouve au niveau d'adaptation propre à la vie sociale et professionnelle; seulement dans ces derniers cas, le divorce est plus grand.

En conclusion, disons que les troubles saillants du caractère sont des troubles de l'activité: c'est tantôt l'absence d'idée directrice dans la conduite, ce sont tantôt les intérêts limités à l'activité ludique; c'est tantôt un égocentrisme entraînant l'incompréhension totale d'autrui, ce sont tantôt des exigences et une susceptibilité extrêmes. Ajoutons-y encore d'autres caractères: impossibilité de fixer l'attention, soit pour écouter, soit pour répondre, soit pour comprendre; incapacité de maîtriser les réactions, exagération morbide des sentiments, etc. Tout cela favorise l'éclosion des troubles que décrit le Dr P. BONCOUR ¹⁾.

M. WALLON a étudié de très près la turbulence de l'en-

¹⁾ Nous renvoyons au livre du Dr BONCOUR : *Les anomalies mentales chez les écoliers*.

fant ¹⁾. Celle-ci dépendrait selon lui de deux facteurs : d'une part un défaut de maturité par rapport à l'évolution normale de l'enfant ; d'autre part un déséquilibre provenant d'une déficience d'aptitude, d'organisation, d'orientation, d'initiative mentales ²⁾. Les troubles du caractère selon leur genèse peuvent être répartis en trois classes, correspondant, selon leurs degrés, aux trois phases génétiques suivantes :

Rappelons tout d'abord l'instabilité qui est considérée comme le premier degré et le premier trouble du caractère, instabilité à laquelle nous avons consacré plusieurs pages. Elle se situe avec l'émotivité parmi les troubles indifférenciés. Viennent ensuite les deux autres degrés à savoir les troubles différenciés et les troubles tardivement fixés.

Le caractère peut aussi être troublé par une fatigue ou par un épuisement, en particulier quand cette fatigue ou cet épuisement sont d'ordre intellectuel. On appelle fatigue ou épuisement la diminution et les dommages que subit une fonction physique ou psychique par suite de son propre exercice. Ce problème se ramène à celui du rapport entre les facteurs physiologiques et les facteurs psychologiques. MEUMANN ³⁾ a

¹⁾ *L'Enfant turbulent* : I^{re} partie.

²⁾ M. WALLON rattache les anomalies et les retards aux anomalies du fonctionnement cérébral. Quatre symptômes psychomoteurs les distinguent :

1. A la base du cerveau se trouve le symptôme d'asynergie motrice et mentale qui engendre la mentalité et l'activité asynergiques ; l'activité s'alimente essentiellement à des sources tantôt sensorielles, tantôt mentales ; c'est le signe de la turbulence proprement dite qui est le point final du déséquilibre psychomoteur, de l'automatisme et du subjectivisme.
2. Au sommet du cerveau, le déséquilibre se produit par le syndrome d'insuffisance frontale. Chez l'adulte qui a atteint la maturité psychomotrice, ce déséquilibre produit le phénomène d'incontinence, d'incoercition qui conditionnerait la fuite des idées.

Entre ces deux pôles se situent les deux autres degrés. Nous voudrions rappeler que M. WALLON dans son étude sur « *Les Origines du Caractère chez l'Enfant* » fonde le caractère sur les émotions et et celles-ci sur les sensations proprioceptives de SHERRINGTON (voir chap. I, page 11).

³⁾ MEUMANN cité par M. DE LA HARPE (Cours de psychologie de l'Enfant 1944, Neuchâtel)

prétendu qu'il y avait entre eux un parallélisme complet. CLAPARÈDE nous dit que le parallélisme est partiel et limité. Il insiste particulièrement sur les limites du « budget énergétique »¹⁾; par conséquent, un des facteurs progresse aux dépens de l'autre qui reste inhibé, notamment lors des périodes de crise. Les effets de la fatigue ont été mesurés pour les différentes sortes de travail. On a constaté qu'elles dépendaient plus spécialement du sexe et du raccourcissement du sommeil²⁾. Les conséquences directes en sont la diminution du travail, la « distractibilité » plus grande et la tendance aux associations incohérentes. La résistance à la fatigue diminue souvent d'une façon extraordinaire; d'un autre côté, la fatigue provoque des manifestations extérieures très diverses; chez certains sujets, des pleurs, de l'excitation et de la mauvaise humeur; il s'y ajoute bien souvent des phénomènes d'angoisse ou un désir de domination.

Mais revenons aux troubles résultant de la désorganisation des dispositions principales³⁾ et plus particulièrement aux troubles de l'humeur.

Nous savons d'une façon générale que l'humeur est liée à la sécrétion des glandes endocrines. Quoique l'influence des glandes endocrines sur le caractère soit encore difficile à établir, on peut affirmer cependant qu'elle est immense. Il semble néanmoins que l'équilibre du caractère dépende du métabolisme d'une part et de l'équilibration des systèmes nerveux et psychiques d'autre part. En admettant cette thèse, nous pouvons dire que les corrélations entre l'activité psychique et l'activité physiologique ou motrice d'une façon générale sont étroites, surtout lorsqu'il s'agit du dynamisme. Une

¹⁾ CLAPARÈDE: nous renvoyons à sa *Psychologie de l'enfant*. Le Dr A. BINET avait observé les mêmes faits et même énoncé sa fameuse loi des paliers et des arrêts de croissance.

²⁾ De toutes récentes études en Allemagne ont prouvé que la période de sommeil avait une influence considérable sur la récupération des forces. L'expérimentateur, a remarqué que les heures de sommeil entre 19 et 24 heures étaient les plus rémunératrices. Bien avant lui, on avait remarqué que les heures de sommeil d'avant minuit assuraient un repos, quasi-complet.

³⁾ Voir chap. IV, tableau p. 104.

anomalie de l'activité peut donc être la conséquence d'un trouble constitutionnel. Cela nous amène à parler de certains troubles et de certaines angoisses ou anxiétés qui sont bien souvent profondément ancrées dans le psychisme.

Les troubles qui ont pour base l'activité, dépendent du potentiel énergétique en réserve, lequel se dépense sous une forme ou sous une autre. L'état habituel de l'activité influe sur l'ensemble des réactions émotives tant dans le domaine physique que psychique. Nous distinguerons donc d'emblée deux espèces de troubles, lesquelles peuvent être représentées par des états qui diffèrent par leurs niveaux ; d'un côté les troubles dûs à l'«hypertension» énergétique et d'un autre côté ceux dûs à l'«hypotension». Ces deux formes de même origine sont différentes dans leurs manifestations ; elles provoquent l'une de l'excitation, l'autre de la dépression. Chez le déprimé la mélancolie est de règle. Chez l'excité, au contraire, l'activité est toute de joie et de violence. Dans les conditions normales, bien entendu, la réaction ne dépend pas de l'intensité de l'excitation mais bien des réserves énergétiques à disposition.

L'angoisse et l'anxiété enfantines ont été suffisamment étudiées pour que nous nous dispensions d'en reparler longuement¹⁾. Contentons-nous d'en signaler une forme particulière, c'est-à-dire celle de l'angoisse et de l'anxiété liées au potentiel énergétique.

FREUD en nous parlant de l'angoisse et de sa genèse, nous dit que le facteur somatique est important, mais que le facteur psychologique n'est pas à négliger. Pour lui, l'angoisse est le signal avertisseur du danger. Elle émane essentiellement du «moi», de nos tendances. «L'auto-observation signale au moi les réactions de plaisir et de déplaisir afin que le moi qui est essentiellement conservateur, soit à même de mobiliser les forces nécessaires au rétablissement de son calme »²⁾. FREUD considère donc essen-

¹⁾ Nous renvoyons au travail de M^{me} LOOSLI-USTÈRI : *De l'Anxiété Enfantine*. Etude psychologique et pédagogique, chez Huber, Berne. On y retrouvera une bibliographie abondante.

²⁾ Cf. M^{me} LOOSLI-USTÈRI : *De l'Anxiété Enfantine*, p. 29.

tiellement l'angoisse comme le signe avertisseur du danger.

Suivant une autre conception, JANET attribue fort peu d'importance aux sensations corporelles. Il définit l'angoisse comme « l'expression consciente accompagnée d'une croyance plus ou moins objectivée, de la réaction d'insuccès perpétuel » ¹⁾. L'angoisse est donc caractérisée à ses yeux par « l'indécision de l'action conditionnée par la conduite de l'échec qui fait que le sujet, tout en protestant de son désir d'arriver au but, sombre dans l'insuccès » ²⁾. L'anxiété c'est l'angoisse répétée et étendue à toute la vie psychique.

Tout en nous ralliant au point de vue de JANET, nous voudrions dire que l'anxiété ou l'angoisse peuvent avoir aussi comme origine une opposition entre deux énergies de sens contraires et sensiblement de même force ; il en résulterait un état d'indécision qui créerait l'angoisse. Envisagée sous cet angle, l'angoisse aussi bien que l'anxiété sont des fonctions du budget énergétique et leurs causes procèdent de l'activité.

Signalons enfin une forme qui très souvent devient anxiété au sens de JANET : c'est l'angoisse doublée du sentiment d'infériorité. Dans ce cas particulier, la définition de JANET correspond, point par point, aux différentes manifestations fournies par les observations.

Après l'activité et l'émotivité, parlons de l'avidité qui est la troisième disposition fondamentale du caractère ³⁾.

L'avidité est une disposition qui consiste dans l'affirmation du « moi » ; elle est donc inhérente à toute personne et y revêt tout ce qu'il y a de plus bas et de plus secret dans l'espèce humaine : l'avidité reflète la plus grande partie de la nature animale que chacun de nous porte enfouie dans les profondeurs de son être. L'avidité se manifeste intérieurement aussi bien qu'extérieurement. Dans ce dernier

¹⁾ P. JANET : *De l'Angoisse à l'Extase*, tome II, p. 307 et suiv.

²⁾ Rapporté par M^{me} LOOSLI-USTERI dans *L'Anxiété Infantile*, p. 31 et 32. Chez Huber, Berne.

³⁾ Voir chapitre IV, p. 104.

cas, elle représente une tendance, en chacun de nous à rechercher, à augmenter et à accroître le nécessaire, le superflu, l'utile et l'agréable,

En traitant de l'avidité nous ne nous attacherons pas à ses manifestations extérieures et matérielles ; nous ne nous occuperons que de ses rapports avec le psychisme et par conséquent de la manifestation de ses rapports dans la mesure où ils déterminent des troubles du caractère.

L'avidité représente une étape nécessaire dans l'évolution psychique de l'être. Dans la mesure où elle est affirmation du « moi », elle prend un caractère impérieux chaque fois que le « moi » tend à s'affirmer. Chez le jeune enfant, elle se manifeste par l'élaboration des instincts de propriété et enfin d'acquisition. Constatons donc que l'avidité est centrée sur les intérêts personnels, donc sur les désirs et les tendances.

Dans la lutte qui oppose le « moi » au « non-moi », c'est l'avidité qui entre en jeu. Cette lutte est d'autant plus intense que le « moi » n'a pas été encore affaibli par la contrainte extérieure d'une part et que la valeur reconnue au moi est plus élevée d'autre part¹⁾.

L'avidité, en tant que facteur inné du psychisme, se rencontre chez l'enfant dès son plus jeune âge. Pour la même raison, on peut affirmer, sans grande chance d'erreur, que les enfants qui, dès leur plus jeune âge, présentent des symptômes d'avidité, comme l'accaparement de choses inutiles ou la fixation égoïste de l'amour maternel par exemple, seront plus tard de grands avides dont le sentiment de propriété s'étendra aux personnes et aux choses les moins directement accessibles. Passons maintenant aux déviations de l'avidité.

En premier lieu vient la jalousie qui constitue une partie du caractère de l'enfant. La jalousie est aussi une déformation de l'instinct de propriété. Elle est la revendication d'un droit d'amour ou de propriété exclusif qui

¹⁾ Nous voudrions faire remarquer que la susceptibilité qui est un trouble du caractère lorsqu'elle est exagérée, dépend d'une forte avidité.

entraîne de la tyrannie envers l'objet aimé ou possédé et la haine qui pourrait porter ombrage à cette possession¹⁾.

Une seconde déviation très fréquente de l'avidité est l'orgueil. Nous ne nous étendrons pas sur ce point traité par de nombreux auteurs²⁾. Bornons-nous à dire qu'on le rencontre souvent chez l'enfant sous des formes aussi diverses que l'indifférence, l'air hautain, la bouderie et surtout l'emploi abusif des mots « je » et « moi »³⁾. Lorsqu'elle prend des formes excessives, elle se manifeste dans l'esprit d'opposition et dans celui de contradiction.

L'esprit d'opposition se différencie énormément : il peut aller du simple négativisme jusqu'au refus motivé. Très souvent même, son intensité s'alimente à une émotivité très forte. L'individu peut être atteint dans ce cas d'une stupeur mêlée à de la confusion mentale, à des formes paranoïaques ou même à un état démentiel⁴⁾.

La sociabilité se manifeste par un certain nombre d'actes plus ou moins isolés. Elle a des répercussions étendues sur l'ensemble de nos actes, mais nous ne croyons pas que l'on puisse parler de troubles du caractère dûs à la sociabilité avant l'âge de trois ans. Alors que les premiers facteurs de ces troubles : activité, émotivité, et avidité sont déjà actifs chez l'enfant, il faudra attendre l'âge de trois ans pour voir apparaître les premiers troubles d'origine sociale. Même à cet âge, nous ne croyons pas qu'on puisse les diagnostiquer. La première sociabilité qui est encore postérieure au « je », fait son apparition après l'initiation affective de l'enfant à son entourage ; plus particulièrement après que le contact se soit établi entre le sujet et un milieu plus étendu que son entourage immédiat, soit à partir du moment où l'enfant entre

¹⁾ Dr H.-M. FAY : *L'intelligence et le caractère*, p. 221.

²⁾ Nous renvoyons à : chap. I, pp. 16—18 et chap. II, pp. 44 et 50—55.

³⁾ L'hypochondrie correspondrait dans ces conditions à une exagération de l'avidité.

⁴⁾ Ces derniers cas peuvent prêter à confusion quand ils sont légers. Nous distinguerons des autres cas similaires celui de l'enfant qui fait une résistance passive ayant pour cause l'accablement ou la honte.

en classe. A ce changement dans le milieu, il faudrait ajouter ceux qui proviennent de la socialisation de sa pensée logique et du recul sérieux de son égocentrisme initial.

Lorsque la sociabilité est très développée, elle modifie l'expression de tous ses actes. Les mensonges, la dissimulation, la vanité, manifestent une exagération ou une insuffisance de sociabilité.

Une des formes des plus courantes et des plus nocives de déficience sociale est la mythomanie. Elle tient généralement à un excès d'imagination. Si la fabulation est désintéressée elle peut être une qualité de l'intelligence; mais lorsqu'elle est intéressée, elle désigne un défaut du caractère.

Le désir de plaire qui est à l'origine de la mythomanie, s'affaiblit progressivement et tend même à disparaître au profit de l'habitude du mensonge. On trouve aussi à l'origine de la mythomanie la conscience d'une faiblesse tantôt psychique, tantôt physique; dans le premier de ces cas, l'enfant se refuse par faiblesse à dévoiler ses sentiments, ses opinions ou ses actes.

Enfin, certains petits défauts du caractère sont dûs à de l'hyper-sociabilité. C'est toujours le désir de plaire qui en est la cause et l'origine; il se traduit alors par la coquetterie le maniérisme, l'insincérité...

Les troubles du caractère que sont l'hystérie et le pithiisme, procèdent eux aussi d'une déficience dans la sociabilité. L'hystérie relève directement de la constitution mythomaniacale.

Nous ne tenterons pas de décrire ici les crises des hystériques. Bornons-nous simplement à dire qu'en retranchant de l'ancienne hystérie d'Hippocrate la simulation volontaire, le pithiatisme et les autres manifestations morbides, il ne reste plus que quelques manifestations qui ne présentent aucun caractère organique. L'hystérie ne dépend donc que de la volonté: est hystérique celui qui veut l'être. Grâce à cette élimination des facteurs apparents, les rapports de l'hystérie avec la constitution mythomaniacale sont mis en pleine lumière. Elle apparaît donc comme une forme de

mensonge, comme une simulation morbide à la fois consciente et spontanée, irrésistible et impulsive ¹⁾).

Le pithiatisme d'autre part est un ensemble de phénomènes pathologiques issus de la suggestion et curables par persuasion. Il suppose toujours un état morbide antérieur, rendant le sujet réceptif à la suggestion.

Comme cinquième disposition fondamentale du caractère enfin, nous avons nommé l'éthisme ²⁾). L'éthisme n'est pas la moralité; il nous semble qu'il puise sa source dans certaines sphères profondes de la personne et qu'il entretienne des rapports étroits avec la sociabilité.

Parmi les anormaux par déficience de l'éthisme, les plus intéressants sont les pervers, chez lesquels les intérêts l'emportent sur l'éthisme. L'enseignement moral, l'éducation, n'ont aucune prise sur leur âme; ils demeurent sans influence aucune. Le pervers constitutionnel exclut de sa conduite tout ce qui est conforme aux règles sociales ou morales: les habitudes anti-sociales sont de règle chez lui; les pervers, à l'encontre des bons-hyper-émotifs, sont incapables d'adaptation sociale; c'est même le caractère fondamental de leur psychose. Cette incapacité d'adaptation résulte soit du développement d'une seule perversion, soit de la combinaison de plusieurs d'entre elles. Nous devons donc admettre trois catégories principales de perversions selon qu'elles portent sur un des trois stades instinctifs que voici :

1. *Pour les instincts digestifs :*

- a) Phase labiale: parasitisme.
- b) Phase dentaire: sadisme d'agression.
- c) Phase intestinale: sadisme de tyrannie et de destruction.

2. *Pour les instincts sociaux :*

- a) Actifs: Exhibitionnisme, orgueil, vanité.
- b) Intermédiaire: Malhonnêteté.
- c) Passifs: Masochisme social ou servilité.

¹⁾ Pour plus de détails, nous renvoyons à la thèse du Dr TRUBERT: *Contribution à l'étude de l'hystérie et de la mythomanie*, Paris, A. Legrand.

²⁾ Cf. chapitre IV, p. 104.

3. *Pour les instincts sexuels :*

- a) Primaires : nature passionnée mais constante.
- b) Moyens : romanesques.
- c) Secondaires : Masochisme sexuel ou auto-punition.

Ce qui caractérise le pervers, c'est l'opposition systématique à l'égard de tout ce que comporte la morale sociale; le pervers s'irrite de toutes les entraves que la société ou la morale apportent à ses tendances: il est haineux, rancunier, cruel, vindicatif.

Enfin les perversions acquises que l'on doit distinguer des perversions constitutionnelles, sont dues généralement à des cas d'encéphalite et ne se rapportent qu'à un groupe d'instincts limités. Elles peuvent tenir à une anomalie de l'activité et disparaissent aussitôt que cette activité redevient normale.

Si on limite les troubles du caractère à un examen strictement pratique, et quand bien même le comportement de l'enfant demeurera un mystère impénétrable, on s'apercevra que les troubles peuvent être guéris par les méthodes caractérologiques. Le point essentiel de ces méthodes consiste dans la « compréhension » du jeune être. Il faut le comprendre, saisir son caractère dans sa totalité; ne pas se laisser hypnotiser par les symptômes apparents de telle maladie particulière ou de toute autre, du vol ou de la fugue par exemple. C'est tout le caractère qui est dévié dans ses structures fondamentales. Le vol ou la fugue par exemple ne sont qu'une expression particulière, parmi tant d'autres, de cette déviation dont les causes peuvent être fort nombreuses; bien souvent elles tiennent à des influences nocives qui ont vicié les bases et les assises du caractère.

Nous avons signalé au début de ce chapitre que, dans certains cas, alors que les tares, les déficiences et les maladies organiques ne pouvaient être invoquées, on attribuait le retard et l'inadaptation scolaires à des troubles du caractère. Généralement, ce retard et cet inadaptation scolaires ont pour causes profondes un sentiment de défiance à l'égard de soi-même ou même un profond découragement: ces deux mani-

festations peuvent provenir de l'anxiété lorsqu'il s'agit de cas morbides. Le découragement et le sentiment de défiance à l'égard de soi qui peuvent bien entendu prendre des formes opposées comme l'indiscipline, l'opposition, et l'entêtement, ne sont pas les seules manifestations du caractère anormal.

Toutes ces manifestations relèvent plus ou moins directement du sentiment d'infériorité sur lequel nous ne nous attardons pas longuement. Nous allons montrer par quel mécanisme profond le sentiment d'infériorité tire ses origines de la tendance fondamentale à la conservation du « moi ». CLAPARÈDE après l'avoir constaté chez les animaux, la souligne plus fortement chez l'homme et plus spécialement encore chez l'enfant ¹⁾.

L'enfant manifeste, comme l'a déclaré cet auteur, une « tendance dominatrice de croissance » qui conditionne de façon indispensable toutes les expériences qu'il fera en vue de l'édification de son être. C'est grâce à cette tendance bien caractéristique qu'il désire connaître, qu'il questionne, qu'il touche à tout, qu'il élargit le cercle de ses intérêts et marche à la conquête du monde. Mais d'un autre côté, voyant les obstacles se dresser rapidement devant les réalisations de sa tendance dominatrice, l'expansion de son « moi » se trouve contrariée aussi bien par les réalités extérieures que par les grandes personnes qui l'entourent. C'est alors qu'il prend conscience de sa faiblesse. A sa faiblesse et à sa petitesse, il faut ajouter encore la pauvreté de ses connaissances : c'est de ces trois tendances réunies que naît le « sentiment d'infériorité ». Ce dernier, quoique salulaire dans la mesure où il demeure modéré, stimule l'enfant et le pousse à sortir du stade de faiblesse et d'impuissance où il se trouve, mais doit à la longue disparaître sans laisser de traces. Malheureusement, il peut se fixer et s'étendre sous l'influence de certaines circonstances. Il

¹⁾ Cf. *Premier numéro des cahiers de Pédagogie expérimentale et de psychologie de l'enfant* ; CLAPARÈDE : *Le sentiment d'infériorité chez l'enfant*. Institut des Sciences de l'Education, Genève.

produit alors les névroses de l'enfance, les troubles du caractère, les retards et les inadaptations scolaires ¹⁾).

Il est un autre symptôme du sentiment d'infériorité : c'est la susceptibilité. Lorsque celle-ci se double d'irritation, on peut être certain qu'il existe à la base de cette réaction un sentiment d'infériorité. Ce dernier à peine mis en jeu, la réaction de susceptibilité déclanche aussitôt ses défenses protectrices. Il y a ainsi toute une zone sensible, hyper-sensible même qui défend les approches du complexe. Cependant la susceptibilité est plus difficile à déceler chez les enfants retardés et plus particulièrement chez les apathiques et les pseudo-paresseux. Ceux-ci paraissent presque toujours insensibles, sans réaction d'amour-propre et d'intérêt.

Quand le sentiment d'infériorité a été fortement réprimé, il peut disparaître pour un certain temps, quitte à réparaître sous la même forme ou sous des formes différentes ; quand au contraire l'enfant le surmonte, c'est qu'un phénomène de compensation s'est produit de la façon que nous allons décrire.

Les conséquences du sentiment d'infériorité, du manque de confiance, du découragement, etc... sont les réactions de l'enfant à ce sentiment qui le gêne plus ou moins obscurément et lui occasionne même une souffrance plus ou moins consciente. En effet ces réactions peuvent aller de la résignation apathique et de la timidité malade jusqu'à la révolte, la névrose et même le crime, car elles dépendent de la nature et de l'âme de l'enfant. De cette façon, l'enfant parvient à développer dans certains cas des aptitudes qui, lorsqu'il les possède, font réellement et objectivement équilibre aux déficiences. Il ne faudrait pas croire toutefois que les troubles du caractère, dûs à un sentiment d'infériorité, résultent exclusivement des mécanismes de compen-

¹⁾ A nos yeux, on ne devrait parler de « sentiment d'infériorité » comme tel, qu'à propos de troubles graves du caractère et de la personnalité ; car il convient de distinguer entre le sentiment de faiblesse et de dépendance inhérent à tout enfant qu'on désigne de façon trop extensive par le terme de « sentiment d'infériorité », et le « sentiment d'infériorité » proprement dit qui implique des composantes morbides.

sation; bien souvent en effet, certains troubles du caractère ont pour origine des déviations provenant de puissances vitales clandestines, précocément détruites, ou de la contrainte exercée par des circonstances externes faisant obstacle à leur développement.

Les adlériens ont affirmé que le « manque de courage » se sur-compense dans certaines attitudes négatives et partant anti-sociales, comme la révolte et la désobéissance; de tels comportements résulteraient, par suite des métamorphoses névrotiques, de l'inhibition du courage et du sentiment de valeur ¹⁾: nous ne pouvons souscrire à pareille généralisation. En effet, d'une part, « l'enfant peut être acculé à une attitude de révolte parce qu'il lui manque le courage de vivre et, d'autre part, parce que la révolte enfantine peut provenir aussi d'une toute autre évolution, lorsque la vie instinctive ne se trouve endiguée par aucune discipline et qu'alors l'égoïsme prédomine sur la sociabilité » ²⁾.

Nous voudrions rapporter enfin quelques cas de déficience intellectuelle en fonction du sentiment d'infériorité, cas traités par M. A. BOUTINAUD. Avant ceux-ci, voici le cas intéressant, celui d'un garçon de cinq ans, orphelin, confié dès la naissance à une pouponnière ³⁾:

« Il était un véritable marbre vivant. Tout réceptif, intensément observateur, il remarquait, écoutait, se conduisait à l'exemple de ses sept frères et sœurs mais ne s'exprimait d'aucune manière. Bien mieux, gestes, cris, sourires, rires, pleurs mêmes lui étaient inconnus. C'était en impassible, en totalement silencieux et inexpressif qu'il se mouvait au milieu des siens, à la vie desquels il prenait une part normale. Il était là, le masque atone, allant, venant, stagnant, attendant..., n'accomplissant que quelques actes simples

¹⁾ BOUTINAUD A. : *Votre enfant doit réussir*. Le dépannage des retards et inadaptations scolaires par la méthode caractérologique, p. 153.

²⁾ BOUTINAUD A. : *Idem*, p. 153.

³⁾ *Leçons de Psychologie de l'Enfant*: Chap. II. Les moyens d'expression de la pensée enfantine, p. 25 à 38. Presses universitaires de France 1943, Paris.

de la vie courante... La clé du langage une fois saisie, gestes expressifs et émissions vocales rudimentaires demanderesses ne furent que jeux amusants et passionnants, auxquels l'enfant se donna entièrement avec une sorte de hâte, de désir de posséder rapidement un système commode grâce auquel s'obtient tout de suite et tout ce qui est convoitise ou besoin à satisfaire. Du bambin silencieux, sortit en quelques mois un être communicatif, enjoué, gai, rieur, drôlement gesticulateur ».

Revenons aux cas cités par BUTINAUD¹⁾. Le premier est celui d'une fillette de quatorze ans à laquelle on a appliqué pour la première fois une méthode caractérologique de rééducation. Elle se présente avec tous les signes de pseudo-stupidité : mutisme, entêtement, regard absent, traits infantiles. Serait-ce que l'intelligence fasse défaut ou bien son caractère la bloque-t-elle et la paralyse-t-elle ? L'enfant qui donnait des signes d'intelligence, présentait par contre des troubles de caractère consécutifs à une longue maladie, troubles auxquels on pouvait attribuer ce défaut d'intelligence. Une timidité extrême et une profonde défiance à l'égard de soi-même semblaient caractériser cette grande fille et la priver de ses moyens. En rétablissant chez elle la confiance, on devait pouvoir arriver à remettre son intelligence en marche : on y arriva effectivement ; il en résulta une immédiate reprise du travail intellectuel. C'était une émotive ; de là l'inhibition de son intelligence. La personnalité de l'enfant étant redressée — alors qu'auparavant le sentiment d'infériorité bloquait et paralysait toutes ses facultés — les fonctions intellectuelles furent remises en marche et le dynamisme intellectuel fonctionna normalement après ce dépannage.

Un autre cas qui présente beaucoup de ressemblances avec le précédent, est celui d'une fillette de douze ans chez qui les retards scolaires allaient de pair avec un caractère profondément atteint. La petite fille était hargneuse, agressive

¹⁾ Cas cités par BOUTINAUD dans *Votre enfant doit réussir* : Le dépannage des retards et inadaptations scolaires par la méthode caractérologique, p. 205 à 207.

même, les traits figés, l'attitude sournoise avec un entêtement frappant. M. BOUTINAUD nous dit avoir vite constaté qu'il s'agissait d'une pseudo-stupidité causée par une profonde défiance à l'égard de soi, certainement encouragée par un bégaiement provenant d'une défectuosité dentaire. A ce découragement n'était pas non plus étranger le fait qu'elle avait une sœur aînée très intelligente, très brillante dans ses études, et que cette dernière lui était toujours donnée en exemple.

Un autre cas de pseudo-stupidité que nous ne rapporterons pas en détail est celui d'un garçon de dix ans, cadet d'une famille de cinq enfants. L'enfant présentait l'apparence d'une stupidité doublée de bestialité. Celui-ci s'enfermant dans un mutisme obstiné, il est difficile de dire s'il s'agissait d'une vraie ou d'une fausse stupidité. Découragé et de tempérament lymphatique, indifférent et atone, on a pu découvrir en lui une âme trop sensible qui se froissait pour un rien. Une fois traité, sa physionomie, son attitude et son comportement changèrent.

Le sentiment d'infériorité et ses satellites ne sont pas les seuls à «troubler» le caractère. Si nous nous attachions maintenant à étudier les troubles du caractère d'un autre point de vue que celui de la pure théorie, nous remarquerions qu'il existe des troubles qui résultent de certaines maladies physiques aussi bien que psychiques. Nous allons, dans ce qui suit, passer ces troubles en revue, tout en essayant de les rattacher et de les expliquer par la psychologie génétique.

La peur semble être innée à l'homme ; elle fait son apparition dès les premières semaines de la vie. Ses causes sont diverses ; elles peuvent être extérieures. La peur, pendant la petite enfance, relève de l'appareil sensori-moteur. Ce sont d'abord les organes des sens qui captent tout ce qui peut la déclancher : lumière, bruit violent, explosion, brûlure, morsure. Une autre série de causes relève de l'environnement. Ces causes, pour être efficaces, supposent déjà un psychisme évolué et plus particulièrement encore une capacité

de représentation. Il n'est pas question, dans pareils cas, d'un rôle joué par l'inconscient ou le subconscient, car seul le conscient est capable de produire cette peur. Il ne faut à aucun prix effrayer l'enfant, soit par jeu, soit par défaut de retenue ; les histoires de bandits ou les simulations de fantômes dans l'obscurité sont néfastes. A ces causes qui relèvent de l'entourage, il faudrait ajouter les craintes et les angoisses qui peuvent saisir l'enfant lors des disputes familiales.

Aux causes fortuites ou morales il faut ajouter d'autres facteurs qui peuvent donner naissance à la peur. Nous voulons parler de la constitution émotive. Elle réunit toutes les conditions de la peur. L'hérédité est la base de cette constitution avec ascendance nerveuse et psycho-pathique ; cette ascendance est liée à des maladies héréditaires de cette nature.

L'émotivité morbide ¹⁾ se manifeste par un déséquilibre des réactions vaso-motrices, des alternatives de rougeur et pâleur, des poussées sudorales, des crises de larmes, de tremblement, des troubles de la parole, des claquements de dents, une agitation musculaire... etc. ²⁾ A cela il faudrait ajouter que la débilité physique aussi bien que la faiblesse générale peuvent être des facteurs d'hyper-émotivité. Enfin, comme la constitution émotive est fort accessible à la peur et peut redoubler son intensité, ces diverses formes de peur peuvent aussi, à leur tour déterminer une constitution émotive. L'influence du milieu et donc décisive et primordiale dans certains cas au même titre que celle de l'hérédité dans d'autres.

Envisageons maintenant la peur dans ses manifestations. A part les tremblements, le sursaut, le bégaiement, la transpiration, qui en sont les manifestations communes, il y en a d'autres, occasionnées par des peurs profondes ou violentes, des peurs qui ébranlent aussi bien le conscient

¹⁾ DUPRÉ l'appelle ainsi : cf. *Bulletin de la société neurologique et psychiatrique*, décembre 1909.

²⁾ HEUYER : *Des troubles du caractère chez l'enfant*, journal de médecine et chirurgie, février 1929.

que l'inconscient. Les manifestations principales de ces peurs sont la confusion mentale, la fuite des idées, les fugues.

La confusion mentale, (désorientations, désordres des idées, obnubilation du jugement et du raisonnement), résulte particulièrement des émotions morales vives. Quand l'inconscience est moins grande, la terreur se trouve généralement à la base de l'émotivité. A part l'anxiété qui en résulte, la fuite et la fugue en sont les conséquences directes.

Quant à l'épilepsie, le docteur ROBIN nous dit : « que l'influence de la peur n'est pas niable, mais elle n'a été que provocatrice. Une enquête minutieuse relèvera une hérédité nerveuse, l'alcoolisme ou la syphilis chez les ascendants, une maladie infectieuse pendant la grossesse de la mère¹⁾.

Le mensonge est un des travers que l'on observe le plus fréquemment chez les enfants atteints de troubles du caractère. Il y a deux espèces de mensonge : le mensonge fait dans le but de celer la vérité et le mensonge qui devient une fin en soi²⁾. Dans la première de ces formes, il constitue un fait psychologique que nous devons considérer comme une altération consciente et volontaire de la vérité. On a observé que le mensonge de cette catégorie était dû essentiellement à l'imitation. L'enfant, comme le faisait remarquer DECROLY³⁾, s'habitue à ne pas exprimer sa pensée, puis à la dissimuler. Le mensonge est alors dans ce cas une manifestation de l'instinct de défense. Dans le même article, DECROLY parlant des habitudes du mensonge, nous dit que l'habitude peut être envisagée sous trois aspects principaux :

1. L'habitude du besoin qui devient une obsession ;
2. L'habitude de l'acte sans impulsion qui devient un tic, lorsqu'il est irrésistible ;
3. L'habitude du besoin et de l'acte combinés qui donneront l'obsession doublée du tic.

¹⁾ Dr G. ROBIN : *L'Enfant sans défaut*, p. 51.

²⁾ Nous ne considérons pas comme mensonge le fait d'affirmer quelque chose de faux par ignorance.

³⁾ DECROLY : *Journal de Neurologie et de Psychiatrie*, N° 7 Juin 1926.

Bien souvent, l'enfant ment pour « rouler » ses parents. C'est une forme qui relève alors de l'associabilité et de l'éthisme quoiqu'elle commence toujours par prendre la forme du jeu. Une autre espèce de mensonge très fréquente aussi est celle du « mensonge pour faire plaisir ». Bien souvent, celle-ci s'accompagne de suggestion ; elle est toujours l'indice d'un caractère et d'une personnalité faibles.

Si l'on essayait maintenant de rechercher les causes du mensonge, on trouverait que l'amour propre, la vanité, le désir, sont ses mobiles principaux. M^{lle} DOBRÉ nous dit que la crainte en est la grande pourvoyeuse, suivie de loin par l'intérêt et l'étourderie ¹⁾.

De plus, le mensonge est bien souvent doublé d'opposition et de négativisme. L'enfant dans ce cas nie des faits évidents. Pour lui, l'entêtement, la négation des faits sont des moyens d'obtenir la victoire. Dans ces cas particuliers, le mensonge suppose à la fois le fait d'une personnalité qui essaye de s'imposer et une certaine faiblesse de caractère.

Il y a aussi des enfants qui ne mentent qu'à une seule personne ou à des personnes d'un groupe déterminé. Il faut chercher l'origine de cette sélection dans les complexes affectifs.

Toutes ces formes de mensonge se règlent généralement sur des raisons plus ou moins valables, mais conscientes, mensonge dont l'intensité est proportionnelle à ces raisons. D'une façon générale, les mensonges de l'enfant sont dûs à son entourage qui, en mentant lui aussi, donne de mauvais exemples à l'enfant. Mais on retrouve la situation inverse, c'est-à-dire que, l'entourage étant trop sévère, la crainte des punitions stimule l'enfant au mensonge.

Le mensonge, sous sa seconde forme, est à proprement parler une maladie. Nous ne croyons pas toutefois qu'il s'agisse d'une maladie constitutionnelle. Il s'agit plutôt d'une

¹⁾ DOBRÉ : *La conception du mensonge chez les écoliers* : Intermédiaire des éducateurs, avril 1924, Paris. M^{lle} DOBRE donne comme résultats statistiques de son enquête les chiffres suivants :

Crainte ...	72,9 %	Paresse.....	3,8 %	Altruisme	2,6 %
Intérêt	7,6 %	Goût de la fiction	3,5 %	Etourderie	5,7 %
Méchanceté	2,6 %	Autres tendances	1,3 %		

maladie acquise dont les origines remontent très haut et même jusqu'à la première enfance; il conviendra de déceler les raisons qui ont fait persister chez l'enfant les formes premières qui régnaient en maîtresses dans son psychisme. Donnons comme exemple la mythomanie. Il nous semblerait erroné de la considérer comme héréditaire. Notons toutefois que certains auteurs la considèrent comme innée. Par contre dans certains cas, la mythomanie résulte de certaines formes de perversité qui, elles, peuvent être innées. Si l'origine de la mythomanie nous semble remonter à des influences sociales qu'il nous paraît impossible de reléguer au second plan, la faiblesse physique ou psychique de l'enfant est de toute façon à l'origine de ce vice.

Au point de vue génétique, le mensonge découle de l'évolution de certains facteurs chez l'enfant. Celui-ci, dès son plus jeune âge, ne voit pas les choses et ne les sent pas de la même façon que nous. M. PIAGET a montré dans ses belles études que l'égoïsme diminuait de plus en plus au fur et à mesure que l'enfant avançait en âge. Du fait qu'il ne voit pas les choses de la même façon que les adultes, il ne peut à plus forte raison solliciter à comprendre et à expliquer les actes de la même façon que nous. A notre point de vue et dans la mesure où le mythomane est sincère, ce qui nous paraît des fantaisies est parfaitement cohérent à ses yeux. L'égoïsme persistant dans la mentalité enfantine, le sujet apparaît comme un menteur aux personnes qui ne le comprennent pas. Mais comme il est presque impossible que l'enfant ne se débarrasse pas à la longue d'une partie de son égoïsme, sa façon « de voir » les choses devrait se modifier corrélativement. Or comme en fait, cette façon de voir les choses ne change pas chez les sujets menteurs, on peut admettre que ce vice s'est consolidé par la force de l'habitude. En un mot, l'enfant commence à mentir parce qu'il ne « voit pas » la réalité sans avoir toutefois aucunement conscience de la fausser; il continue à mentir « par habitude » quoiqu'il se soit rendu compte des erreurs que comportent son jugement ou son

raisonnement: le mensonge proprement dit ne commence qu'avec cette phase.

L'égoïsme est donc à l'origine de la mythomanie, dans la plupart des cas sinon dans tous. Nous pensons que le blocage de cet égoïsme remonte à certains conflits affectifs primaires. En tant que tel, le caractère mythomane devrait être rattaché pour une grande part à l'affectivité.

On se rend aisément compte que le mensonge de l'enfant soulève des problèmes plus complexes que ceux de l'adulte. « A côté du mensonge banal, conscient, volontaire, l'enfant est susceptible d'altérer la vérité par suite d'erreurs, de suggestion ou de représentation particulière des choses ». ¹⁾

Comme autre trouble du caractère signalons l'agitation dont nous en avons longuement parlé à propos de l'instabilité. L'agitation est essentiellement pour nous une conséquence, sinon une forme de la curiosité. On peut même dire qu'elle en est la manifestation extérieure. Dans des cas graves, l'agitation qui relève à la fois de l'instabilité et de la curiosité, peut se traduire par la désobéissance signe de l'opposition et de la révolte. Dans ces cas, nous croyons qu'il faut chercher son origine dans une tension de l'affectivité. Faute de pouvoir fixer son affectivité à certains objets et par conséquent, faute de satisfaction, peut être l'agité cherche-t-il une compensation à l'impossibilité d'établir un rapport direct entre sa personne et l'objet qui sert de compensation? On a remarqué en effet que les enfants qui avaient été pendant leur enfance soignés par différentes personnes, présentaient volontiers une certaine instabilité, une certaine agitation affective. Ne peut-on pas en conclure que le défaut de fixation de l'affectivité à une personne déterminée entraîne une certaine désorganisation de l'affectivité? Cette conclusion nous semble la plus plausible d'autant plus qu'au cours des observations faites dans les consultations médico-pédagogiques et d'après celles de nombreux psychiâtres de l'enfance, on est arrivé à la conclusion que le changement fréquent de «nourrices» pouvait donner lieu à de l'instabilité affective.

¹⁾ Cf. Dr G. ROBIN : *L'Enfant sans défauts*, p. 141.

L'instable n'est pas foncièrement mauvais ou méchant mais son affection manque de solidité. Il existe à nos yeux deux sortes d'instabilité : l'instabilité par troubles organiques et l'instabilité par troubles du caractère. Ce dernier groupe qui nous intéresse plus spécialement, comprend :

1. L'excitation hypomaniaque, c'est-à-dire faite d'agitation psychomotrice. Elle se rencontre principalement chez les cyclothymes, c'est-à-dire chez ceux qui présentent des intermittences d'excitation et de dépression.

2. L'instabilité du pervers instinctif.

3. L'instabilité épileptique, en dehors des fugues de nature épileptique et de l'épilepsie procursive qui pousse le sujet à courir devant lui au hasard.¹⁾

L'origine psychologique de l'instabilité doit être soigneusement recherchée. Il s'agit généralement d'enfants abandonnés ; l'instabilité à ce stade, comme le besoin de fuite peut se traduire d'une façon continue. Avec l'instabilité, les sentiments les plus divers et les plus contradictoires défilent sans trêves ni repos ; les tendances les plus basses se manifestent sans vergogne. Celles-là et ceux-ci s'intensifient encore davantage si l'entourage s'avise de les contredire. L'agitation, au même titre que l'instabilité, relève de l'activité de l'enfant comme nous l'avons rapporté au début de ce chapitre. Quand cette « activité » devient malade, elle prend chez les sujets les formes les plus diverses : turbulence, agitation, instabilité, excitation ; elle doit être analysée non seulement en vue de la guérison mais aussi pour préserver le psychisme de la généralisation et de la consolidation du mal. Si tel était le cas, elle se traduirait par des conséquences funestes dont les fugues, les vagabondages, l'irritabilité, les accès de colères, sans oublier la brutalité ni la violence, en sont les manifestations les plus courantes.

Comme autre trouble qui peut affecter le caractère, signalons le vol. Les tendances au « vol » se trouvent chez chaque être humain, au cours de son développement génétique. En

¹⁾ Cf. *Huit leçons de psychiâtrie infantile*, par le Dr H.-M. FAY. Rapporté par le Dr G. ROBIN dans *L'Enfant sans défauts*, p. 74.

effet de par sa nature même, l'enfant est porté à s'approprier tout ce qu'il trouve à sa portée. C'est la manifestation d'une tendance profonde, même primaire, peut être la plus impérieuse d'entre toutes ses tendances, à savoir la tendance « captative ». Ainsi conçu, le vol n'est pas pour l'enfant le vol au sens qu'on lui donne habituellement, puisque celui-là ne connaît pas encore la portée de son geste; c'est donc la manifestation d'une tendance à la fois innocente et coupable. Passé le stade de l'enfance, il nous semble que le vol relève non plus de la captation mais de l'avidité. A ce titre précis, il est un trouble du caractère.

Quant aux causes du vol de seconde espèce, nous croyons qu'elles sont essentiellement sociales. L'enfant vole soit par plaisir de faire le mal, soit par recherche d'émotions fortes, soit par imitation (représentation cinématographique en particulier), soit enfin qu'une éducation déficiente n'ait pu parvenir à déraciner en lui les premières tendances captatives. En dehors de ces cas, il faut rechercher l'origine du vol dans un conflit intérieur à l'âme de l'enfant. Nous estimons pour notre part, que les conflits résultant d'une déviation ou d'une cristallisation des tendances possessives se manifestent précisément par le vol ¹⁾).

La kleptomanie ou manie du vol est une tendance quasi-irrésistible à voler; elle est généralement obsessionnelle. Elle nous semble découler de la cristallisation, à un âge relativement bas, du « collectionisme » chez le petit enfant; celui-ci essaye de satisfaire sa curiosité et d'accroître ses connaissances dès son premier éveil intellectuel. Il sera donc poussé du dedans à conserver tout ce qui peut lui tomber sous la main, depuis la simple pierre et les objets sans valeur jusqu'aux objets les plus précieux.

Certaines perversions du caractère semblent véritablement d'origine instinctive et congénitale. Sans nous prononcer sur cette origine, nous pensons toutefois que « l'enfant voleur » sur lequel pèse une hérédité chargée est plus un « pervers » qu'un « perversi »; autrement dit, la débilité intellectuelle

¹⁾ Dans le vol, la suggestibilité et l'imitation jouent un grand rôle.

joue un grand rôle dans cette constitution perverse du kleptomane. Mais dans ces conditions, peut-on qualifier le déficient intellectuel de « voleur » chaque fois qu'il aura accompli un acte de ce genre, puisqu'il n'a pas conscience de la portée sociale de son acte ? Ce que nous pensons également, c'est que l'éveil des premières tendances et des premiers sentiments de l'enfant est primordial, qu'il joue un rôle essentiel dans la genèse de son comportement futur.

Quant à la mendicité, elle semble être dans plusieurs cas la première étape vers le vol : c'est le tremplin dont il s'élancera vers la kleptomanie. Généralement, celle-ci est due à l'abandon moral dans lequel sont laissés ces enfants, abandon compliqué des difficultés matérielles dans lesquelles se déroulent leurs existences. De là au dégoût et à la haine le pas est rapidement franchi et la perversion règne sur leur psychisme.

Nous avons suffisamment parlé de la jalousie ainsi que de son origine psycho-génétique pour nous contenter de quelques remarques sur celle-ci en tant qu'elle détermine des troubles du caractère. A ce titre, elle procéderait d'un besoin d'amour qui s'est heurté à des déceptions ; en outre elle est liée à un besoin de domination et d'affirmation déclenché par l'apprentissage que l'enfant fait de la vie. Il n'est donc pas rare de voir la jalousie chez un aîné lors de la naissance d'un frère ou d'une sœur cadette puisque tous les soins et l'attention de la mère vont surtout vers le nouveau-venu.

La cruauté peut dériver de la jalousie. On ne peut pas dire que l'enfant soit essentiellement cruel puisqu'il ne se rend pas compte de la souffrance d'autrui. L'enfant ne voit qu'un jeu dans la cruauté, jeu qui exalte ses instincts et particulièrement son instinct combatif, comme l'a montré M. BOVER.

La colère de l'enfant manifeste l'éveil de ses émotions, donc de son affectivité. Par la colère, l'enfant aussi bien que l'adulte tendent à affirmer leur personnalité. La colère chez l'enfant peut résulter d'un mauvais « sevrage affectif ». Le sevrage ordinaire a lieu généralement vers la fin de la première année ; le « sevrage affectif » consiste en un

détachement progressif de la mère en particulier. Dès que l'enfant commence à parler, c'est-à-dire à partir du moment où le contact avec son entourage et avec sa mère en particulier devient plus facile, ceux-ci tendent à se détacher progressivement de lui; en effet l'enfant apprend de son entourage à ne plus compter sur celui-ci pour la satisfaction de certains de ses besoins; il est abandonné à lui-même de plus en plus. Si l'affectivité de l'enfant est normale, ce détachement peut s'opérer sans grands heurts ni chocs. Si au contraire l'enfant dépend trop étroitement des siens, il se produit une sorte de rupture. Cela entraîne une certaine désorientation, une désadaptation qui se traduit chez lui par un sentiment de malaise. Si l'enfant est assez fort du point de vue affectif, il peut résoudre ce conflit et le liquider; s'il n'est pas assez fort pour le liquider, son comportement sera dominé par les crises de larmes et de colère. Il se rend alors compte que, par ces moyens, il demeure en contact avec les êtres qui lui sont chers et surtout qu'il peut utiliser ces moyens en vue d'obtenir de son entourage ce qu'il veut; les pleurs et les accès de colère deviennent une habitude chez lui et se produisent chaque fois qu'une volonté étrangère s'oppose à la sienne. Si toutefois ces moyens échouent, l'enfant entre dans de véritables « rages ». Grâce à l'habitude, colère et rage tendent à devenir un langage, un moyen d'expression pour lui. Voilà pourquoi la colère est chez l'enfant une façon d'affirmer son sentiment ou son désir de puissance et de supériorité sur autrui.

Lorsque ces manifestations existent chez le pubère ou l'adolescent, elles sont l'expression d'une sorte de « retour à l'enfance », de puérilité. Généralement, les colériques ont un caractère ombrageux; ils sont entêtés et tyranniques.

A ce point de vue, la colère relève de l'émotivité dans le développement général de l'enfant. Si donc le sevrage affectif a échoué, le sentiment d'insécurité envahit tout le psychisme de l'enfant, l'anxiété devient dominante et détermine la névropathie du futur adolescent.

La colère du névropathe est un état permanent. Celle de l'impulsif est occasionnelle. Celle-là est moins sujette à des

actes de violence et fait souvent place à de la simple anxiété; la colère des impulsifs par contre, étant donné qu'elle se déclenche brusquement, s'associe presque toujours à des actes de violence : frapper, battre, briser des objets, etc... Les colériques impulsifs sont généralement affligés d'une hérédité alcoolique.

D'après M^{me} MINKOWSKA ¹⁾, on trouve aussi un caractère épileptique où domine la colère. D'après cette auteur, les premières crises comitiales succèdent à des colères.

En un mot, dans tous ces cas, la colère représente une première réaction contre les premières douleurs de l'existence; elle devient ensuite chez l'enfant par prise de conscience de ses effets, un moyen de conquérir l'entourage. Si la colère s'intériorise, il est naturel qu'elle représente le premier stade de la haine.

Quant à l'orgueil, il se confond chez l'enfant avec une forte vitalité. L'ambition que l'enfant est capable de réaliser et que son milieu lui suggère se mue en orgueil. Chez l'enfant orgueilleux, l'égotisme ou amour de soi est de l'ordre des tendances primaires; le système psychique est souvent rigide chez lui. Ainsi chez le paranoïaque, on découvre certains signes d'orgueil. Au point de vue génétique, l'orgueil se rattache aux fonctions et aux tendances à la possession : l'orgueilleux tient à posséder ce qui nourrit son orgueil. De là résultent le caractère égocentrique et l'hypertrophie du moi, encore exaspérés par la jalousie et la malveillance.

Dans certains cas, l'orgueil relève du sentiment d'infériorité contre lequel l'enfant réagit par le désir d'être quelqu'un ou de faire des actions qui attirent l'attention : c'est le stade pré-névrotique. Quant apparaît la névrose proprement dite, l'enfant ne veut plus être « enfant » et prétend à la condition d'homme. Alors que l'enfant cultive inconsciemment un sentiment d'infériorité qui sera d'autant plus grand que sera plus grand son sentiment d'insécurité, l'orgueil

¹⁾ M^{me} MINKOWSKA : *L'Evolution psychiâtrique*, tome II, 1927. Le Problème de la constitution, p. 203 et suiv.

l'élève, par compensation malade, à la prétention d'être « homme ». D'après le Dr G. ROBIN, ces troubles de l'affectivité bloquée entraînent d'une part de la bouderie et de la rancune, d'autre part une incapacité de logique et de raisonnement.¹⁾ Après les crises de la puberté et de l'adolescence, le désir d'expansion de soi et celui de possession du monde qui se trouvent chez l'individu normal, sont beaucoup plus intenses encore chez les orgueilleux. Ils sont incapables de mettre des bornes aux désirs d'expansion de leur personnalité comme à leur prétention de posséder le monde. Ces réactions peuvent prédominer et caractériser ainsi la nouvelle personnalité; un pas de plus et c'est la démence précoce avec toutes ses vicissitudes et les dangers qu'elle comporte.

Lorsque l'orgueil s'accompagne de rêveries ou de bouderies, celles-ci témoignent d'un « orgueil farouche », comme le disait le Dr ROBIN ²⁾.

En dernière analyse, l'orgueil de l'enfant peut se manifester aussi bien par l'amour excessif que par cet amour de soi que les psychanalystes ont qualifié de « narcissisme ». Il se marque encore par d'autres symptômes comme le dédain ou l'ambition non-justifiés. Ses causes nous semblent strictement sociales et ne dépendent que des parents ou du sentiment d'injustice que peut ressentir l'enfant. D'autres causes aussi peuvent entrer en ligne de compte comme la régression et l'arriération affective. Dans ces derniers cas plus graves que les précédents, la susceptibilité, le sentiment d'infériorité et même le désir de perversion se trouvent généralement à l'origine de cette régression.

Il y a les mauvaises habitudes enfin. Celles-ci ne constituent pas des troubles du caractère mais en sont les symptômes, en même temps qu'ils manifestent une affectivité mal-adaptée. Citons parmi ces mauvaises habitudes le cas de l'onanisme; il semble avoir pour causes d'après une publication de V. SCHMIDT: ³⁾

¹⁾ Dr G. ROBIN : *L'Enfant sans défauts*, p. 185. Flammarion, Paris.

²⁾ Dr G. ROBIN : *L'Enfant sans défauts*, p. 186.

³⁾ V. SCHMIDT : *Zeitschrift für Psychanal-Paedagogik* II, p. 4-6.

1. Soit une réaction à des causes physiologiques ou organiques. Dans ce cas, une hygiène appropriée, un travail fatigant, une bonne répartition des jeux peuvent le faire disparaître.
2. Soit une réaction à des causes psychiques douloureusement ressenties par l'enfant. L'affection déçue, les liens affectifs rompus sont autant de facteurs qui entrent en ligne de compte et favorisent l'onanisme ou l'enfant trouve une consolation.

Examinons ces causes psychiques de plus près. Elles relèvent généralement soit du milieu, soit de l'éducation, soit de chocs ou de conflits affectifs. L'onanisme peut aussi être une conséquence de la curiosité provoquée par le développement de facteurs génétiques chez l'enfant. Mais c'est dans les conflits et les chocs affectifs que l'on trouve la raison de la majorité des cas d'onanisme.

Comme nous le disions quelques lignes plus haut, l'onanisme n'est pas en lui-même un trouble du caractère mais peut faciliter le développement de certains troubles spécifiques du caractère : en premier lieu l'anxiété et fréquemment le sentiment de culpabilité.

La masturbation traduit aussi un défaut de volonté. Comme le disait FOREL : « Parce que les hommes à la volonté faible s'adonnent à l'onanisme, on s'imagine que ce dernier est cause de la faiblesse de la volonté »¹⁾. Il ne faut donc pas confondre causes et effets. Les mauvaises habitudes peuvent être la conséquence de certaines causes physiques dont nous ne nous occuperons pas ici. Par contre d'autres causes neuro-psychiques peuvent entrer en ligne de compte et l'hérédité psycho-pathique suffirait d'après certains auteurs à expliquer certaines perversions infantiles. Nous ne traiterons pas non plus ces causes étant donné qu'elles ne relèvent pas directement de l'affection morbide.

Les onanismes morbides auxquels nous faisons allusion sont les « onanismes réflexes » et les « onanismes intentionnels ». Quoique ce dernier devienne assez facilement réflexe,

¹⁾ FOREL : *La Question Sexuelle*, p. 256.

il présente à nos yeux la manifestation la plus pure des troubles du caractère. L'onanisme réflexe se distingue de l'onanisme simple qui se borne au plaisir sexuel. Il est en général involontaire et ne devient habitude que par automatisation.

L'onanisme intentionnel accompagne le complexe d'infériorité ou d'autres complexes affectifs comme les déceptions, jalousies, sentiments d'injustice, émotions, etc. Quand l'enfant à la suite d'un traumatisme affectif est la proie du vice solitaire, on peut interpréter cette pratique comme un effort en vue de s'isoler du milieu ambiant. Dans ce nouveau milieu constitué par le sujet et son image, il est son propre roi, sa propre idole ; l'être réel et l'être fictif s'isolent face à face, à l'abri de cette barrière érigée par l'onanisme. Son auto-érotisme est pour lui une consolation, un oubli. Ces mécanismes sont généralement inconscients, l'onanisme lui-même étant intentionnel.

A côté de l'onanisme par jeu et par imitation, il y a l'onanisme par compensation qui intéresse particulièrement l'adolescent. S'il apparaît avec l'adolescence, il ne traduit qu'une nécessité physiologique. Si au contraire il prolonge l'onanisme infantile, c'est l'indice d'un choc affectif, donc d'un trouble du caractère.

On fait dériver de l'onanisme certaines mauvaises habitudes : pour notre part, nous les ferions plutôt dériver de maladies nerveuses et les considérerions comme des troubles parallèles à l'onanisme.

Nous avons constaté que l'hérédité joue un grand rôle. Nous y reviendrons un peu plus tard. Il nous paraît toutefois que l'hérédité n'est pas le facteur décisif. Les facteurs sociaux nous semblent jouer un rôle prépondérant dans la genèse de ces troubles. C'est ainsi que les troubles de la vie familiale exercent une répercussion grave sur la vie psychique de l'enfant. Dans beaucoup de cas d'anomalies du caractère infantile on a pu observer les corrélations suivantes : l'un des parents manque au foyer,¹⁾ le père ou la mère est décédé, parfois

¹⁾ Il y aurait, à ce propos, intérêt à faire un tableau statistique de ces phénomènes.

les deux; les parents sont divorcés, l'enfant est abandonné à lui-même et personne ne s'occupe de lui; ou bien les parents ne s'entendent pas, etc... Ces lacunes du milieu familial peuvent rompre l'équilibre affectif du sujet ce qui donne lieu à plusieurs maladies du caractère, comme nous avons essayé de le montrer.

Si les parents ne sont pas décédés, ils sont absents; ou bien il s'agit d'enfants naturels. Même si les parents sont encore vivants et s'occupent de leurs enfants, ils sont plus ou moins tarés : ces tares proviennent généralement de cette forme d'alcoolisme qu'on appelle éthylisme compliquée de violence, de nervosité, d'inaptitude au travail, qui allongent le tableau des tares. Preuve en soit que les tares de la vie familiale donnent un pourcentage assez élevé dans les troubles du caractère.

Les tares héréditaires se manifestent par des signes de dégénérescence, des malformations crâniennes, dentaires, etc... Il existe donc chez eux des stigmates héréditaires ou des tares acquises par défaut d'hygiène.

En un mot, les enfants naissent et se développent dans un milieu dissocié, physiquement et mentalement taré où toute leur formation s'opère. Le manque de sollicitude dont ils souffrent, vient augmenter le désarroi dans lequel ils se rouvent et tend à accentuer encore leur maladie.

La vie pré-scolaire de l'enfant connaît aussi un certain nombre de maladies infantiles. Ces maladies s'ajoutent à la fragilité nerveuse du jeune être, à son impulsivité, à son excitabilité et à une susceptibilité éventuelle, on comprend aisément que les incidents banals aient des répercussions durables et graves.

En résumé, voici les traits saillants qui caractérisent les troubles du caractère, troubles portant sur l'activité, l'affectivité et aussi l'émotivité : absence d'idée directrice dans la conduite, les intérêts se bornent exclusivement à l'activité ludique; imagination excessive compromettant la fonction du réel; prépondérance de l'égoïsme avec incompréhension totale d'autrui; une susceptibilité extrême enfin.

Mais revenons à l'hérédité. Certains psycho-pathologues, particulièrement ceux de l'école allemande, ont prouvé que, relativement à l'hérédité des caractères acquis, ce ne sont pas seulement les dispositions générales qui sont transmises mais aussi la forme spéciale de la maladie. Dans d'autres cas, c'est un aspect très typique du caractère qui se transmet: on a remarqué que les tares héréditaires étaient beaucoup plus fortes chez les malades que chez les bien-portants. Il en va de même pour l'hérédité collatérale. Ces tares sont au contraire plus faibles dans l'hérédité indirecte et atavique.

Les hérédités chargées favorisent considérablement les anomalies du caractère. La chose est frappante chez les névropathes et plus particulièrement chez les psychopathes. On suppose que dans certaines maladies mentales, l'hérédité est un facteur parmi d'autres facteurs, alors que d'autres de ces maladies seraient purement héréditaires. Cependant dans ce groupe qui comprend la majorité des maladies mentales, ce n'est pas le trouble même qui se transmet mais bien des dispositions générales à ces troubles: il n'y a pas identité de la forme transmise d'un sujet à l'autre, mais variation dans ces formes héritées, aussi a-t-on pu parler de «transmission transformante». Au cours des générations, la gravité de la maladie s'accroît; elle aboutit alors à l'extinction de la famille et même de la race.

Donnons les conclusions à notre étude des troubles du caractère. Les âges successifs de la vie doivent être discernés les uns des autres aussi bien du point de vue physique qu'à celui du psychisme; en effet, alors que certaines maladies empruntent leurs nuances propres à l'âge auquel elles se produisent, d'autres au contraire sont limitées à une époque déterminée de vie. Il ne faut donc pas s'étonner des changements constants et divers par lesquels passe l'enfant. Caractérisons en quelques mots le développement de l'âme de l'enfant: croissance rapide, surgissement perpétuel de nouvelles aptitudes et de nouveaux sentiments, faible résistance à la fatigue compensée par la disparition

rapide des troubles passagers, grande facilité à acquérir par imitation certaines qualités ou certains défauts, fantaisies et caprices, faible capacité d'inhibition volontaire etc... En un mot, toutes ces structures infantiles offrent un terrain favorable aux troubles et aux désorganisations qui peuvent résulter aussi bien de germes clandestins que de traumatismes extérieurs.

Nous croyons en outre que ces troubles doivent être considérés comme une simple exagération de particularités psychiques normales. Chez certains enfants craintifs, dissimulateurs, faibles psychiquement et organiquement, à l'imagination capricieuse, certaines tendances conformes à sa nature peuvent prendre un caractère pathologique pour une raison ou pour une autre. Chaque stade de la vie ayant ses caractères psychiques propres, certaines formes de caractère comme l'humeur maussade, les bouderies tantôt vagues et passagères, tantôt profondes et chroniques, ainsi que certaines variations brusques d'humeur, peuvent, en s'enracinant, conduire à une altération durable de la personnalité.

D'une façon générale, le caractère et ses troubles résultent des fonctions et des dispositions émotives fondamentales du tempérament comme des sentiments acquis par l'individu. Ils constituent la totalité structurale du psychisme en général et de l'affectivité en particulier. Les troubles se développent parallèlement à l'affectivité et lorsqu'ils atteignent leur plein développement, ils risquent de se fixer pour toute la vie. Le caractère détermine la personnalité; il fixe les buts à atteindre, vers lesquels tendra toute l'activité de la même personne en même temps qu'il détermine les méthodes par lesquels ces buts seront atteints. Point n'est besoin de décrire les différents types de caractères: religieux, moral, philanthropique, brutal, égoïste... Il nous suffira de dire que le type particulier de caractère qui distingue l'individu d'un autre, dépend de certains groupes de sentiments ou de tendances qui prédominent plus ou moins dans la structure psychique. Le type le plus élevé de caractère est celui chez lequel les tendances primitives sont soumises à la direction

et au contrôle des sentiments supérieurs et de la raison. Beaucoup d'enfants possèdent en eux les germes les plus divers de qualités bonnes ou mauvaises et présentent un champ de possibilités très diverses ; sous l'influence du milieu et de l'entourage dans lesquels vivent ces enfants, certaines de leurs possibilités sont inhibées alors que d'autres se développent, d'où l'influence énorme de l'éducation.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est la totalité des tendances qui détermine le caractère ; et c'est le caractère qui, à son tour, domine la volonté puisque celle-ci n'est que le caractère en action ; par contre c'est la nature du caractère qui détermine la conduite ou le comportement.

Alors que les personnes normales ne diffèrent les unes des autres que par de très petits écarts, entre les personnes anormales existent des différences beaucoup plus grandes : elles se particularisent les unes par rapport aux autres en raison de traits spéciaux exagérés par la maladie. Ces troubles résultent de l'intensité de l'émotion, d'un développement psychique anormal et d'un « malaise social », lesquels assujettissent l'organisation de tendances favorables au développement des anomalies, favorisant ainsi les conduites anti-sociales.

Dorénavant, si le caractère plonge ses racines dans le tuf des tendances émotives fondamentales, la déficience et son développement irrégulier et capricieux dépendent de la combinaison anormale de facteurs intellectuels avec des influences du milieu social : tout cela converge finalement vers ce que l'on pourrait appeler la « mal-adaptation » sociale du caractère et de l'intelligence.

LE TEST DE RORSCHACH ET LES TROUBLES DU CARACTÈRE

Dans le chapitre précédent, nous avons montré comment différents troubles pouvaient dériver de l'affectivité. Il peut s'agir en effet de cristallisation, d'arriération, de déviation et même de régression à un stade évolutif, relativement primaire, de cette partie fondamentale du psychisme qu'est l'affectivité. Dans ce chapitre nous nous bornerons à fournir quelques exemples de troubles du caractère, dépistés par le test de Rorschach; nous montrerons aussi comment le trouble peut être découvert. Nous allons commencer par adapter la théorie de l'affectivité que nous avons traitée dans les deux premiers chapitres aux problèmes très précis que comporte cette partie pratique.

Si le test de Rorschach a l'imagination comme point de départ pour le sujet, il n'en demeure pas moins pour le praticien comme pour le psychologue, tant du point de vue pratique que théorique, le test par excellence pour l'étude de la personnalité. En effet, c'est au travers de la perception visuelle de taches difformes que l'on peut non seulement classer le sujet dans un type, mais surtout dépister les troubles là où ils existent. Comme il y a dans chaque perception une part de subjectivité, on peut par la perception des taches et par l'analyse des réponses données, atteindre le caractère lui-même; celui-ci se révèle d'autant mieux que le sujet n'a pas conscience de cette objectivité qui se manifeste à son insu.

Dans nos applications du test de Rorschach, nous avons tenu compte de l'intelligence. Nul doute que l'affectivité

soit une base essentielle du caractère; nul doute aussi qu'elle soit influencée par la vie mentale d'une façon générale et par l'intelligence d'une façon particulière. Or comme le caractère n'est dans le fond qu'une synthèse d'éléments intellectuels, volitifs, affectifs, organiques, voir même physiques, il est impossible de ne pas tenir compte de tous ces éléments quand on veut porter un diagnostic sur un cas quelconque. On a observé dans de nombreux cas, un parallélisme entre les difficultés mentales et les difficultés affectives; c'est pourquoi chaque fois que l'occasion s'en est présentée, nous avons fait appel à l'examen de l'intelligence en recourant à l'échelle métrique de BINET-SIMON¹⁾ ou aux tests analytiques d'intelligence de M. MEILI.

Pour revenir au test de Rorschach, nous avons suivi dans nos applications la technique habituelle en « demandant aux sujets de nous dire ce qu'ils percevaient dans les taches ». Bien souvent, nous avons remarqué par suite d'une émotion ou d'une réticence, d'une négation ou d'une inhibition, l'impossibilité où se trouvent les sujets d'interpréter les taches. Dans ces cas, nous nous sommes familiarisés avec eux et très souvent même nous leur avons donné des exemples d'interprétation. Nous avons même attiré leur attention sur l'inutilité d'un trop grand nombre de réponses. De plus, nous leur avons donné le loisir nécessaire et tout le temps qu'ils réclamaient pour l'interprétation des taches.

Quelques lignes plus haut, nous avons rappelé l'importance de l'affectivité et ce qu'elle représentait à nos yeux dans les troubles du caractère, mais il est encore quelques points que nous voudrions éclaircir.

Tout d'abord, quelques généralités sur l'affectivité et son origine. On parle très souvent de sentiments conceptualisés, sans se préoccuper en aucune façon de la nature de ces sentiments et de leur structure. C'est pour nous une erreur assez grave, d'autant plus grave que cette méthode n'essaye pas de comprendre le malade, ni de saisir les raisons, les buts,

¹⁾ *Echelle métrique de l'Intelligence*. Revision Terman.

le pourquoi et le comment du déséquilibre selon sa structure affective. Par affectivité, nous entendons aussi bien les sentiments et les émotions d'une façon générale, que les mécanismes par lesquels ceux-ci entrent en action, se développent, de même que la fonction d'adaptation qui les met en jeu, en suscitant les émotions et les sentiments. Son importance est grande au point de vue intellectuel; bien plus, elle représente même le guide le plus important de la vie. L'influence de l'affectivité est immense sur notre comportement. Elle est tellement grande, qu'il n'est pas erroné de dire que notre affectivité pénètre autant les actes eux-mêmes que leur évolution. Dans notre système psychique, l'affectivité est génétiquement plus ancienne que la vie mentale. Toutefois, ce n'est pas de cette affectivité que nous voulons parler, mais bien plutôt de l'affectivité sociale, de cette affectivité que l'on acquiert par les contacts que crée la vie; elle subit sa première épreuve peu de temps après le sevrage affectif qui suit le sevrage physiologique, vers trois ans, lors de la formation de la personnalité et de la prise de conscience (du « je »¹⁾).

Les phénomènes affectifs sont immédiats; ils sont indépendants de la volonté; ils échappent d'autant mieux à son contrôle qu'ils sont primaires et qu'ils s'éloignent du « je » pour se rapprocher du « moi ». Dans ce dernier cas, « le moi » s'efforce de se libérer de cette affectivité sociale qui le gêne, d'autant plus que les phénomènes affectifs ont une très forte tendance à s'exprimer. Ils devraient pouvoir le faire d'une façon physique. Quant à l'origine de ces phénomènes, nous pensons qu'ils sont liés à la sphère centrale comprenant les tendances animales et instinctives. Ainsi les sentiments reliés aux instincts, entrent au service de l'individu et de l'espèce: le sentiment est par définition la réaction momentanée et personnelle de l'individu tout entier à un excitant quelconque, à la condition qu'il ne soit pas de nature à provoquer une réaction instinctive et brutale proprement dite.

¹⁾ Nous renvoyons au chapitre II, pp. 47—58.

Quoique la question de l'origine des sentiments soit discutée, nous pouvons dire qu'ils émanent de deux zones principales. La première de ces zones, ou zone centrale, est celle où règne le « moi » avec les tendances les plus primitives et moralement les plus inférieures que chacun de nous porte en soi. Quand à la seconde zone que l'on peut appeler périphérique, elle enveloppe certains sentiments postérieurement constitués. Cependant, son importance nulle au début de la vie, ne fait qu'augmenter avec les années. Elle grandit au fur et à mesure que l'enfant avance en âge, acquiert des connaissances et des expériences, fait l'apprentissage de son « moi », et de sa personnalité, étend ses relations aux mondes médiats et immédiats et que s'établissent des contacts plus ou moins rudes avec la vie. Dans cette dernière zone, l'apprentissage du « moi » se fait au travers d'un système de régulations qui le transforme, le polit, le socialise et le moralise même.

Quant à la structure de ces deux zones, on y distingue la partie dynamique et la partie statique. Quand la partie dynamique est ébranlée, les interprétations kinesthésiques deviennent plus fréquentes dans les réponses données au test de Rorschach. Quant à la sphère affective périphérique, elle contient l'organe récepteur d'une part et l'organe d'émission des réactions psycho-motrices d'autre part. Autrement dit, ces organes qui représentent les systèmes de régulation, mettent en jeu les processus volitifs et intentionnels qu'ils soient intellectuels ou sociaux pour tout dire en un mot: tous les systèmes réglés par le « je ». Le système de régulation fonctionne quand, d'une part, il est resté assez souple pour pouvoir transformer les impulsions affectives trop violentes et filtrer les manifestations tendanciennes et animales; et quand d'autre part, il s'est assez affermi pour pouvoir s'opposer à toutes ces tendances et à toutes ces impulsions primitives.

On ne peut donc attendre aucune adaptation quelconque d'un petit enfant chez qui le système de régulation n'est pas encore formé, et qui d'autre part, est en proie à une crise violente de personnalité; on ne peut pas la supposer d'avantage

chez un isolé affectif, ou chez un autiste, ou chez un introverti morbide, puisque l'adaptation n'existe pas encore chez le premier et que, chez ces derniers, le système de régulation est trop rigide.

Les fonctions qui entrent en jeu dans les phénomènes de régularisation, semblent être les suivants :

1. La volonté, c'est-à-dire le triomphe de la tendance supérieure plus faible sur la tendance inférieure plus forte. Elle forme la partie intérieure de la personnalité.
2. Le système de régulation à ce niveau fonctionne par « habitude », Il peut être renforcé par certaines formes primaires du « moi », mais cède quand il est insuffisamment développé. A ce point de vue, il n'y a pas d'individus qui ne cèdent finalement à tel ou tel excitant particulier et durable contre son propre gré.
3. Ce dernier met en jeu l'intérêt individuel. Quand c'est l'intérêt de l'espèce, le fonctionnement de ce système est plus fort et semble plus réfléchi. Cependant la réaction instinctive reste inaccessible au « je ».

Ce qui distingue l'émotion du sentiment, c'est que celle-là est primitive et contraire à l'intérêt de l'individu chez lequel elle enfraîne un certain désarroi variable selon le degré d'intensité des émotions ; de plus elle est liée aux manifestations les plus élémentaires du psychisme. Cependant, l'émotion brute ne se rencontre que chez les primitifs, chez qui la « catégorie affective du sur-naturel », pour employer une expression très juste de LÉVY BRUHL, est anormalement sur-développée. Il y a plusieurs espèces de sentiments : les sentiments adaptés et les sentiments inadaptés ; la distinction entre ces deux formes suppose un critère social. Le social joue un rôle particulièrement important lorsqu'il met en jeu cette catégorie affective. Autant il est intense et violent chez le primitif, autant il est bridé et maîtrisé chez le civilisé ; par contre, ce qui est vrai pour l'adulte civilisé ne l'est pas pour l'enfant qui réagit en l'occurrence comme un primitif. Cependant au fur et à mesure que l'enfant avance en âge, l'affectivité sociale s'étend au dépens de l'affectivité primaire ; cette

dernière se recouvre même d'une nouvelle catégorie affective englobée par le « je », et parvient ainsi à inhiber toutes les manifestations violentes et animales, toutes les poussées instinctives du « moi ». Le sentiment adapté que l'on trouve chez l'individu normal est à la base de la réciprocité de compréhension tant affective que mentale. Quand au sentiment inadapté, il est identique au sentiment égocentrique régi par un besoin primaire. L'adapté est plus évolué, plus socialisé que l'inadapté.

Dans le test de Rorschach, ce qui donne le type de caractère ou ce que l'on appelle plus généralement le type de réactivité, ce sont les réactions kinesthésiques et les interprétations des couleurs. Si celles-là sont plus importantes quand il s'agit d'adultes et d'adolescents, celles-ci par contre nous fournissent une indication sur l'affectivité du sujet, tant chez l'enfant normal que chez le « troublé », lorsque les troubles ont pour origine l'affectivité bien entendu. Néanmoins, on peut affirmer, sans grande chance d'erreur, que le rôle joué par la couleur dans le test de Rorschach est beaucoup plus grand encore lorsqu'il s'agit d'établir un diagnostic à propos d'un trouble chez l'enfant. Il est évident que ce rôle s'affaiblit au fur et à mesure que l'on s'adresse à des personnes d'âge plus élevé.

Quel est donc le rôle de la couleur dans le test de Rorschach et pourquoi est-il si grand ? C'est la question que nous nous posons et à laquelle nous essayerons de répondre.

La couleur d'une façon générale et dans le test de Rorschach en particulier, provoque beaucoup plus l'intérêt spontané chez l'enfant qu'elle ne sert à fixer son attention. La couleur développe en effet chez lui une forte impression émotive : comme le faisait remarquer si bien M^{me} LOOSLI-USTÉRI :¹⁾ le sujet ne s'attend donc qu'à des taches d'encre noire et l'apparition de taches multicolores est une surprise pour lui. Sans doute, l'impression de la couleur est l'impression

¹⁾ Cf. *Archives de Psychologie*, tome 23, p. 350. M^{me} LOOSLI-USTÉRI : « Les Interprétations dans le Test de Rorschach » pp. 349-356.

la plus forte qu'il subisse au moment où surgit la première tache multicolore. Aucun sujet, si peu normal qu'il soit, ne manquera de s'apercevoir que le caractère des taches a subi un changement essentiel. Or le sujet qui, sous l'influence de ce changement, détournera son attention de la forme de la tache (qui seule jusqu'ici l'avait guidé dans son travail d'interprétation) pour s'inspirer uniquement de la couleur dont l'impression est plus récente et plus forte, est certainement un sujet qui cède aisément à ses impulsions, qui se laisse facilement emporter: la couleur a servi à développer chez lui une certaine tension psychique qui ne demandait pour s'extérioriser que l'appel d'un excitant approprié.

Alors que les adultes peuvent voir les taches et les interpréter globalement, l'enfant au contraire est attiré par leurs différentes composantes. Autrement dit, il perçoit le détail. Preuve en est le grand nombre de « Dd » et de « D » par rapport aux « G »¹⁾.

On peut évidemment objecter que l'enfant, par suite de sa faiblesse mentale et du nombre peu élevé de ses connaissances ne peut avoir une idée ou une image mentale globale des taches. L'objection reste sans portée réelle, car si elle porte sur les interprétations des « D », elle ne répond pas à celle des « Dd ». D'ailleurs, le nombre relativement élevé des « Dd », s'amenuise dans les réponses au fur et à mesure que l'on applique le test à des enfants plus âgés, ou plus instruits. Nous ne voulons pas dire que dans sa perception l'enfant commence par voir le détail: ce serait commettre une grave erreur vis-à-vis des théories modernes de la « Gestalt » et du « Syncrétisme », mais tout simplement que, bien souvent, c'est l'inutile, le superflu que l'enfant saisit le mieux, car cet inutile est souvent le plus sensible et le plus saillant à ses yeux.

¹⁾ Nous nous sommes servis de la dénomination de M^{me} LOOSLI-USTÉRI: G = Global. FC = Interp. forme-couleur.
D = Détail. CF = Interp. couleur-forme.
Dd = petit Détail. C = Interp. couleur-pure.
Dbl = Détail blanc. Clob = Interp. clair-obscur.
F = Interp. forme K = Interp. kinesthésique.

Mais laissons de côté ces quelques remarques qui ont une portée plus explicative que pratique dans le test de Rorschach et revenons aux réponses-couleur. Leur rôle est particulièrement important dans la perception de l'enfant car elles sont en rapport étroit avec la zone affective : c'est une constatation que l'on peut faire et qui a été étudiée expérimentalement par l'école de Leipzig. Théoriquement aussi la thèse est soutenable, car l'attention que l'enfant porte à la couleur, quoique n'étant pas nécessairement primaire, est au point de vue psycho-génétique de nature plus primitive que l'attention portée à la forme¹). Autrement dit, l'adulte associe facilement dans ses interprétations la couleur et la forme ; par contre, chez le jeune enfant, on observe un intérêt très vif pour les couleurs sans que les associations soient également dirigées vers la forme. Les différentes réponses-couleurs «C, CF, FC, Clob», ont donc des valeurs différentes selon qu'il s'agit d'enfants évolués ou non, âgés ou jeunes, instruits ou ignorants. Dans les psychogrammes que nous donnerons par la suite, nous avons tenu compte de ces facteurs et des

¹) TOBIE : *Die Entwicklung der teilenhaltlichen Beachtung von Farbe und Forme im vorschulpflichtigen Kindesalter*. Beiheft z. Zeitschrift für angew. Psychologie 38, Leipzig 1938, rapporté par DWO-RETZKI, dans : *L'Evolution de la Perception dans le test de Rorschach*. On peut en tirer les conclusions suivantes : Jusqu'à l'âge de 3-8 ans, l'enfant choisit la couleur ou la forme suivant l'intensité avec laquelle l'une ou l'autre l'affecte. Dans des modèles de formes connues et intéressantes, la couleur passe inaperçue même chez les petits ; dans des modèles peu significatifs comme dans les formes géométriques par exemple, elle a au contraire tendance à s'imposer avant la forme. Après cette période d'indifférence à l'égard de la forme et de la couleur, l'enfant passe par une phase dans laquelle il s'oriente d'emblée vers la couleur qui pour des raisons constitutionnelles domine son attention (4 ans - 4 ans 10 mois). A partir de 5 ans, la forme s'impose après un modèle (couleur-forme) transitoire. Notons que BRIAN et GOODE-NOUGH, dans *Relative Potency of Color and Form Perception at various ages*. (Journal of experimental psychology 12/1929, page 197), sont arrivés aux conclusions suivantes : les enfants en dessous de huit ans trient les objets d'après la forme ; à l'âge de trois ans la préférence pour la couleur s'éveille et atteint son apogée vers 4 ans 6 mois. Cela confirme notre point de vue quant au développement de l'affectivité lors de la crise de la personnalité (vers les 3 ans). Cet état se retrouve aussi lors des autres crises (puberté, adolescence...).

valeurs relatives qu'ils présentent dans l'interprétation des divers cas.

Quant aux réponses « Clob », beaucoup d'auteurs y ont vu des éléments de nature sexuelle. Nous ne partageons pas leur point de vue. D'autres y voient un facteur d'angoisse ou d'anxiété. Sans nous rallier complètement à ce dernier point de vue nous faisons une réserve quant au sens et à la valeur de ces interprétations. Il est vrai que les différentes nuances du gris, le gris-noir en particulier, en un mot les interprétations « Clob », peuvent révéler une certaine tendance à l'anxiété mais elles ne sont pas nécessairement l'indice de cet état dans des cas où la richesse des interprétations, tant par leur nombre que par leur contenu, est particulièrement grande. Dans ces derniers cas au contraire, elles reflètent en même temps que la richesse de l'affectivité une grande timidité; celle-ci, lorsqu'elle est doublée d'un sentiment d'infériorité peut évoluer en névrose d'angoisse. De ces cas particuliers à une généralisation, il y a une très grande marge: on ne peut donc généraliser la valeur des symptômes « Clob ». Pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure, nous sommes plutôt enclin à voir dans ces interprétations « Clob » un signe de la richesse de l'affectivité comme de la pensée, surtout si ces interprétations sont données à la fin des réponses. Quand elles figurent au début des interprétations de chaque tache et que leur nombre est assez élevé par rapport au nombre total d'interprétations, nous serions porté à y dénoncer un signe d'angoisse due à une affectivité refoulée ou qui ne s'est pas dépensée; autrement dit, cela se produit lorsque l'affectivité dont le potentiel est assez élevé, n'a pas trouvé le moyen de se dépenser. Nous effectuons également le même diagnostic quand il y a peu de réponses par suite d'inhibition ou de négativisme et que le nombre d'interprétations « Clob » est élevé par rapport au nombre total des réponses. Dans ces cas, l'élément affectif déclenché par le gris et le noir peut être l'agent d'élaborations complexes.

On peut donc conclure, que le sujet qui donne beaucoup de

réponses-couleurs a une personnalité faible. De plus, si ces résultats sont périodiques, on peut en conclure qu'à ces moments précis, la suggestibilité est très forte. Dans ces conditions, les impulsions qui peuvent émaner des centres affectifs aussi bien que des centres psycho-moteurs ont libre cours et se manifestent de toute leur force après appel de l'excitant. Disons toutefois que l'interprétation de la couleur dépend du degré d'élaboration des données, ce degré dépendant à son tour du développement général et de l'affectivité.

La couleur représentant l'affectivité, le nombre des éléments couleurs dans les réponses nous donne une indication relative à l'extériorisation, à l'excitabilité et à l'émotivité du sujet. Nous nous sentons en plein accord avec les conclusions de M^{me} LOOSLI-USTÉRI sur ces points. Ajoutons toutefois que si les « FC » sont les signes de l'affectivité bien adaptée et normalement canalisée par des facteurs rationnels, les F(C), témoignent d'une adaption encore plus fine, plus nuancée et plus affectueuse.

L'affectivité peut aussi être étudiée à l'aide d'un autre élément dans les réponses du sujet. Ce sont les interprétations kinesthésiques ou « K ». La vraie interprétation « K » évoque un mouvement exécutable par le sujet ou par des animaux dont les mouvements ressemblent aux nôtres; c'est du moins la définition qu'on en donne. Bien souvent, nous avons considéré comme kinesthésiques, les interprétations d'objets ou de choses en mouvement. On a toujours considéré les interprétations kinesthésiques comme un signe de la tendance à l'introversion. L'introversion caractérise celui qui vit replié sur soi et ne s'extériorise pas, celui qui se désintéresse plus ou moins de la réalité et qui entre difficilement en contact affectif avec ses semblables.

Nous voudrions encore préciser le rôle de ce facteur selon notre point de vue.

Les interprétations kinesthésiques n'ont qu'une valeur relative. On peut les trouver chez les extratensifs quoique plus rarement. De plus elles ne peuvent renseigner sur le type de caractère ou de réactivité qu'à la condition d'être confirmées

par l'interprétation des couleurs et particulièrement par les « C » et « CF ». La valeur des « K » augmente quand on les compare au contenu général des interprétations; elles servent alors à établir un diagnostic assez précis. La raison nous en semble bien simple. On la retrouve assez facilement en remontant aux origines des interprétations « K »; alors que les interprétations des taches en général sont une illusion, c'est-à-dire une perception visuo-sensorielle complétée subjectivement, dans les interprétations « K » cette illusion est double, parce qu'elles impliquent une forme et un mouvement. Ce dernier surtout émane du fond dynamique de la personnalité. A ce titre elles servent à préciser l'origine des troubles quand elles sont combinées avec les interprétations « C » en particulier. Nous considérons donc les interprétations « K » comme des substituts aux impulsions profondes et primaires du psychisme. Elles ne servent nécessairement pas à mesurer la réactivité du sujet mais, combinées avec des réponses imaginatives, artistiques elles sont le signe du caractère introverti.

Nous avons constaté que les « K » étaient fort nombreux chez les enfants atteints de troubles du caractère. Nous n'avons pas hésité à y voir des signes de combativité et d'agressivité, d'autant plus qu'elles étaient liées aux interprétations des couleurs vives qui excitent le système nerveux et le psychisme. Il serait de prime abord contradictoire de trouver chez un même sujet beaucoup d'interprétations de couleurs, simultanément avec un grand nombre d'interprétations kinesthésiques. En vérité l'une et l'autre se trouvent très souvent combinées quoiqu'elles soient les signes de types différents voire même opposés. Dans ces cas, cette conjonction se produit lors des crises de la puberté, pendant lesquelles nous trouvons les mêmes éléments internes et sociaux qui bouleversent le champ psychique de la conscience du pubère. Selon la prédominance de l'un ou de l'autre de ces facteurs, on peut induire sur l'orientation que prendra la crise et son déroulement qui, tôt ou tard devra intervenir. Chez les enfants troublés, les autistes, introvertis morbides, les agressifs, ces

mêmes signes représentent l'ensemble des éléments affectifs primaires ou secondaires qui se combattent dans le psychisme. Bien plus encore, ces éléments lorsqu'ils coexistent chez un anormal nous renseignent d'une façon imparfaite sur la nature du trouble, sa structure, son origine fonctionnelle ou sociale.¹⁾

Passons maintenant à l'étude de certains cas intéressants et qui confirment notre point de vue sur ce point.

Cas «J». — Age: 14 ans.

Résultats généraux: ²⁾

NT = 40	QI = 64	
G = 9	F+ = 18	C = 5 (7,5) ³⁾
D = 22	F- = 8	CF = 1 (1)
Dd = 6 (+2)	F± = 10	FC = 2 (1)
Do = 0 (+2)	K = 2	NC = 9,5

De ces résultats nous pouvons tirer comme conclusions générales: Instabilité affective accompagnée d'une instabilité psychomotrice; impulsivité.

Type de réactivité: Extratensif.

La couleur représentant l'affectivité, le nombre des éléments couleur dans les réponses nous donne un indice relatif à l'extériorisation et à l'excitabilité du sujet.

Suggestibilité forte, agressivité batailleuse.

Entêtement affectif.

L'enfant ne présentant pas de troubles organiques, ses rapports avec son père étant mauvais, on peut déclarer que les troubles de son affectivité relèvent surtout de sa situation familiale. Dans ces conditions, on peut faire un pronostic favorable en faveur la rééducation de ce garçon. Dans le fond, son

¹⁾ Nous ne pouvons ériger ce que nous disons en affirmation sûre, les cas que nous avons étudiés étant insuffisants du point de vue statistique.

²⁾ A part la dénomination que nous avons donnée à la note de la page 7, nous désignons par «Do» les détails oligophrènes.

³⁾ Les valeurs attribuées aux «C, CF, FC» sont celles attribuées par M^{me} LOOSLI-USTËRI, soit respectivement: C = 1,5; CF = 1; FC = 0,5.

affectivité est sujette à des impulsions et à une agressivité batailleuse. Comme ces troubles datent d'un temps assez éloigné, et que l'intelligence de l'enfant est légèrement déficiente, nous pouvons dire que les progrès qu'il pourra réaliser ne deviendront stables qu'au fur et à mesure que les tendances enracinées seront recouvertes par de nouvelles attitudes et de nouvelles conceptions.

On peut également remarquer chez lui, un certain égocentrisme affectif qui accompagne son égocentrisme mental. Ceci rend plus difficile la rééducation de l'enfant. C'est pourquoi nous pensons que les résultats seront d'autant meilleurs que la réforme agira davantage en profondeur.

Remarquons finalement que les «K» sont trop faibles par rapport aux «C», ce qui parle en faveur de nos conclusions sur la valeur de ces éléments en tant que facteurs des troubles de l'affectivité.¹⁾

Cas « G ».

Ce cas est celui d'une jeune fille de quatorze ans qui présente comme troubles du caractère une indiscipline et une désobéissance doublées d'égocentrisme affectif. De plus, l'enfant vivait dans un milieu malsain. Les troubles de son comportement, comme sa nervosité, relèvent autant de l'éducation manquée et de la dissolution de son milieu familial que de certaines causes organiques : l'enfant présente un mongolisme discret, probablement consécutif à une hérédité alcoolique.

Les résultats généraux sont les suivants :

NT	= 77	QI	= 0,82		
G	= 5	F	= 64	C	= 1
D	= 44	F+	= 18	CF	= 5
Dd	= 24	F±	= 31	FC	= 0
Dbl	= 4 (5)	F-	= 15	NC	= 6,5,
		F%	= 0,30	K	= 0

Type de réactivité : Extratensif pur.

Examen de l'intelligence. — Pensée synthétique. La richesse de la pensée semble être en rapport avec le niveau mental de l'enfant. On trouve aussi une capacité minutieuse

¹⁾ Voir nos conclusions sur la valeur des «C» et des «K», p. 153 et 156.

de pensée fine avec observation soutenue. On rencontre beaucoup de symptômes d'incertitude intérieure. Peu ou presque pas de précision dans la pensée. — Cette dernière est du type empirique.

Quant à l'examen du caractère, nous croyons y trouver une certaine émotivité et un défaut d'assurance. Par suite du trop grand nombre de « F », nous pouvons dire qu'il existe chez cette petite fille un complexe sexuel larvé. En outre une tendance à la rébellion, une affectivité irritable, égocentrique et impulsive percent au travers des réponses. Les réactions affectives manifestent une certaine violence sous forme de contradictions intériorisées, ce qui est en opposition avec son type extratensif. Cette petite fille présente également une certaine difficulté à mobiliser les forces de défense. Nous en concluons que les troubles sont profondément enracinés et que le mal est en voie de devenir fonctionnel. L'interprétation de la couleur dépendant à son tour du développement général et de l'affectivité en particulier, nous pouvons dire sans grande chance d'erreur que l'évolution de ce caractère se présente sous des auspices favorables, à la condition que l'on agisse simultanément sur certains leviers primitifs comme l'amour propre et l'affectivité, en même temps que sur d'autres comme l'émulation, l'ambition qui sont postérieurs aux premiers.

Ce cas est particulièrement intéressant pour plusieurs raisons : la première est que l'enfant donne beaucoup de réponses-couleur et aucune réponse kinesthésique. Cela implique une certaine agressivité en relation avec une affectivité insatisfaite. La seconde raison est que le nombre de réponses « FC » est nul, alors que celui des « CF », tout en restant le plus élevé, est le plus important car, dans ces cinq réponses, il est combiné avec quatre F- et un F+. Autrement dit, ces cinq « CF » ont presque une valeur de « C ». Enfin la troisième raison est que son irritabilité affective, ainsi que l'impulsivité de cette jeune fille vont de pair avec une certaine anxiété qui semble obnubiler toute son attitude mentale en même temps que psychique.

Voici un autre cas intéressant :

Cas « U ».

C'est celui d'une fille de quatorze ans.

Les résultats généraux sont les suivants :

NT	= 56	NF	= 52	CF	= 1
G	= 13	F+	= 19	FC	= 0
D	= 32	F±	= 25	C	= 0
Dd	= 11 (+2)	F-	= 8	K	= 5
Do	= 2 (+2)	F°/o	= 38		
Dbl	= 1				

Si nous nous rapportions aux conclusions du Docteur RORSCHACH lui-même ainsi qu'aux conclusions de Madame LOOSLI-USTÉRI, ce serait le cas de la jeune personne dont le dérangement affectif est à base sexuelle. Nous remarquons en effet, que le nombre de réponses-couleur est très bas; cela est un indice du refoulement affectif manifesté par le choc-couleur. De plus le nombre trop élevé de réponses-forme confirme l'idée d'un trouble dû à des motifs sexuels. Il s'agit ici d'un complexe sexuel larvé. Si nous tenons compte de l'âge de la jeune fille, il conviendrait de mettre ses troubles affectifs sur le compte de son développement et de son affectivité égocentrique. Remarquons finalement que ce caractère est du type introverti.

Il est un point sur lequel nous voulons insister et qui présente une opposition avec le cas « P » sur lequel nous reviendrons plus loin : c'est le défaut d'interprétations « Clob » et le très petit nombre d'interprétations-couleur. D'une part, le très petit nombre d'interprétations « Clob » montre qu'il y a peu ou pas d'anxiété chez le sujet; d'autre part, s'il y avait anxiété, on verrait surgir des interprétations-couleur vives. Or il n'y en a qu'une; notons enfin la tendance de la jeune fille à l'interprétation des couleurs pâles, quoique non-spécifiées, ce qui est le signe d'un dérangement affectif qui ne relève pas de l'anxiété. Les troubles dont cette jeune fille est atteinte, ont un caractère évolutif; le « je » se dresse en quelque sorte contre les manifestations affectives trop violentes. A défaut de « l'anxiété » qui a un caractère chronique, elle manifeste de l'angoisse temporaire, issue d'un sentiment

d'inadaptation, d'un manque de sécurité affective et de réactions affectives primaires trop violentes, réactions du « moi » que le « je » tend à contrebalancer. En conclusion, disons que le trop grand nombre d'interprétations-forme, combiné avec un choc-couleur, est l'indice non seulement d'un complexe sexuel larvé mais aussi d'un dérangement affectif certain.

Cas « C ». — Age: 16,7.

Résultats généraux :

NT = 18

G = 3	F+ = 10	C = 6	A = 7	O+ = 2
D = 11	F- = 3	K = 2	Ad = 7	O+ = 3
Dd = 4	F± = 5		H = 1	O- = 1
	F ⁰ = 55,5		Hd = 0	
			Obj = 1	
			Géo = 2	

Type de réactivité: Introversif.

Il est assez difficile d'établir un diagnostic précis vu le nombre insuffisant des réponses. Cependant on peut affirmer que le petit nombre de réponses ne tient ni au négativisme ni à la mauvaise volonté du sujet. Nous ne croyons pas à l'existence chez lui d'aucune inhibition de base. La pénurie de réponses tient par contre à un manque d'instruction et surtout à un défaut d'imagination.

L'enfant par suite de son manque d'imagination, ne dispose pas d'un nombre d'associations suffisant pour donner les réponses qu'on attend de lui. Notons chez lui néanmoins le désir de bien faire, de donner des réponses justes et précises, ce qui dénote une certaine avidité¹⁾; la mise en corrélation de son avidité et de son incapacité associative, pourrait nous donner éventuellement la clef de certains de ses troubles.

Il faut relever enfin la tension de l'affectivité ainsi que celle de l'agressivité; celle-ci résulte probablement d'une compression de certains éléments et fonctions qui n'ont pu évoluer normalement et auxquels répondent vraisemblablement ces « compensations » dans le comportement anormal de notre sujet.

¹⁾ Signalons le fait suivant : notre sujet a volé un vélo parce qu'on avait volé le sien.

Nous pouvons dire que le petit nombre de réponses tient aussi à une certaine avidité qui fait que l'on donne ou bien des réponses bonnes avec $F+$, ou bien des «Dd» recherchées qui ont une plus grande valeur que certaines «D» ou même «G» trop simplistes. Par conséquent le petit nombre de réponses, pourvu qu'elles soient bonnes, peut mettre sur la trace d'un trouble de l'avidité, surtout s'il s'agit d'un introverti.

Cas «P».

Ce cas est celui d'un garçon de douze ans environ. Il ne présente pas de troubles du caractère à proprement parler, mais une grande timidité et l'absence de confiance en soi.

Les résultats généraux sont les suivants :

NT = 149

G = 8 FC = 2 = 1 K = 0 $F+ = 20$

D = 38 CF = 2 = 2 $F+ = 4$

Dd = 72 C = 7 = 10,5 $F- = 12$

Do = 11 $F\% = 55$

Dbl = 3

d = 7

Type de réactivité : Extratensif.

Le psychogramme que nous donnons ci-dessus, présente les caractéristiques suivantes :

1. Nombre trop élevé de réponses, ce qui dénote une certaine richesse de la pensée.
2. Le nombre trop élevé de «Dd» par rapport aux «D» et aux «G», signe d'une incertitude intérieure en même temps que d'une pensée trop autistique.
3. Absence de «Dbl» : signe d'une certaine discipline en même temps qu'absence de l'esprit de contradiction.
4. Les «Do», quoique en petit nombre par rapport au nombre total d'interprétations, sont le symptôme d'un dérangement affectif en même temps que d'une asocialité qui semble passagère.

Les manifestations affectives conservent encore un caractère global : elles sont peu nuancées et mal différenciées. On découvre chez cet enfant dans certains cas, de l'impulsivité

et dans d'autres cas une réserve par timidité.¹⁾ L'affectivité de notre sujet est plutôt statique: on ne rencontre chez lui aucun effort pour se libérer de sa timidité.²⁾ Remarquons que le nombre de « K » est nul. La tendance à l'introversion est marquée. Cette tendance contraste avec son type de réactivité qui est celui de l'extratensif. Madame LOOSLI-USTÉRI a bien remarqué dans ses conclusions que la présence des interprétations kinesthésiques n'était pas normale entre neuf et quatorze ans.³⁾

A propos de ce cas, dégageons certaines conclusions d'une portée générale. Nous remarquerons que le nombre élevé de réponses surtout lorsqu'elles sont imprécises, est le signe de la timidité en même temps que celui d'un manque de confiance en soi. Mais comme ce sujet présente des possibilités et des capacités assez nombreuses (à en juger par le grand nombre de réponses données), nous concluons que les troubles qui l'affectent sont passagers et nous affirmons qu'ils ne tarderont pas à disparaître, au fur et à mesure que l'enfant prendra confiance en lui-même.

Nous voudrions présenter aussi un cas intéressant où le nombre de réponses n'est guère élevé. Ce cas peut être considéré comme typique des introvertis. Avant de donner les résultats généraux, faisons remarquer que les réponses-couleur ou même couleurs-formes sont inexistantes; il n'y a qu'une seule réponse impliquant la couleur; elle est d'ailleurs combinée avec une forme $F\pm$. Par contre le nombre

¹⁾ Selon les renseignements donnés par le père.

²⁾ Le père de l'enfant a également confirmé ce trait de caractère chez son fils.

³⁾ Nous donnons textuellement les conclusions de M^{me} LOOSLI-USTÉRI: Cf. *Archives de Psychologie*, tome 23, p. 360: Les interprétations dans le test de RORSCHACH. Ses conclusions sont les suivantes:

- a) Les interprétations « K » ne sont pas normales à l'âge de nos sujets.
- b) Elles n'ont rien à faire avec l'intelligence.
- c) Elle vont de pair avec une certaine difficulté à l'extériorisation.
- d) Elles vont de pair avec une certaine raideur de la pensée.
- e) Elles sont les représentantes de l'introversion.
- f) Elles témoignent d'un intérêt pour la vie intra-psychique.
- g) Elles représentent un facteur stabilisant de l'affectivité.

d'interprétations kinesthésiques est assez élevé par rapport au nombre total des réponses. Nous nous sommes demandé si l'âge n'entraîne pas en ligne de compte pour les interprétations couleur. Si la chose est exacte dans certains cas, il semble que dans ce cas particulier, l'introspection, ayant assez bien réussi, a permis d'analyser les états psychiques et de trancher la question suivante: est-ce la forme ou la couleur qui a guidé l'interprétation?

Voici les résultats généraux :

Cas «K».

Age : 12 ans.

NT = 46

D = 19 (± 1) F+ = 14 C = 0 K = 5 (± 1)

Dd = 23 (± 2) F- = 9 CF = 0 A+Ad% = 55

Do = 7 (+1) F+ = 21 FC = 1

F% = 33

Ces résultats quoique n'étant pas nombreux, nous donnent une idée assez précise du type de caractère de ce petit enfant. Son type de réactivité est celui de l'introverti. Nous pouvons même dire que c'est l'introversivité qui constitue l'obstacle principal à son adaptation sociale. De plus et d'après les résultats de l'examen, nous pouvons conclure :

1. A un manque de confiance en soi, poussé chez ce sujet jusqu'au sentiment d'infériorité;

2. à l'inhibition de la pensée due à un dérangement affectif;

3. à l'absence de sécurité affective;

4. son sentiment d'infériorité paraît accentué par de l'incertitude intérieure.

Cependant le jeune enfant témoigne d'un désir d'adaptation et d'une certaine vitalité qui pourraient le libérer de ses troubles.

Voici un autre cas qui semble fort intéressant par suite de l'équilibre entre les réponses. Nous donnerons les résultats généraux et nous discuterons ensuite la valeur des interprétations.

Cas «H».

NT = 52					
G = 10	F+ = 36	FC = 3	H = 2	A% = 40	
D = 21	F+ = 6	CF = 0	Hd = 2	Anat% = 7,6	
Dd = 16	F- = 1	C = 1	A = 13	Orig% = 23	
Dbl = 1	F% = 90,6	Clob = 3	Ad = 8		
Do = 0		K = 2	Anat = 4		
O+ = 9			Pl. = 5		
O- = 0			Pay. = 3		
O± = 3			Géo. = 3		
			Obj. = 12		

De ces résultats, nous pouvons conclure que le sujet est équilibré; bien plus encore, que son caractère semble être normal. Au point de vue intellectuel, on ne peut en dire que du bien; une grande richesse de la pensée, en même temps qu'une souplesse particulière de celle-ci.

Si nous examinons la valeur des interprétations, cette souplesse et cette richesse vont de pair avec une certaine originalité dans laquelle la qualité et la précision des interprétations se disputent à l'envi. De plus, deux interprétations kinesthésiques équilibrées par trois interprétations formes-couleur et une interprétation couleur pure. Dans cet ordre de réponses, trois interprétations «Clob» sont aussi le signe d'une affectivité fine et nuancée. On peut conclure qu'il existe chez lui une certaine adaptation affective correspondant à un niveau intellectuel et à une richesse de la pensée assez élevés. Ajoutons que chez lui la tendance à l'originalité n'est pas un défaut du caractère et se double d'une pointe d'opposition. L'une et l'autre nous sont donnés par le nombre de réponses originales et le nombre assez élevé de réponses détail-blancs «Dbl». On peut dire de ces deux groupes de réponses que le sujet doit avoir une certaine tendance à paraître et à briller. Autrement dit, il a conscience de son intelligence et tâche d'accentuer volontairement sa supériorité. Le sentiment de supériorité peut aller jusqu'à l'orgueil. Il faut en chercher les raisons dans un trouble-

avidité probable ou même dans un sentiment de supériorité consécutif à son opposé, le sentiment d'infériorité. Si ces manifestations devenaient pathologiques, notre sujet verserait probablement dans la tyrannie.

Cas «D».

Les résultats sont les suivants :

Age : 14 ans.

NT = 64

G = 7	F+ = 26	C = 0	A = 16	Pay. = 2
D = 23	F- = 15	CF = 6	Ad = 9	Obj. = 17
Dd = 21	F+ = 23	FC = 2	H = 4	Ana. = 6
Dbl = 13	F% = 40	K = 6	Hd = 6	

Sans nous attacher au contenu des interprétations, nous pouvons remarquer que notre sujet nous donne en même temps un aussi grand nombre d'interprétations-couleur que d'interprétations kinesthésiques. Nous avons de plus remarqué que les réponses-couleur surgissaient dès les premières taches, ce qui implique une impulsivité en même temps que de l'instabilité. De plus, il semble que l'affectivité soit rapidement mise en branle, ce qui nous fait croire qu'il y a également chez lui un sentiment d'insécurité.

Quant aux réactions aux couleurs, elles sont, quoique primaires, probablement subordonnées à des impulsions qui émergent vraisemblablement de la zone affective primaire. Autrement dit, il y a chez notre sujet, un gros barrage affectif. Cela tient à une nature émotive à l'excès ; l'affectivité semble en outre cristallisée à un point relativement bas, c'est-à-dire qu'elle est encore fortement entachée d'égoïsme. Quant aux réponses kinesthésiques, elles aussi sont nombreuses par rapport au nombre total de réponses. Elles témoignent très probablement du désir qu'éprouve l'enfant de se libérer de ces troubles. A ce point de vue, conformément à ce que l'on admet en général, nous pouvons conclure que le barrage affectif, l'égoïsme de l'affectivité, l'instabilité affective, en un mot, les troubles du caractère et de l'affectivité en particulier, n'ont pas affecté les tendances constitution-

nelles chez lui. Désormais, nous considérerons le nombre élevé de réponses kinesthésiques comme un signe favorable dans l'évolution de la maladie, même si les réponses couleur-pures et les réponses-couleur d'une façon générale, sont nombreuses. Comme ces dernières sont les symptômes d'une impulsivité, d'une instabilité, d'un manque d'adaptation affective, les «K» sont elles aussi des signes du désir de libération. A ce titre, elles signifient que la rééducation est possible à condition qu'elle soit entreprise selon une méthode convenable.

Avant de terminer cette série de cas, nous voudrions en citer un dernier qui nous paraît fort intéressant. C'est celui d'un garçon de huit ans, qui est arrivé à donner un nombre considérable de réponses. Voici les résultats généraux.

Cas «B».

NT = 194	QI. = 1,36		
G = 10	F+ = 54	C = 9	K = 13
D = 53	F± = 86	CF = 11	
Dd = 82	F- = 51	FC = 5	
Do = 27	F° = 28,3	Clob = 6	
Dbl = 22			
A = 7	A° = 3,6	Anat. = 1	Ana.° = 8
Ad = 21	Ad° = 11	Obj. = 104	Obj.° = 54
H = 8	H° = 4	Géo. = 0	Géo.° = 0
Hd = 28	Hd° = 14-15		
Pay. = 25	Pay.° = 13		

Comme on le voit, l'intelligence semble être du type analytique. La pensée est peu précise et de plus encore autistique. Quant au caractère, il paraît dominé par une impulsivité marquée qui se double d'agressivité. L'affectivité sous sa forme statique, est facilement ébranlée: cela nous fournit une indication sur son potentiel et sur la possibilité de mobiliser ses forces de défense. Pour ce petit garçon, on

peut affirmer, sans grande chance d'erreur, que ses possibilités de lutte contre les forces nocives sont relativement faibles.

Toutefois, on retrouve, d'autre part, un grand nombre d'interprétations «K», ce qui nous laisse espérer que l'enfant dispose malgré tout de la volonté nécessaire pour lutter contre les facteurs qui pourraient troubler la sphère affective centrale, trop facilement ébranlée. Les interprétations «K» nous rapportent, en outre, une indication sur l'impulsivité, voir même sur l'agressivité. Ces dernières semblent tenir au fond dynamique de la personnalité et doivent pour cette raison être rattachées à son affectivité.

Quant au type de réactivité, on peut dire que, chez notre sujet, prédomine l'extratensivité.

De ce qui précède, on peut conclure que les troubles auxquels est sujet ce petit garçon, pourront être éliminés par action directe sur son affectivité, et par un rétablissement du sentiment de sécurité, de valeur, et même de confiance en soi, l'enfant étant encore trop attaché à ses parents. Ces derniers d'ailleurs ne semblent pas le comprendre.

Il est enfin un point sur lequel nous voudrions attirer l'attention, c'est celui des chocs-couleur et chocs-clob. Ces deux derniers sont l'indice d'une affectivité mal adaptée. Quoique le nombre de réponses soit encore assez élevé, il diminue sensiblement pour les taches multicolores et pour les taches où prédomine le gris-noir.

On peut noter en outre une instabilité, un manque de concentration, une attitude d'opposition dirigée surtout vers le dehors : donc négativisme, contradiction, entêtement agressif. L'attitude d'opposition, l'instabilité, le manque de concentration sont probablement les conséquences du trouble affectif. Ce dernier paraît avoir pour origine une contrainte extérieure. Celle-ci déclenche un sentiment de révolte. Comme l'enfant présente une intelligence supérieure, à juger par son quotient intellectuel fort élevé et le grand nombre de réponses, on peut attribuer à ses troubles les causes suivantes : un sentiment d'assurance personnel auquel fait obstacle la contrainte extérieure du milieu qui se fait de plus en plus forte. Il

s'agit d'un enfant comprimé. Il nous semble aussi, que, comme nous l'avons déjà dit, l'enfant est encore trop attaché à ses parents et que son affectivité demeure égocentrique. Cette nouvelle raison vient s'ajouter à celles que nous avons signalées auparavant.

Nous sommes arrivés au terme de l'examen des cas dont les troubles ont été dépistés par le test de Rorschach. Nous voudrions conclure sur l'aptitude du test à dépister les troubles du caractère. Quoique le contenu des interprétations aussi bien que leurs qualités soient à retenir, les deux groupes d'interprétations-couleur et -kinesthésiques, sont les plus importantes surtout lorsqu'elles sont combinées. S'il est admis que le nombre trop élevé d'interprétations-forme est le signe d'un complexe sexuel larvé, nous ne pouvons pas admettre par contre que les interprétations «K» soient anormales, lorsqu'elles existent chez les enfants entre neuf et douze ans. Nous affirmerons au contraire que, si elles se trouvent chez les enfants dont l'affectivité est particulièrement anormale, elles sont aussi bien l'indice d'un désir d'adaptation que le signe de l'intégrité des fonctions constitutionnelles. Quant aux couleurs, elles dénotent surtout l'agressivité, l'impulsivité et même l'instabilité. Quand ces couleurs se trouvent combinées dans un petit nombre de réponses, c'est le signe d'un manque d'adaptation affective, doublé d'avidité. D'autre part, le grand nombre de réponses-couleur est le signe d'une hyper-émotivité. Le choc-couleur témoigne approximativement du même diagnostic.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Conformément à ce que nous avons déclaré aux chapitres précédents, voici comment se présente la question :

Le caractère est bâti sur deux assises principales à savoir : l'assise physiologique qui comprend notre système nerveux et notre système endocrinal. La seconde assise compte tout ce qui nous est légué par nos ascendants directs ou indirects, nos ancêtres, notre race, . . . , en un mot, par tout ce qui constitue notre patrimoine héréditaire. Cette dernière assise est à un niveau différent de celui de la première, mais toutes les deux se trouvent à la base du caractère.

A un niveau plus élevé, se superposent les acquisitions postérieures qui se font parallèlement au développement de nos facultés et de nos fonctions. Chez l'enfant normal, ces acquisitions doivent recouvrir la totalité des tendances et se substituer à elles dans son comportement. C'est le « je » qui se substitue au « moi », l'affectivité sociale à l'affectivité égocentrique, les systèmes de régulation aux impulsions primaires et animales.

Certaines manifestations du caractère de l'enfant quoique d'apparence anormale, sont normales et tiennent à l'évolution et au développement par lesquels il passe en tant qu'être social. De plus ces troubles, du moins une catégorie d'entre eux, résultent de l'arrêt de croissance de telle ou telle fonction particulière, de la cristallisation à un stade primaire du développement général, de son psychisme entier ou de l'une de ses fonctions importantes. A ce point de vue, nous avons constaté que le rôle de l'affectivité était immense. Nous avons vu en effet que la plupart des troubles avaient pour causes un traumatisme dans l'affectivité. Si tel n'était pas le cas, ce serait bien alors une tendance ou bien un groupe de fonctions et de tendances primaires qui n'auraient pu évoluer

normalement ou qui auraient été déviés. Tels sont les facteurs qui déterminent les troubles; autrement dit, dans notre développement psychique, il y a une disharmonie entre le développement de certaines fonctions et celui d'autres fonctions qui persistent dans un état d'arriération affective. A ce titre, plusieurs troubles résultent des arriérations affectives.

Quant à nos conclusions à propos du test de Rorschach les interprétations des couleurs aussi bien que les interprétations kinesthésiques n'ont de valeur que si elles sont combinées. En outre, on peut trouver, à l'état normal, des interprétations kinesthésiques chez les sujets qui ont moins de quatorze ans. La valeur de ces interprétations sera d'autant plus grande qu'elles seront plus nombreuses. Elles signifieront alors le désir de l'enfant de se débarrasser de ses troubles. Au point de vue du diagnostic, elles signifient que les fonctions constitutionnelles n'ont pas été touchées. Quant aux couleurs, elles révèlent l'agressivité, l'instabilité aussi bien que l'impulsivité. Le peu de réponses qui est la preuve du défaut ou de la pauvreté de l'imagination est aussi un signe d'avidité, donc d'un trouble du caractère.

Le caractère de l'enfant, érigé sur des bases animales, conditionné par les relations qu'il soutient avec la société et par son degré de sociabilité, manifesté par le comportement, évolue soit en bien soit en mal sous l'effet de l'éducation. Nous acquérons donc le caractère que la société nous imprime ou celui que l'entourage veut bien nous inculquer.

BIBLIOGRAPHIE

« Etant donné la période de guerre pendant laquelle cette thèse a été composée à Neuchâtel et à Genève, l'auteur n'a pas pu dans tous les cas réunir des indications bibliographiques complètes, notamment en ce qui concerne l'année de la publication, on ne lui en fera donc pas un grief. »

- ABRAMSON J.** — L'enfant et l'adolescent instables. Alcan, Paris, 1940.
- ADLER A.** — Le tempérament nerveux, éléments de psychologie individuelle et applications à la psychothérapie. Bibliothèque scientifique. Paris, 1928.
- ALLENDY R.** — La psychanalyse. Denoël & Steele, Paris, 1931.
- » L'enfance méconnue. Mont-Blanc, Genève, 1942.
- » Les rêves et leurs interprétations psychanalytiques. Alcan, Paris, 1926.
- BASHKIRTSEFF M.** — Journal, 2 vol. ; E. Fasquelle, Paris, 1926.
- BERGSON H.** — Essai sur les données immédiates de la conscience. Alcan, Paris, 1912.
- » Les deux sources de la morale et de la religion. Alcan, Paris, 1932.
- » La pensée et le mouvant. Alcan, Paris, 1934.
- » Matière et mémoire. Alcan, Paris, 1933.
- BLONDEL Ch.** — La conscience morbide. Alcan, Paris, 1913.
- » Introduction à la psychologie collective. 2^{me} édition. A. Colin, Paris, 1928.
- BINET Dr** — Etude expérimentale de l'intelligence. Edit. Schleichert Frères & C^{ie}, Paris, 1903.
- » Mesure du développement de l'intelligence chez les jeunes enfants. Edité par la Société pour l'étude psychologique de l'enfant. Paris, 1929.
- » Les idées modernes sur les enfants. Flammarion, Paris, 1928.
- BONTINAUD A.** — L'âme profonde. Imprimerie Jeanne d'Arc. Le Puy-en-Velay, 1941.
- » Votre enfant doit réussir. Ed. l'Ecole, Paris, 1939.
- » Parents et éducateurs modernes. Ed. l'Ecole, Paris, 1938.
- BOVET P.** — Le sentiment religieux et la psychologie de l'enfant. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1925.
- » L'instinct combatif. Flammarion, Paris, 1928.
- BOWEN W.** — La science du caractère. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1931.
- » L'anxiété.
- BERNARD Cl.** — Introduction à la médecine expérimentale. Delagrave, Paris, 1920.
- BOURJADE.** — L'intelligence et la pensée chez l'enfant. Alcan, Paris, 1937.
- CANNON.** — Bodily changes in pain, hunger, fear and rage, N-Y. 2^{me} édition. Appleton, London, 1929.

- CLAPARÈDE E. — L'éducation fonctionnelle. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1931.
- » Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers. Flammarion, Paris, 1924.
 - » La psychologie fonctionnelle. Extraits de la revue philosophique de la France. Alcan, Paris, 1933.
 - » Psychologie de l'enfant et Pédagogie expérimentale. Kundig, Genève, 1926.
 - » Le sentiment d'infériorité chez l'enfant. Premier cahier de Psycho. Exp., Kundig, Genève, 1934.
- COOPER. — Etrange jeunesse américaine.
- » Le gang et la débauche aux Etats-Unis.
- CRAMAUSSEL. — Le premier éveil intellectuel de l'enfant. Bibliothèque de phil. contemporaine, Paris, 1909.
- DALBIEZ Roland. — La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne, 2 vol. Desclée de Brouwer, Paris, 1936.
- DEBESSE. — Crise d'originalité juvénile. Alcan, Paris, 1936.
- » Comment étudier les adolescents. Alcan, Paris, 1937.
- DECROLY. — Journal de neurologie et de psychiatrie. N° 7, juin, 1926. Paris.
- DECROLY et BUYSE. — La pratique des tests mentaux. Alcan, Paris, 1928.
- DELMAS. — Troubles du caractère dans Bulletin du Foyer Central, d'Hygiène. Janvier, 1938, Paris.
- DESCOEUDRES A. — L'éducation des enfants arriérés. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1932.
- » Le développement de l'enfant de deux à sept ans. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1921.
- DEWEY J. — L'école et l'enfant, Delachaux-Niestlé, Neuchâtel 1931.
- DOBRÉ. — La conception du mensonge chez les écoliers : Intermédiaire des Educateurs. Avril 1924, Paris.
- DUMAS G. — Traité de psychologie, 2 vol.
- » Nouveau traité de psychologie, 6 vol.
- DUPRÉ. — Bulletin de la société neurologique et psychiatrique. Décembre 1909, Paris.
- DURKHEIM E. — Education et Sociologie. Alcan, Paris, 1922.
- » L'éducation morale. Alcan, Paris, 1925.
 - » L'évolution pédagogique en France, deux vol. Alcan, Paris, 1938.
- Educational Review : Magnitude and Rage of alleged changes at adolescence. New-York, septembre 1917.
- EVARD Marg. — L'adolescente. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1914.
- FAY H.M., Dr. — Huit leçons de psychiatrie infantile. Foyer Central d'Hygiène. Paris, 1934.
- » L'intelligence et le caractère. Leurs anomalies chez les enfants. Foyer Central d'Hygiène. Paris 1933.
 - » L'école active. Edit. Forum; Genève, 1930.
- FERRIÈRE. — La loi biogénétique et l'éducation. Archives de Psychologie, Tome 9. Genève, 1910.

- FOUILLÉE A. — Le tempérament et le caractère selon les individus les sexes et les races, 7^{me} édition. Alcan, Paris.
- FREUD — Totem and Taboo. Penguin Book, London, 1938.
- » Psychologie de la vie quotidienne. Payot.
- FREUD. — Introduction à la psychanalyse, Payot, 1922.
- » Trois essais sur la théorie de la sexualité. Gallimard. Paris, 1932.
- GANZ E. — La Psychologie d'Alfred Adler. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel.
- Garveth Read Origin of man. Cambridge, 1920.
- GIDE A. — Les caves du Vatican. N. R. F. Paris, 1914.
- GROOS K. — Les jeux des animaux. Alcan, Paris, 1902.
- GUILLAUME P. — L'imitation chez l'enfant. Alcan, Paris, 1925.
- » La formation des habitudes. Alcan, Paris, 1936.
- GUYAU. — Education, Hérité, 12^{me} édition. Alcan, Paris.
- GUYÉNOT. — L'hérédité, Encyclopédie scientifique, Paris, 1924.
- HEUYER. — Les troubles du caractère chez l'enfant. Journal de Médecine et de chirurgie. Février, 1929, Paris.
- HESNARD, Dr. — L'individu et le sexe. Psychologie du narcissisme. Stock, Paris.
- » La vie et la mort des instincts. Stock, Paris, 1926.
- INGENIEROS. — Principes de psychologie biologique, 8^{me} édition. Alcan, Paris, 1914.
- JANET P., Dr. — Evolution de la mémoire. Chahine, Paris, 1929.
- » Evolution psychologique de la personnalité. Chahine Paris, 1929.
- » L'automatisme psychologique. 10^{me} édit. Alcan, Paris.
- » De l'angoisse à l'extase. 2 vol. Alcan, Paris, 1926.
- » Névroses et idées fixes. Alcan, Paris, 1925.
- JASPERS K. — Psychopathologie générale. Trad. Kastler et Mendousse. Alcan, Paris.
- JUNG C. G. — La libido. Moutaigne, Paris, 1924.
- » L'inconscient. Payot, Paris, 1928.
- KLAGES. — Principes de caractérologie. Trad. Réal. Alcan, Paris, 1930.
- KRETSCHMER. — La structure du corps et le caractère. Trad. Jankélévitch. Payot, Paris, 1930.
- LANCASTER. — Psychology and Pedagogy of adolescence.
- LÉVY-BRUHL L. — L'expérience mystique et le symbolisme chez les primitifs. Alcan, Paris, 1938.
- LOOSLI-USTÉRI. — De l'anxiété enfantine. Hans Huber, Bern, 1943.
- » Le diagnostic individuel chez l'enfant au moyen du test de Rorschach. Hermann, Paris, 1938.
- » Les interprétations dans le test de Rorschach. Archives de psychol. Tome 23, p. 349-365. Kundig Genève.
- LUQUET G. H. — Le dessin d'un enfant. Bibl. philo. Cont. Paris, 1913.
- » Le dessin enfantin. Alcan, Paris, 1927.

- MARTINY, Dr.** — La bio-typologie et l'orientation professionnelle. Archives Hospitalières Février 1942, Paris.
- MEILI R.** — Tests analytiques d'intelligence. Cahiers de pédagogie expérimentale et de psych., N° 3. Kundig, Genève.
- » Psychologische Diagnostik.
- MENDOUSSE.** — L'âme de l'adolescent. Alcan, Paris, 1924.
- » L'âme de l'adolescente. Alcan, Paris, 1936.
- MILLOT A.** — Les grandes tendances de la pédagogie contemporaine. Presses universitaires de France, Paris, 1938.
- » Psychologie, Education.
- MOURAD Y.** — L'éveil de l'intelligence. Alcan, Paris, 1939.
- MOORE, H. T. et GILLILAND.** — The measurement of agressiveness. Journal of Applic. Psychology, v. 172.
- NATHAN, Dr.** — Troubles juvéniles de l'affectivité et du caractère. Flammarion, Paris, 1930.
- ODIER Ch., Dr.** — Le complexe d'Oedipe. Edit. Genève, 1925.
- » Les deux sources consciente et inconsciente de la vie morale. Attinger, Neuchâtel, 1944.
- PAULHAN F.** — Les caractères. 4^{me} édition. Alcan, Paris, 1914.
- PAYOT J.** — L'éducation de la volonté. 57^{me} édition. Alcan, Paris.
- PIAGET J.** — Le jugement moral chez l'enfant. Alcan, Paris, 1930.
- » La causalité physique chez l'enfant. Alcan, Paris, 1930.
- » Le langage et la pensée chz l'enfant. 2^{me} édition. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1930.
- » Le jugement et le raisonnement chez l'enfant. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1935.
- » La construction du réel chez l'enfant. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1937.
- » La naissance de l'intelligence chez l'enfant. Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1936.
- » La représentation du monde chez l'enfant. Alcan, Paris, 1926.
- RABAUD.** — L'hérédité. Colin, Paris, 1930.
- RAMUSSEN.** — Psychologie de l'enfant entre quatre et sept ans. Alcan, Paris, 1924.
- REY A.** — L'intelligence pratique chez l'enfant. Alcan, Paris, 1935.
- » Le diagnostic psychologique dans les cas d'encéphalopathie traumatique. Archives de psych. Naville, Genève.
- RIBOT T.** — Les maladies de la mémoire. 22^{me} édit. Alcan, Paris 1911.
- » Les maladies de la volonté. 35^{me} édit. Alcan, Paris.
- » Les maladies de la personnalité. 20^{me} édit. Alcan, Paris 1932.
- » Psychologie des sentiments. 12^{me} édit. Alcan, Paris.
- » Logique des sentiments. 15^{me} édit. Alcan, Paris, 1939.
- » L'hérédité psychologique. 11^{me} édit. Alcan, Paris.
- RIVERS.** — Instinct and Unconscious. Cambridge, 1922.
- ROBIN G.** — L'enfant sans défauts. Flammarion, Paris. 1940.
- » L'enfant distrait et inattentif. Thone, Liège, 1932.
- » La paresse est-elle un défaut ou une maladie ? Flammarion, Paris, 1932.
- » Précis de neuro-psychiâtrie infantile. Doin, Paris.

- ROUSSEAU. — L'Emile.
» Confession.
- SPENCER H. — Principes de psychologie. Trad. Ribot-Espinas. 2 vol.
Germer-Baillière, Paris, 1875.
» De l'éducation physique intellectuelle et morale.
7^{me} édit. Alcan, Paris, 1888.
- LE SENNE R. — Le mensonge et le caractère. Alcan, Paris, 1930.
- SPRANGER. — Psychologie des Jugendalters.
» Lebensformen, 3^{me} édit. 1922.
» Psychologie de l'adolescence.
- STANLEY-HALL. — A study of fears in American Journal of Psychology
» Confessions.
- SCHAER F.K., Dr. — Charakter, Blutgruppe und Konstitution. Rascher.
Zurich-Leipzig, 1941.
- SCHMIDT V. — Zeitschrift psychanal-paedagogik.
- TAGORE. — My reminiscences. Londres, 1917.
- TRUBERT, Dr. — Contributions à l'étude de l'hystérie et de la mythomanie. Thèse de doct. A. Legrand, Paris.
- WALLON, H. — De l'acte à la pensée. Flammarion, Paris, 1942.
» L'évolution psychologique de l'enfant.
A. Colin, Paris, 1941.
» Principes de psychologie appliquée. 2^{me} édition.
A. Colin, Paris, 1938.
» L'enfant turbulent. Alcan, Paris, 1925.
» Psychologie pathologique. Alcan, Paris, 1926.
» Les origines du caractère chez l'enfant.
Boivin, Paris, 1926.

Achevée d'imprimer en Mai 1945.

